

ARCHITECTE DE LA VICTOIRE SOVIÉTIQUE LORS DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE

**VIE ET THÉORIES DE
G. ISSERSON**

Richard W. Harrison

Chapitre 3

La Bataille en profondeur

De retour à l'Académie

À l'automne 1929, le séjour provincial d'Isserson prit fin et sa carrière prit une tournure nouvelle et décisive. Quels que soient ses défauts personnels et ses problèmes avec divers éditeurs, les écrits historiques et autres d'Isserson avaient manifestement été bien accueillis par ses supérieurs, qui voyaient en lui le potentiel d'une grande croissance intellectuelle. Le 7 octobre 1929, il fit partie de plusieurs commandants nommés comme instructeur junior (*ad'iunkt*) à l'Académie militaire Frunze. Il s'acquitta visiblement bien de cette fonction et, le 11 mai 1931, fut promu instructeur à part entière. C'est cette nomination, ainsi que les opportunités de recherche et d'écriture qu'elle impliquait, qui marque le début de la carrière d'Isserson en tant que penseur militaire mature.

Il ne s'agit pas de dire que le séjour d'Isserson à l'académie s'est déroulé sans incident. Son habitude innée de diviser les gens en amis et en ennemis a également influencé sa perception de ses collègues instructeurs. Parmi ceux-ci se trouvait une jeune cohorte de «cadres militaires du parti» qui maîtrisaient à la fois la philosophie politique et les affaires militaires. Une telle approche des affaires militaires était absolument vitale, affirmait-il, car «pour comprendre les nouvelles conditions de la nouvelle époque et comprendre la nature modifiée du combat armé et les lois de son développement, il était d'abord nécessaire de penser dialectiquement et de se baser sur la théorie marxiste-léniniste.» En fin de compte, déclarait-il, seuls des cadres ainsi idéologiquement fortifiés et bien formés étaient capables «de rejeter tout ce qui était ancien et dépassé et de créer une nouvelle théorie militaire. »

Selon ce récit, s'opposant aux « commandants rouges » se trouvaient les soi-disant « spécialistes militaires », ces anciens officiers tsaristes qui s'étaient rangés du côté de l'Armée rouge pendant la guerre civile. Cependant, en raison de leurs origines sociales et de leurs liens avec l'armée impériale, ils n'ont jamais été entièrement dignes de confiance, même après la guerre civile, et demeuraient aux yeux de nombreux jeunes « commandants rouges » une catégorie suspecte. Isserson formulait ses objections à ce groupe dans un langage manichéen si typique de la rhétorique bolchevique des débuts. Ainsi, tout désaccord théorique entre les deux camps sur le développement des vues tactiques de l'armée n'était pas simplement une divergence d'opinion, mais plutôt « une lutte idéologique aiguë contre les vues établies anciennes et leurs représentants », les spécialistes militaires.

Isserson attribue toutes les vertus intellectuelles et autres à un petit groupe de commandants politiquement corrects, dont il se considérait apparemment comme un membre éminent, tout en reléguant ses adversaires aux arrières-pays théoriques. En essence, Isserson a construit une sorte de pièce morale intellectuelle opposant le nouveau à l'ancien, le progrès à la réaction, et la lumière à l'obscurantisme, dans laquelle lui et ses camarades d'armes se trouvent du côté des anges. Le récit est également trompeur dans sa division des partis en camps aussi nettement séparés, où aucune subtilité ou nuance de gris n'est admise. Les véritables motivations d'Isserson pour s'opposer aux spécialistes militaires de l'académie ne peuvent jamais être connues, bien qu'elles aient probablement été une combinaison de dévouement sincère aux nouvelles idées et d'intérêt personnel.

En tant que description des événements, le récit d'Isserson de ces luttes académiques est aussi intéressé qu'inexact. D'une part, Étant donné la personnalité combative d'Isserson, il n'est guère surprenant qu'il ait également réussi à se mettre à dos un certain nombre d'autres

individus dont les compétences politiques n'étaient pas en question. Cela était lié à la décision des autorités en 1930 de créer un cours d'études de deux ans pour un « groupe spécial » de hauts commandants afin d'élever leurs qualifications professionnelles. Beaucoup d'entre eux, tels que Semeon Mikhailovich Budennyi, Oka Ivanovich Gorodovikov et Iosif Rodionovich Apanasenko, avaient eu des carrières tumultueuses pendant la guerre civile, mais possédaient très peu de bases académiques en affaires militaires. La fille d'Isserson a déclaré que les étudiants de son père comprenaient Budennyi et Grigorii Ivanovich Kulik, ce dernier devenant plus tard chef de la direction de l'artillerie de l'Armée rouge. Ces deux hommes, dont les noms sont maintenant synonymes d'incompétence militaire, semblaient croire que leur rang et leur réputation suffisaient et que son père leur attribuerait de bonnes notes indépendamment de leurs efforts. Cependant, Isserson était inflexible dans son exigence qu'ils étudient comme les autres étudiants, a-t-elle ajouté, ce qui leur fit développer une forte animosité à son égard.

Isserson, dans le cadre de ses fonctions académiques, fut également témoin de nombreuses reprises de plusieurs épisodes dramatiques au cours de ces années, dont il a laissé une description détaillée. Plusieurs d'entre eux concernaient la question controversée entourant la conduite de la guerre soviéto-polonaise de 1920, dont l'issue avait laissé un goût amer aux échelons supérieurs du commandement. La défaite soviétique donna également lieu à des années de reproches entre les participants quant à la responsabilité finale de la défaite le long de la Vistule. Était-ce l'échec du Front Sud-Ouest à soutenir à temps le Front Ouest, ou ce dernier était-il coupable d'avoir tenté trop de choses avec trop peu de moyens ? Le problème de l'attribution des responsabilités était en outre compliqué par le fait que nombre des principaux acteurs de la campagne — Staline, Iegorov, Vorochilov, Boudennyi et Toukhatchevski — occupaient désormais des postes de haut rang au sein de l'appareil du parti et militaire.

Selon Isserson, dans les années qui suivirent ces événements, plusieurs tentatives furent faites, à l'intérieur et à l'extérieur de l'académie, pour expliquer les raisons de la défaite de l'Armée rouge. Il a particulièrement souligné l'article de Triandafillov de 1925, « La coordination entre les fronts ouest et sud-ouest lors de l'offensive d'été de l'Armée rouge vers la Vis tula en 1920. » Isserson écrivit plus tard que Triandafillov, « avec son analyse opérationnelle caractéristiquement profonde », « montra que le commandement du front sud-ouest, en ne coopérant pas avec le front occidental, augmentait chaque jour la distance et, en menant une offensive eccentricité contre L'vov, plaçait le front occidental dans une position critique sur la Vistule. » Cependant, ajouta-t-il, « Bientôt Triandafillov cessa de parler de son article », « ayant manifestement reçu des ordres d'en haut. » Plus tard, il a poursuivi : « Triandafillov changeait de sujet », qualifiant toute cette affaire de « chose du passé », ajoutant que le personnel de la RKKA avait déjà assez de problèmes stratégiques actuels à gérer.

Malheureusement, observa Isserson, l'opinion de Triandafillov était une voix solitaire dans une armée qui devenait de moins en moins tolérante aux opinions dissidentes. Avec le temps, la discussion sur ce sujet fut de plus en plus dominée par des « distorsions subjectivistes », qui imputaient la majeure partie de la responsabilité de la défaite de l'Armée rouge à Toukhatchevski. Isserson identifia l'ancien commandant du Front sud-ouest, Yegorov, comme l'un des partisans les plus assidus de ce point de vue. Yegorov cherchait dans son ouvrage de 1929, *L'vov-Warsaw. 1920*. La coordination des fronts, à justifier l'obsession de son front pour L'vov, et attribuait la défaite du Front occidental uniquement aux erreurs de Toukhatchevski. Un autre était Shaposhnikov, dont l'étude de 1924, *Sur la Vistule*, visait à soutenir ce qui devenait rapidement la version officielle des événements. Isserson dénonça amèrement cet exercice de « justification personnelle », ajoutant qu'en tant que chef de la direction opérationnelle de l'État-major sur le terrain, Shaposhnikov « était responsable de la direction des opérations le long des fronts de la guerre civile ». Un autre encore était Boudienny, dont le comportement insubordonné en tant que commandant de la Première Armée de Cavalerie joua un rôle non négligeable dans le désastre du Front occidental. N'étant

pas très lettré, Boudienny se limita principalement à des déclarations publiques sur le sujet, « bien sûr, avec le soutien de Staline ».

Une vision plus nuancée de la campagne a été proposée par Melikov, qui, durant ces années, a été chef du département d'histoire militaire de l'Académie Frunze. La contribution de Melikov au débat fut une étude longue, publiée en 1928, intitulée *La Marne — 1914. La Vistule — 1920. Smyrne — 1922*, dans laquelle il cherchait à déterminer les raisons de l'échec de ces offensives. Melikov soutenait qu'il aurait été plus judicieux pour Toukhatchevski d'arrêter l'offensive du Front occidental le long de la rivière Bug au début du mois d'août, afin que ses services arrière et ses renforts puissent le rattraper. Une telle pause, argumentait-il, aurait permis au commandant du front de reprendre l'offensive depuis une position plus avantageuse avec une bonne chance de victoire contre les Polonais, qui n'auraient pas eu suffisamment de temps pour se rétablir. Cet argument était plus difficile à écarter, car Melikov n'avait aucun intérêt personnel dans cette affaire. De plus, son point sur la nécessité d'une « pause opérationnelle » avant la bataille décisive était certainement pertinent et est devenu l'un des éléments constitutifs de la théorie émergente de l'Armée rouge concernant les opérations consécutives.

À la fin des années 1920, l'interprétation anti-Toukhatchevski de la campagne était devenue, en pratique, la version officielle des événements. L'imposition de ce point de vue, affirmait Isserson, signifiait que « pendant plusieurs années, le faux concept de l'importance de l'axe L'vov était martelé dans la tête des étudiants », malgré les preuves contraires. Le corps professoral n'était pas épargné non plus. Ce dernier devait faire face à toutes sortes de questions inconfortables de la part des étudiants, qui semblaient sentir que quelque chose d'important leur était caché. Beaucoup d'enseignants ont été « forcés d'agir contre leur conscience et d'adhérer au point de vue officiellement établi ».10 En tant que membre junior du corps professoral, Isserson a bien pu être l'un de ceux-ci.

Toukhatchevski a effectivement eu l'occasion de répondre à ses critiques lors d'un débat organisé en 1929 par la Société militaire et historique de l'académie. Selon Isserson, qui y était soit présent, soit en avait entendu parler plus tard, Toukhatchevski n'a fait qu'évoquer le rôle décisif du Front sud-ouest dans la campagne, considérant apparemment qu'il valait mieux ne pas "aggraver la question." Il fut toutefois beaucoup plus virulent en attaquant l'idée d'une pause le long de la rivière Bug, qui bénéficiait d'une certaine popularité au sein de l'académie. Isserson se souvient que Toukhatchevski a vigoureusement dénoncé l'idée d'une pause opérationnelle comme "inacceptable" et non justifiée par la situation. De plus, poursuivit-il, l'idée elle-même était "décadente" dans le contexte de la guerre civile et il compara sa propagation au sein de l'académie à une chanson "lugubre" du chanteur émigré populaire Aleksandr Nikolaevich Vertinski. Piqué par cette remarque, Melikov se leva et répliqua avec sarcasme : "Peut-être vouliez-vous aussi une fanfare militaire ?" À ce moment-là, écrivit Isserson, "un vacarme inimaginable s'éveilla dans l'auditorium", après quoi le reste de la réunion se déroula de manière "désorganisée", sans résultat clair.

Isserson écrivit plus tard que cet incident, bien qu'insignifiant en soi, montrait néanmoins « à quel point la situation de Toukhatchevski était difficile à ce moment-là et combien ses ennemis se sentaient confiants ». La scène illustre également le niveau relativement faible des débats dans l'Armée rouge à l'époque et la manière dont les attaques ad hominem étaient fréquemment utilisées contre ses adversaires. Isserson ignore aussi les propres transgressions de Toukhatchevski à cet égard, comme en témoignent les attaques calomnieuses de ce dernier contre Svetchine en 1931 ; précisément au moment où ce dernier se trouvait dans un camp de travail et était incapable de se défendre.

Isserson a raconté un autre incident survenu en 1930, qui montre à quel point les passions étaient intenses dans l'Armée rouge sur la question de la responsabilité de la défaite de 1920. L'occasion était une discussion publique sur le livre récemment publié de Triandafillov, *Le caractère des opérations des armées modernes*. Parmi ceux qui ont pris part à

la discussion figuraient Yan Borisovich Gamarnik, le tout nouveau chef de la Direction politique de la RKKA, Toukhatchevski, Iegorov, Boudionny, Ouborevitch, Varfolomeyev et Robert Petrovitch Eideman, le directeur de l'Académie militaire Frunze, ainsi que divers fonctionnaires de l'état-major de la RKKA et des instructeurs et étudiants des différentes académies militaires.

Un point particulier de discordance était le rôle de la cavalerie dans une guerre future. Les partisans de la cavalerie, tels que Budennyi, soutenaient que l'arme montée n'avait perdu aucune de son importance, tandis que d'autres, parmi lesquels Toukhatchevski, estimaient que la cavalerie était rapidement remplacée par les chars et l'infanterie mécanisée. La position de Toukhatchevski provoqua l'ire particulière de l'un des participants, qui chercha à prouver l'utilité continue de la cavalerie en soulignant son utilité lors de la guerre de 1920 contre la Pologne. Il ajouta ensuite, sans aucune raison apparente, que si la Première Armée de Cavalerie n'avait pas été ordonnée par Toukhatchevski de rompre l'attaque sur L'vov et de se diriger vers le nord, la ville aurait été prise. Cela semblait être un point sensible pour l'orateur, qui se tourna soudainement vers Toukhatchevski et, « les poings serrés », s'exclama : « Vous devriez être pendu pour 1920 ! » Isserson écrivit qu'un « silence mortel » s'abattit sur l'auditorium et que Toukhatchevski « pâlit ». À ce moment-là, Gamarnik, qui présidait la réunion, se leva et quitta la salle et une pause fut annoncée. Il revint plus tard, après avoir parlé avec Vorochilov, et annonça que, comme la conférence s'était écartée de son objectif initial, il valait mieux clore les travaux et reprendre la réunion à une date ultérieure. Cependant, la conférence ne reprit jamais et l'affaire resta un sujet de friction, en particulier parmi le corps enseignant de l'académie.

Toukhatchevski, cependant, n'était pas du genre à laisser les choses en l'état, surtout si la question touchait à son propre prestige de commandant. Selon Isserson, en janvier 1932, Toukhatchevski, alors commissaire adjoint à la défense responsable du programme de réarmement des forces armées, soumit un mémorandum à Staline, de toutes les personnes, dans lequel il se plaignait de « l'enseignement incorrect » des événements de la guerre soviéto-polonaise à l'Académie Frunze et désignait Melikov comme le principal coupable. Le mémorandum fut ensuite transmis à Vorochilov, qui fit plusieurs remarques peu flatteuses sur Melikov dans les marges. Cependant, Melikov eut vent de ce document et écrivit une réponse à Staline dans laquelle il soulignait habilement que la position de Toukhatchevski portait directement atteinte à la réputation même de Staline en tant que commissaire politique du Front sud-ouest en 1920.

Le résultat final de cette série de correspondances fut l'annonce, au début de 1932, qu'une « discussion » publique sur la campagne polonaise serait organisée à l'académie. Isserson se souvenait que « pour la majorité, cela était complètement inattendu : on avait le sentiment que la discussion était conduite sur ordre venant d'en haut », dans le but exprès de « compromettre » Tikhatchevskii et de donner le sceau officiel d'approbation aux actions de l'Architecte soviétique de la victoire de la Seconde Guerre mondiale sur le Front du Sud-Ouest. Comme preuve d'une conspiration, Isserson écrivit que tant Eideman que Melikov furent convoqués au bureau de Vorochilov pour recevoir des instructions sur la manière dont la discussion devait être conduite et sur les conclusions à tirer. Inutile de dire que Tikhatchevskii n'avait pas été invité à participer.

Sans surprise, conclut Isserson, la « tendance et subjectivité » des interventions lors de la discussion laissaient un « goût désagréable et douloureux » dans la bouche des spectateurs. Cela s'expliquait, ajouta-t-il, par le fait que Melikov et plusieurs autres intervenants avaient fait des présentations visant non pas tant à justifier les actions du commandement du Front sud-ouest, qui étaient de toute façon indéfendables, mais plutôt à attaquer « l'inexactitude et même la fausseté » du plan de Toukhatchevski. En fait, la discussion avait été organisée de telle manière que seuls « un ou deux » intervenants, dont Isserson, osaient se prononcer en faveur des actions de Toukhatchevski. Selon ce récit, leurs discours « étaient si bien

argumentés et convaincants » qu'Eideman, dans ses remarques finales, chercha à atténuer la portée globale de l'exercice, tout en restant fidèle à l'esprit des instructions de Vorochilov.

La description de ces incidents par Isserson, bien qu'indéniablement précieuse en tant que miroir de l'époque dans laquelle il a vécu, soulève néanmoins un certain nombre de questions, dont la moindre n'est pas la validité de la mémoire historique. Par exemple, les incidents relatés ici sont tirés d'une biographie inédite de Toukhatchevski, rédigée par Isserson au début des années 1960, au sommet de la campagne en faveur de la réhabilitation du commandant martyr. Comme il a été montré, les relations d'Isserson avec Toukhatchevski durant les années 1920 étaient au mieux tendues. D'un autre côté, comme nous le verrons plus tard, Isserson et Melikov étaient de proches amis et collaborateurs dans les années 1930. Un quart de siècle plus tard, cependant, leurs rôles avaient été complètement inversés dans le récit d'Isserson, Toukhatchevski apparaissant comme le héros assiégé et Melikov comme le stooge docile de la clique stalinienne. Dans quelle mesure ce changement de perspective représente une distorsion délibérée du récit historique et dans quelle mesure il constitue une occultation des faits gênants, il est impossible de le dire.

Poser les fondations

Le transfert d'Isserson à l'académie coïncida avec des développements encore plus spectaculaires dans l'économie nationale, résultant de la tentative de Staline de transformer en quelques années son pays en retard en une puissance industrielle moderne. Le premier Plan quinquennal (1928-1932) fut marqué par l'industrialisation radicale de l'économie et la collectivisation forcée de la majorité paysanne du pays ; un processus qui non seulement abaissa le niveau de vie général, mais coûta également des millions de vies. Cependant, les résultats quantitatifs globaux de cette campagne étaient impressionnants, et en 1932, l'Union soviétique produisait 21,4 millions de tonnes de pétrole, contre 11,6 millions en 1928. La production de charbon passa de 35,5 millions de tonnes à 64,4 millions durant la même période, tandis que la production d'acier augmenta de 4,3 à 5,9 millions de tonnes au cours de ces années.

Cette flambée spectaculaire de la production industrielle a eu des conséquences immédiates et de grande envergure pour l'Armée rouge, qui était encore en grande partie une force d'infanterie et de cavalerie, et qui était largement en retard par rapport aux armées des principales puissances capitalistes. Pour le gouvernement soviétique, cette situation était intolérable, car l'idéologie dominante considérait la guerre entre l'URSS et les puissances capitalistes comme inévitable. Un décret du Comité central du parti dirigeant du 15 juillet 1929 a clairement exprimé l'intention soviétique de combler cet écart en augmentant considérablement le nombre d'artillerie, de chars, de voitures blindées et d'avions dans l'arsenal de l'Armée rouge. L'industrie soviétique a répondu à cet appel, et bien que des insuffisances de production aient été fréquentes au cours de ces années, le parc d'armes de l'Armée rouge a crû à un rythme effréné, et à la fin du premier Plan quinquennal, le nombre de pièces d'artillerie (de 76 mm et plus) dans l'Armée rouge avait atteint 10 684, contre 6 645 en 1928. En 1935, ce chiffre avait atteint 13 387. Il en allait de même pour le parc aérien de l'armée, qui est passé de 1 394 appareils à 3 285 en 1932, et qui avait atteint 6 672 en 1935. La croissance des forces blindées de l'armée a été encore plus spectaculaire, passant de seulement 92 chars en 1928 à 1 401 en 1932, puis à 10 180 en 1935. Une augmentation parallèle de la taille de l'armée, qui est passée de 617 000 hommes en 1929 à 885 000 en 1932, puis à 930 000 en 1935, accompagnait cet afflux de matériel moderne.

Les capacités matérielles considérablement accrues de l'Armée rouge ont donné à l'état-major les moyens d'expérimenter différentes combinaisons de forces et de mettre en œuvre un certain nombre de changements organisationnels critiques visant à augmenter la vitesse et la puissance de frappe de ses unités. Par exemple, alors qu'une division de fusiliers

en 1925 comptait 12 800 hommes, 54 pièces d'artillerie et aucun char ni arme antiaérienne, sa contrepartie de 1935 comptait légèrement plus d'hommes, 57 chars, 96 pièces d'artillerie et 18 mitrailleuses antiaériennes. Les divisions de cavalerie ont été renforcées par l'inclusion de régiments d'artillerie et mécanisés séparés en 1936, ce qui a accru leur puissance de frappe et leur capacité de résistance. Le parc aérien soviétique a également subi des changements considérables, principalement en faveur de l'aviation bombardière et de la création d'unités plus importantes. En 1936, l'aviation à long rayon d'action de l'armée était organisée en corps, chacun composé de trois brigades. Des changements similaires avaient également lieu dans les forces blindées. En 1929, l'Armée rouge a créé son premier régiment mécanisé expérimental, qui a été réorganisé en brigade l'année suivante. En 1932, les Soviétiques ont déployé le premier corps mécanisé du monde. En 1936, il y en avait quatre, ainsi que six brigades mécanisées indépendantes, six régiments de chars indépendants, 15 régiments mécanisés faisant partie des divisions de cavalerie, et 83 bataillons et compagnies de chars faisant partie des divisions de fusiliers.

Ces changements révolutionnaires et les possibilités qu'ils ont suggérées ont ouvert d'immenses nouvelles perspectives pour l'Armée rouge, alors qu'elle cherchait à s'adapter aux exigences de la guerre moderne. Cette recherche a apporté ses premiers bénéfices dans le domaine de la tactique, où les théoriciens soviétiques, comme leurs homologues occidentaux, étaient vivement intéressés à éviter une répétition de l'impasse positionnelle de la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle les capacités défensives des armes modernes (mitrailleuses et artillerie à longue portée) surpassaient temporairement les capacités offensives. Ce déséquilibre a rapidement conduit, dès l'automne 1914, à une situation où le front en Occident s'est fixé le long de lignes de tranchées opposées, s'étendant de la mer du Nord à la frontière suisse. Il en allait de même à l'Est, où le front, à son maximum, s'étendait de la mer Baltique à la mer Noire.

En l'absence de flancs, les commandants adverses ont été contraints de renoncer au mouvement tournant jusqu'alors privilégié et ont dû plutôt organiser une percée de la défense tactique de l'ennemi afin de restaurer une certaine mobilité opérationnelle. Cependant, au fil du temps, les dispositifs défensifs des deux camps sont devenus de plus en plus sophistiqués et furent bientôt presque imperméables même aux assauts les plus déterminés. La difficulté à réaliser une percée dans la position défensive profonde et multicouche de l'adversaire signifiait que les grandes offensives des belligérants (Verdun, la Somme, Passchendaele) se transformaient rapidement en combats prolongés, où les deux camps subissaient des centaines de milliers de pertes pour quelques kilomètres de territoire inutile, lunaire.

En fait, l'importance de parvenir rapidement à une percée tactique de la position défensive ennemie a pris une telle ampleur qu'elle a pratiquement éclipsé les questions plus larges de stratégie et d'art opérationnel. Le général Ludendorff, quartermaster général de l'armée allemande et force motrice derrière les offensives allemandes successives au printemps et à l'été 1918, l'a reconnu dans ses mémoires. En se rappelant sa décision de lancer la première offensive contre les forces britanniques le long de la rivière Somme, il a écrit qu'il avait été finalement influencé par les « considérations tactiques », la première d'entre elles étant la faiblesse de l'ennemi dans ce secteur. « La tactique », poursuivit-il, « devait être prise en compte avant les objectifs purement stratégiques, qu'il est futile de poursuivre à moins que le succès tactique ne soit possible. »

Cependant, afin de surmonter la défense tactique de l'ennemi, l'attaquant doit disposer d'armes capables de pénétrer entièrement cette position et de maintenir le rythme de l'avance. Celles-ci étaient principalement absentes pendant la Première Guerre mondiale, au cours de laquelle les grandes armées étaient principalement composées de l'infanterie et de la cavalerie traditionnelles, soutenues par une artillerie de plus en plus puissante. Ainsi, même l'offensive tactiquement réussie de l'armée allemande en mars 1918 ne produisit pas de résultats significatifs, car l'infanterie ne pouvait pas avancer assez rapidement pour empêcher

l'ennemi de déployer des réserves et de bloquer la percée. L'apparition du char et de l'avion commença à changer la donne et, malgré les problèmes d'enfance habituels, ils devinrent rapidement un facteur important dans les calculs alliés. L'emploi massif de chars à Cambrai en novembre 1917 fut particulièrement prometteur, bien que leur tentative de percée échouât. Cependant, cette arme potentiellement décisive échoua finalement à rétablir l'équilibre, car les chars à la disposition des Alliés étaient encore trop peu nombreux et mécaniquement peu fiables.

La promesse du blindage a néanmoins inspiré certains à proposer un rôle encore plus ambitieux pour le char. L'un d'eux était Fuller, le principal théoricien britannique des blindés de son époque, dont le Plan 1919 prévoyait l'emploi de milliers de chars pour obtenir la victoire finale cette année-là. Cependant, la guerre se termina avant que le plan de Fuller puisse être mis en œuvre et les progrès dans ce domaine ralentirent considérablement. Isserson reprochait que la réflexion de Fuller dans ce domaine n'avait pas évolué dans la bonne direction et, en fait, avait pris un mauvais tournant motivé politiquement, ce qui « reflète le caractère de classe du système militaire capitaliste » et son désir d'une armée politiquement fiable. Par là, Isserson avait clairement en tête l'enthousiasme excessif de Fuller pour le char et sa dénégation conséquente de la composante traditionnelle de l'infanterie, ce qui signifiait un rejet de l'ensemble de l'idée de bataille interarmes si chère aux théoriciens militaires soviétiques. « Un tel point de vue, » concluait-il, « était, bien sûr, complètement inacceptable pour nous. »

Le char et l'avion ont également trouvé leurs partisans au sein de l'Armée rouge. Parmi eux se trouvait Verkhovskii, qui en 1928 critiquait ceux qui regardaient le char avec suspicion et qui ne voyaient pas son potentiel « de réaliser une révolution décisive dans les moyens de mener une guerre moderne ». Plutôt que de rejeter le char, il écrivait que l'armée devait s'efforcer de créer une force blindée « capable d'une large manœuvre à l'échelle tactique et opérationnelle. » Il a également attaqué l'impulsion, dans certains milieux, sans doute inspirée par les théories occidentales de la « puissance aérienne », de créer une « force aérienne autonome ». De telles idées, déclarait Verkhovskii, étaient « étrangères et au-delà de nos capacités », ce par quoi il entendait l'origine capitaliste de ces idées et l'incapacité de l'industrie soviétique à créer une telle force. Cela ne veut pas dire, poursuivait-il, que l'Armée rouge n'était pas engagée à créer une grande force aérienne ; cependant, elle resterait subordonnée à la bataille terrestre.

La pensée tactique de l'Armée rouge pendant l'entre-deux-guerres s'est finalement concentrée autour de la théorie de la « bataille profonde » (glubokii boi). La bataille profonde se composait de trois sous-ensembles : la bataille de rencontre, la bataille de percée et la bataille défensive. La première survient le plus souvent lorsque les deux camps poursuivent des objectifs offensifs et se heurtent sur le champ de bataille. Cette forme était considérée comme la plus susceptible de se produire au début d'une guerre, lorsqu'une période de manœuvre était la plus probable, ou sur les flancs d'un front positionnel, où une forme limitée de manœuvre restait possible, ou encore à la suite de la percée le long d'une portion du front. La bataille de percée implique la pénétration de la position défensive tactique de l'ennemi et la restauration, ne serait-ce que temporairement, des conditions de manœuvre. On supposait que cette forme de bataille prédominerait dans la phase positionnelle d'une guerre future, une fois que les opérations initiales de manœuvre se seraient terminées et que la ligne de front se serait stabilisée. En cas de succès, l'attaquant rencontrerait très probablement des réserves ennemies se déplaçant pour boucher la brèche, ce qui entraînerait une bataille de rencontre entre les deux camps. La bataille défensive pourrait survenir à la suite d'une défaite lors de la bataille de rencontre, ou résulter d'une décision de l'état-major supérieur de passer à la défense sur une portion du front afin de préserver des ressources pour une offensive ailleurs. En cas de succès, le défenseur lancerait soit une contre-attaque pour rétablir la situation, soit

chercherait à développer le succès en profondeur dans le camp ennemi dans le cadre d'une contre-offensive opérationnelle plus large.

Isserson a ensuite attribué à Toukhatchevski une grande part de crédit pour avoir jeté les bases de la bataille profonde pendant le mandat de ce dernier en tant que chef d'état-major de l'Armée rouge. Il a particulièrement salué la proposition de Toukhatchevski de 1928 d'un immense programme de réarmement destiné à combler le retard technologique par rapport aux armées capitalistes. La proposition de Toukhatchevski prévoyait une refonte technique massive de l'armée, avec un accent particulier sur l'augmentation marquée du nombre de chars et d'avions, ainsi que sur la modernisation de l'infanterie et de l'artillerie. Cependant, les chiffres projetés surestimaient largement les capacités de l'industrie du pays, qui avait à peine retrouvé le niveau de production d'avant 1914. « Pour l'époque, » a écrit Isserson, « les chiffres proposés étaient en effet grandioses », et ils furent rejetés par Staline et Vorochilov comme étant « irréalistes », ce qu'ils étaient certainement. Il a cité cet incident comme l'une des raisons du transfert de Toukhatchevski à la tête du District militaire de Leningrad.

Au cœur de la bataille profonde se trouvait ce qu'Isserson appelait les « nouveaux moyens de combat » (*novye sredstva bor'by*). Ceux-ci comprenaient les chars et les avions de la guerre précédente, qui depuis 1918 s'étaient considérablement améliorés tant en portée qu'en puissance de feu. Ce sont des armes essentiellement offensives, qui offraient une issue à l'impasse positionnelle en combinant des niveaux de manœuvre et de puissance de frappe sans précédent dans un même système. Les « nouveaux moyens de combat », avec leur portée, leur vitesse et leur puissance de feu accrues, « mettent la question de la corrélation de la puissance qualitative des moyens défensifs et offensifs sous un nouveau jour, révélant une tendance évidente à la prépondérance de ces derniers. » Deux nouvelles armes de combat les avaient depuis rejoints : l'infanterie motorisée et les troupes aéroportées, qui promettaient d'étendre encore davantage la portée de l'attaquant.

En tant que marxiste engagé, Isserson croyait en la primauté des facteurs matériels dans la formation des affaires humaines, ce qui est tout aussi vrai dans les affaires militaires. Il était donc axiomatique que les « nouveaux moyens de combat » devaient donner naissance à des « formes de combat » tout aussi nouvelles (*novye formy bor'by*), c'est-à-dire un changement dans la manière de mener la guerre. Les « nouveaux moyens de combat » permettent désormais à l'attaquant de porter la bataille jusqu'au défenseur sur toute la profondeur de sa position, tout en perturbant simultanément son système de commandement et de contrôle. Ce changement d'accent sur la question de la profondeur a marqué une véritable révolution dans la conduite de la bataille et de l'opération, qui avaient auparavant été limitées au bord avant du champ de bataille. En fait, Isserson se référait souvent à ces développements comme les « formes profondes de combat » (*glubokie formy bor'by*).

Il soutenait que d'autres facteurs ont également influencé le développement de l'art militaire de l'Armée rouge au cours de ces années. En tant qu'ancien officier politique et membre de la génération qui a fait la révolution, il croyait qu'un composant politique était inhérent à son approche théorique. Pour Isserson, il était axiomatique que « l'époque des révolutions prolétariennes, la construction du socialisme et les guerres de classes révolutionnaires prédisposent l'avènement d'une nouvelle époque de l'art militaire », dont les « formes profondes du combat » « étaient la manifestation la plus remarquable ».

L'explication d'Isserson sur la montée des « nouvelles formes » comporte un certain nombre de défauts évidents, dont le moindre n'est pas la erreur de considérer des phénomènes sociaux aussi complexes que la guerre à travers le prisme d'une seule théorie englobante. Cela n'a guère de quoi surprendre, car de nombreux théoriciens militaires contemporains en Union soviétique ressentaient le besoin d'ancrer leurs écrits dans le marxisme, avec plus ou moins de succès. Cependant, il est évident qu'une telle approche « universelle » exclut inévitablement un certain nombre de facteurs importants, tout en en déformant d'autres en les contraignant à s'insérer dans un modèle existant. Néanmoins, en

tant qu'exemple purement historique de la manière dont les générations successives d'officiers de l'Armée rouge étaient censées penser, son approche mérite un certain intérêt.

Selon Isserson, les graines de la bataille en profondeur sont apparues pour la première fois dans le manuel de terrain de l'Armée rouge de 1929, qui, selon lui, « regardait loin devant et était le plus avancé des manuels européens de l'époque ». Le premier de ceux-ci, l'article 191, stipulait que si une position défensive arrière était découverte derrière la zone de défense avancée de l'ennemi, le commandant de corps instruira ses commandants de division de déployer des bataillons de fusiliers au sein du deuxième échelon pour leurs groupes de choc respectifs participant à l'attaque principale contre la position avancée du défenseur. Au fur et à mesure que cette dernière attaque se déroule, les bataillons de fusiliers doivent attaquer et percer la position défensive arrière, exactement comme les troupes d'assaut allemandes l'ont fait en 1918, en prenant soin de ne pas s'enliser dans le combat pour la position avancée. Un groupe d'artillerie spécial doit être désigné pour soutenir les bataillons pendant leur avancée, ainsi que des unités de chars, si disponibles. Les forces principales des divisions d'infanterie, une fois qu'elles auront percé la position défensive avancée, viendront ensuite en soutien des bataillons de fusiliers alors qu'ils luttent pour percer la position arrière.

L'article 207 stipulait : « La tâche principale des chars est de préparer le chemin pour l'infanterie attaquante en supprimant la résistance de tir de l'ennemi et en détruisant ses obstacles artificiels. » Au commandant de la division de fusiliers est attribué un bataillon de chars pour l'attaque, dont la majeure partie doit être affectée au soutien direct de l'infanterie et, si possible, au soutien du deuxième échelon d'infanterie. Dans le cas où le commandant de la division disposerait d'une abondance d'artillerie et de moyens blindés, il peut former à partir de ces derniers un échelon de chars à longue portée d'une taille minimale équivalente à une compagnie, pour supprimer les positions d'artillerie de l'ennemi et les points forts situés à l'arrière. La création d'un échelon de chars à longue portée fait écho à la proposition de Fuller dans le Plan 1919 « d'organiser une attaque par des chars à grande vitesse dans la profondeur des positions ennemies » simultanément à l'assaut des chars sur ses défenses avancées.

Isserson a écrit : « Le concept de la bataille en profondeur a d'abord été reconnu dans les cercles académiques. » Au début de 1930, a-t-il poursuivi, les étudiants et les professeurs de l'Académie militaire Frunze effectuaient déjà des exercices de cartographie et de terrain, mettant à l'épreuve les principes de la théorie. Parmi les participants se trouvaient Eidemann, Pavel Ivanovich Vakulich, Krasil'nikov, Il'ia Pavlovich Kit-Viitenko, Richard Stanislavovich Tsiffer et, on peut le supposer, lui-même. Il a également mis en avant Konstantin Bronislavovich Kalinovskii, le premier chef de la nouvelle Direction de la motorisation et de la mécanisation de l'Armée rouge (établie en 1929), qui a contribué au développement de la tactique des différents groupes de chars. Isserson a déclaré qu'en raison du travail de ces personnes et d'autres, on peut considérer que les fondements de la théorie de la bataille en profondeur avaient été établis dès 1930.

Une étape importante dans le développement de la pensée tactique de l'Armée rouge prit la forme d'un long mémorandum en 1931, intitulé « *Questions fondamentales de tactique et d'art opérationnel en lien avec la reconstruction de l'armée* ». Triandafillov, ancien collègue d'Isserson à l'académie, qui de bien des manières fut un mentor pour son subordonné à la tête dure, rédigea le mémorandum. Dans son rapport, Triandafillov critiqua sévèrement les méthodes dominantes de la bataille offensive, qu'il caractérisait comme « la suppression consécutive et l'attaque consécutive de parties séparées de la formation de combat ennemie », et qui avaient peu changé depuis 1918. Une telle attaque commence, poursuivit-il, par un bombardement d'artillerie destiné à supprimer le feu d'artillerie ennemi, ainsi qu'à ouvrir un passage à travers ses fils de fer et autres obstacles. L'artillerie de l'attaquant se concentre ensuite sur les tranchées et l'infanterie de la défense, tout en continuant à dominer l'artillerie

ennemie. Dès que l'assaut de l'infanterie contre les tranchées avant du défenseur commence, l'artillerie de l'attaquant se reporte sur les cibles à l'arrière de l'ennemi. Une fois que l'attaquant a dégagé la position avant du défenseur, son infanterie et son artillerie avancent alors pour engager les défenses ennemies plus en arrière. Cependant, cette attaque ne peut progresser qu'à la vitesse de l'élément le plus lent, l'artillerie, rendant ainsi toute avancée supplémentaire extrêmement problématique. Triandafillov n'avait guère d'usage pour cette approche « prolongée » et coûteuse, qu'il écartait avec mépris comme un « grignotage à travers la zone défensive de l'ennemi ».

Cependant, maintenant, la nouvelle technologie militaire permet à l'attaquant de mener « l'attaque simultanée de l'ennemi sur toute la profondeur de sa position tactique ». Triandafillov a identifié ces armes comme le « char croiseur » et l'aviation d'assaut, qui ensemble « constituent le cœur de la nouvelle tactique », qu'il appelait la « tactique de l'avenir ». Selon ce schéma, la bataille en profondeur (bien que Triandafillov n'ait pas utilisé ce terme) commencerait par un barrage d'artillerie concentré sur la position du défenseur, dirigé principalement contre ses emplacements d'artillerie et ses armes antichars. L'attaque terrestre débiterait ensuite, menée par des chars lourdement blindés et rapides à longue portée, qui traverseraient rapidement les défenses avant de l'ennemi et attaqueraient ses positions d'artillerie, son quartier général et ses centres de communication. Dans certains cas, ajoutait-il, cette phase de l'attaque pourrait être précédée par une attaque aérienne impliquant des avions d'assaut volant à basse altitude et des bombardiers légers. Cette vague serait rapidement suivie par une autre, composée de chars de soutien à l'infanterie à longue portée, dont les cibles principales incluaient les nids de mitrailleuses du défenseur, les postes d'observation d'artillerie et de commandement. Le troisième échelon de l'attaque consistait en unités d'infanterie et leurs chars de soutien immédiat ; ensemble, ils consolideraient le succès des échelons précédents pour surmonter les défenses avant de l'ennemi et porter l'attaque dans la profondeur de sa position. Cette attaque, à son tour, serait soutenue par l'aviation d'assaut et les bombardiers légers, qui dirigeraient leurs efforts contre les réserves ennemies progressant depuis l'arrière. Dans certains cas, des débarquements aéroportés à l'arrière de l'ennemi pourraient également soutenir l'attaque.

La coordination précise de ces différents échelons exigeait beaucoup de compétence de la part des commandants à tous les niveaux. Le corps de fusiliers, en tant que plus haute unité tactique, a la responsabilité globale de la conduite de la bataille en profondeur, généralement selon les instructions du commandement de l'armée, qui était chargé d'organiser une percée au niveau opérationnel. Le commandant du corps exerce également un contrôle direct sur l'artillerie à longue portée et les échelons de chars à longue portée, l'aviation d'assaut et de bombardement léger, ainsi que sur les descentes en parachute, dont il confie la responsabilité à ses commandants de division selon son plan d'offensive. Le commandant du corps exerce le contrôle du champ de bataille jusqu'à une profondeur de 6 à 8 kilomètres et, en présence des réserves tactiques de l'adversaire, jusqu'à 12 à 15 kilomètres.

Triandafillov consacra un peu moins d'espace à la conduite de la bataille profonde en tant qu'engagement de rencontre. Cette bataille, écrivait-il, commencerait par des frappes aériennes contre l'ennemi, lancées alors que les deux camps étaient encore à une certaine distance l'un de l'autre. L'objectif de ces frappes est de perturber la colonne ennemie en marche et, si possible, d'isoler les différentes formations de l'ennemi les unes des autres, en particulier son avant-garde des forces principales de la colonne. Cela serait suivi par un barrage concentré de la composante d'artillerie de l'avant-garde contre l'artillerie ennemie et son infanterie encore en formation de marche. Les chars de croisière, parce qu'ils peuvent se déployer plus rapidement que l'infanterie de l'avant-garde, ouvrent l'attaque au sol, idéalement alors que l'ennemi est encore en formation de marche. L'infanterie de l'avant-garde, une fois déployée, rejoint ensuite l'attaque, soutenue par ses chars d'appui d'infanterie. Pendant ce temps, les forces principales de l'attaquant continuent à se rapprocher de

l'ennemi, avant de se déployer pour l'attaque principale. Toutes les forces disponibles, conformément au plan d'attaque existant, prendront part à l'assaut, ou afin de tirer parti des gains réalisés par l'avant-garde. Une fois les forces principales de l'ennemi vaincues, l'attaquant se lance ensuite à la poursuite de ses colonnes en retraite. Dans ce cas, la poursuite est menée par des chars et de l'infanterie montée sur des chars et des transports, qui pénètrent à l'arrière des colonnes ennemies pour couper et encercler ses unités isolées. Dans cela, les forces terrestres seront assistées par des unités aériennes, qui aideront la poursuite en harcelant la retraite de l'ennemi et en créant des goulots d'étranglement sur son parcours grâce à des raids de bombardement et des attaques au gaz.

Triandafillov fut cependant rapide à contester l'idée que les perspectives offensives révélées par les nouvelles armes rendaient la défense moderne intenable. Au contraire, il s'aventura à dire que l'apparition d'armes antichars et anti-aériennes, ainsi que les progrès dans la construction d'obstacles défensifs destinés aux chars et transports de troupes ennemis, rendaient la défense moderne parfaitement capable de repousser une attaque ennemie. Il était particulièrement enthousiaste à propos des possibilités antichars des mitrailleuses lourdes et de l'artillerie, qu'elles soient tractées ou automotrices. Ces armes seraient réparties le long du front du défenseur selon les besoins, et seraient en outre renforcées par une réserve divisionnaire d'obusiers antichars très mobiles, pouvant être rapidement envoyés dans la zone menacée en quelques minutes. De plus, écrivait-il, tous les secteurs du front ne seraient pas accessibles aux chars, et des obstacles naturels tels que forêts, collines et marais canaliserait l'assaut blindé de l'ennemi le long d'axes prévisibles. Cela permettrait au défenseur de concentrer ses armes et obstacles antichars le long de ces axes et ainsi augmenter ses chances de contrecarrer une attaque.

Cependant, poursuivit Triandafillov, afin de tirer pleinement parti de ces armes, les dispositifs défensifs modernes doivent être « stables », ce par quoi il entendait que « la zone défensive choisie doit être défendue jusqu'au bout », afin de briser l'attaque ennemie. Par là, il voulait clairement dire que tout retour à une défense mobile « joue en faveur de l'attaquant », dont les forces supérieures et la mobilité finiront inévitablement par écraser le défenseur dans une bataille sur terrain ouvert. Il souligna plutôt que, puisque l'ennemi mènerait son attaque sur toute la profondeur de la position du défenseur, ce dernier devait être organisé également en profondeur. Cela signifiait rendre la défense aussi imperméable que possible à une percée blindée en tirant parti d'un terrain défavorable aux chars et en concentrant ses défenses antichars le long des voies les plus favorables. Cela canaliserait la percée blindée vers des « zones de destruction » antichars préparées, contenant un grand nombre de pièces d'artillerie antichars et, si disponible, les chars du défenseur. Il était supposé qu'ici le défenseur épuiserait et vaincrait la pénétration ennemie, créant ainsi les conditions pour lancer une contre-attaque afin de rétablir la situation.

Isserson a plus tard qualifié le mémorandum de Triandafillov de « réalisation concrète » de l'idée de Toukhatchevski d'employer les « nouveaux moyens de combat » pour effectuer la « défaite profonde simultanée » de l'ennemi, et a attribué aux deux hommes le mérite « d'avoir été les premiers à exposer l'idée de la bataille en profondeur », qui avait des implications profondes pour le développement ultérieur de la pensée militaire soviétique. La mort de Triandafillov l'année suivante mit toutefois fin à son travail et il revint bientôt à d'autres de le compléter.

En 1932, Yegorov, chef de l'état-major de l'Armée rouge, publia un rapport intitulé « La tactique et l'art opérationnel de l'Armée rouge à une nouvelle étape », qui confirmait officiellement les vues de Triandafillov. En fait, de nombreux passages étaient directement repris des travaux précédents de ce dernier. Et bien que la majeure partie du rapport différât peu de celui de l'année précédente, certains passages reflétaient ce qui s'était passé depuis lors, ainsi que les aspirations de l'armée pour 1933. L'un d'eux exposait plusieurs scénarios d'organisation d'une percée tactique par un corps de fusiliers de trois divisions le long de l'axe

principal d'attaque, probablement dans le cadre d'un effort opérationnel plus large. Dans chaque cas, le corps attaquerait sur un front de 12 à 15 kilomètres, avec une zone de percée projetée de 5 à 6 kilomètres. Un scénario envisageait que le corps attaque un terrain défavorable aux chars. Dans ce cas, le corps serait renforcé par l'artillerie de la Réserve du Haut Commandement, qui, combinée aux armes organiques du corps, totalisait 438 canons et mortiers, pour une densité le long du front de percée de 50 à 65 armes par kilomètre. Le second cas était considéré comme le plus probable et impliquait une attaque sur un terrain favorable à l'utilisation massive des chars. Ici, le corps serait renforcé par trois bataillons de la Réserve de Chars du Haut Commandement, ainsi que par de l'artillerie de la Réserve du Haut Commandement, comprenant trois bataillons de canons lourds. Cet ajout, avec les armes organiques du corps, totalisait 250 chars et 390 canons et mortiers, pour une densité de 30 à 35 chars et 50 à 55 canons et mortiers le long de la zone de percée. Le troisième scénario était considéré comme le moins probable, car il impliquait un assaut contre une zone fortifiée de défense. Dans ce scénario, le corps ne disposait que de ses 303 canons et mortiers organiques, tout en étant renforcé par 400 chars, pour une densité le long de la zone de percée de 50 à 60 chars et de 30 à 32 canons et mortiers par kilomètre.

Isserson et la bataille en profondeur

Il est évident que Isserson lui-même fut un converti précoce et enthousiaste à l'idée de la bataille en profondeur, d'après les récits de son passage en tant qu'instructeur durant cette période. L'un de ceux qui ont étudié sous sa direction fut Pavel Alekseevitch Rotmistrov, futur commandant d'une armée de chars, qui a obtenu son diplôme de l'académie en 1931. Il se souvenait qu'Isserson était son conseiller académique lorsqu'il rédigeait sa thèse. Il ajouta qu'il se souvenait particulièrement des idées d'Isserson « sur le caractère d'une guerre future en tant que guerre de moteurs et d'actions de manœuvre en profondeur ». C'est un véritable éloge, et cela témoigne de l'influence qu'Isserson a eue sur ce jeune commandant.

Un autre commandant qui tenait Isserson en haute estime était Kuźma Nikitovitch Galitski, qui servit plus tard comme commandant d'armée pendant la Seconde Guerre mondiale. En 1930 et 1931, Galitski enseigna également à l'académie et eut de nombreuses occasions de connaître Isserson sur le plan professionnel et personnel. Il se souvenait plus tard que les conférences d'Isserson « consistaient principalement en des prévisions sur l'avenir et qu'elles étaient légendaires. » Les deux semblaient bien s'entendre et, lorsque Galitski quitta l'académie pour commander un régiment de fusiliers, ils continuèrent à se rencontrer, et leurs familles devinrent proches. Chaque fois que Galitski se trouvait à Moscou, les deux hommes se retrouvaient dans l'appartement d'Isserson pour discuter des contours d'une future guerre.

La première incursion d'Isserson dans la théorie tactique est apparue au printemps 1931, dans la principale revue théorique du commissariat de guerre, Guerre et Révolution. Son article, « La nature du contrôle dans la bataille moderne », était consacré à un sujet qu'il définissait comme « l'une des questions centrales de la tactique à l'étape actuelle de son développement ». Cela s'explique, écrivait-il, par le fait que la bataille moderne est devenue beaucoup plus complexe par rapport à un passé récent. Même aussi tard qu'en 1914, la bataille restait un « phénomène en un acte », dont le déroulement découlait des instructions du commandant, précédant les premiers tirs. Aujourd'hui cependant, en raison de l'échelonnement à plusieurs niveaux commun à toutes les grandes formations, « la bataille est devenue un processus hétérogène, complexe et prolongé », qui « se décompose en toute une série de phases consécutives en profondeur », qui, tout en étant liées entre elles, sont en même temps assez distinctes. Ces phases incluent l'approche du champ de bataille, le déploiement, l'attaque, la percée proprement dite et la poursuite, et n'ont « pas de limites de temps et d'espace prédéfinies », chacune devant être organisée. Dans ces conditions, conclut-

il, « le contrôle de la bataille ne peut se limiter à une seule décision initiale », mais doit être continu tout au long de la bataille, « conduisant successivement les troupes d'une ligne à l'autre ». Cela signifie, poursuit-il, que « l'ensemble du contenu tactique de la bataille moderne se résume, en essence, à son contrôle », et que sans ce dernier, la bataille elle-même devient impossible. Cela conduit, à son tour, rapidement à « l'anarchie » et à la perturbation de l'attaque.

À ce stade, il était admis que la conduite de la bataille moderne était devenue plus complexe, principalement en raison des opportunités offertes par l'apparition de nouvelles armes de combat telles que le char et l'avion. Ces nouvelles armes, combinées aux branches plus anciennes de l'artillerie et de l'infanterie, produisent un mélange extrêmement hétérogène, chacune ayant ses propres particularités en matière de portée, de vitesse et de puissance de frappe. Organiser ces parties disparates pour former un ensemble fonctionnant harmonieusement nécessite beaucoup de compétence organisationnelle, afin que les différentes armes se soutiennent et se complètent mutuellement lors de l'attaque, ce qui mettait l'accent sur l'organisation de leur interaction appropriée. Dans ces circonstances, conclut Isserson, « le contrôle de la bataille, en essence, se ramène à l'organisation de la bataille », non seulement au début de la bataille, mais tout au long de son déroulement en profondeur.

Enfin, la portée de l'artillerie lourde et de la puissance aérienne est telle que les chars et les avions peuvent ouvrir la bataille bien avant que les forces terrestres des adversaires ne soient en contact. Cela est particulièrement vrai lors de la bataille de rencontre au début d'une guerre, lorsque la situation est la plus fluide et enveloppée d'incertitude. Dans ces conditions, la marche traditionnelle vers le champ de bataille est pleine de dangers, car chaque camp risque une attaque-surprise. Cela met en évidence l'importance de la capacité du commandant à prévoir les contours d'une collision future et à organiser ses forces en conséquence, tant en termes de nombre et de types de forces à employer que du terrain probable sur lequel la bataille se déroulera, ce qui amena Isserson à déclarer que « contrôler la bataille, c'est prévoir la bataille » (emphase dans l'original). Cette qualité est particulièrement importante, nota-t-il, au cours de l'attaque, dont l'intensité tend à augmenter tout au long de la bataille à mesure que les différents échelons entrent dans la mêlée. Dans ce cas, une contre-attaque du défenseur est la plus probable, et c'est le commandant avisé qui aura prévu sa probabilité et s'y sera préparé en organisant préalablement un autre échelon à l'arrière, afin de repousser la contre-attaque ennemie et de conduire la bataille à une conclusion réussie.

Une déclaration beaucoup plus complète sur l'évolution des vues d'Isserson concernant la conduite de la bataille profonde a été contenue dans une série de conférences qu'il a données à l'Académie militaire Frunze à la fin de 1932, au cours desquelles « le concept laissé par le camarade Triandafillov a été approfondi et développé ». Celles-ci ont ensuite été réimprimées sous forme de document interne de l'académie et publiées sous le titre de *Conférences sur la tactique en profondeur* en 1933.

Quelle que soit la dette envers Triandafillov, l'approche était purement Isserson et se composait de deux parties distinctes mais interdépendantes. La première partie contenait une longue exposition historique du problème de l'organisation de la percée tactique de la position défensive de l'ennemi, avec une attention particulière à l'expérience militaire de la Première Guerre mondiale en Occident. Ici, Isserson traitait en détail les différentes solutions entreprises par les belligérants de 1914 à 1918 pour briser l'impasse des tranchées. Pour la plupart, ces tentatives furent infructueuses et, au mieux, permirent à l'attaquant de gagner quelques kilomètres de terrain ravagé à un coût énorme. Pendant plusieurs années, à la fois la stratégie et la tactique sombrèrent dans le type d'attrition le plus cruel, symbolisé par le massacre de Verdun, et ce n'est que tard en 1917 qu'un mince espoir apparut enfin. En novembre de cette année-là, les Britanniques lancèrent une offensive blindée majeure à Cambrai, qui laissait entrevoir une possibilité de sortir de l'impasse, malgré le résultat moins

que satisfaisant de l'opération. La première moitié de l'année suivante fut dominée par une série d'offensives allemandes apparemment réussies, qui obtinrent des résultats tactiques impressionnants. Cependant, ces offensives représentaient en réalité le dernier souffle d'une armée technologiquement inférieure, s'appuyant sur l'infanterie et l'artillerie. Plus décisive pour les développements futurs fut la série d'offensives alliées de la mi-juillet jusqu'à la fin de la guerre, au cours desquelles les attaquants utilisèrent les chars, l'artillerie et la puissance aérienne de façon de plus en plus sophistiquée, offrant la perspective de restaurer la mobilité tactique sur le champ de bataille.

Isserson était prêt à accorder beaucoup de crédit à Fuller ; en particulier au plan de ce dernier visant à mettre fin à la guerre en 1919 grâce à l'emploi massif de blindés. Il était cependant plus critique à l'égard des plans d'après-guerre du général pour créer une petite armée professionnelle centrée sur le char. Non seulement cela était politiquement inacceptable pour l'Armée rouge, qui dès le départ se voyait comme une organisation de masse basée sur le recrutement parmi la classe ouvrière du pays, mais son recours excessif au char était également inacceptable. Isserson reconnaissait qu'il y avait dans l'Armée rouge ceux qui « tendent à englober sous le concept de bataille en profondeur absolument tout ce qui touche aux nouveaux phénomènes dans les tactiques et la technologie militaires ». Cette fascination pour la nouvelle technologie avait tendance à sous-estimer l'importance des anciennes armes de combat, en particulier l'infanterie. Isserson dénonçait de telles vues comme « incorrectes » et déclarait que « pour nous, la bataille en profondeur reste la bataille des armes de combat unies » et que l'affirmation selon laquelle l'infanterie et les chars ne peuvent pas coopérer sur le champ de bataille « est complètement inacceptable pour nous ». En fait, il en était tout le contraire et il a conclu son argument en affirmant que l'infanterie restait le « facteur de base » dans l'organisation de la bataille offensive moderne.

De telles déclarations placent Isserson fermement dans le courant dominant de la pensée militaire soviétique, qui soutenait que la bataille moderne, tout comme l'opération, était une entreprise combinée, nécessitant la coordination harmonieuse des différentes armes de combat. Selon l'évolution de la bataille profonde, un ou plusieurs de ces éléments joueraient un rôle plus ou moins important dans les combats en fonction de leurs caractéristiques de combat.

Par exemple, l'artillerie jouera le rôle principal lors de la phase initiale de l'attaque, qui englobe la destruction et la suppression de la défense en profondeur de l'ennemi. Le corps d'artillerie est assisté dans cette tâche par l'aviation tactique, agissant comme une forme d'artillerie plus légère et plus maniable et engageant la position du défenseur à une plus grande profondeur que cela n'avait été le cas auparavant. Isserson a écrit sur la « croissance colossale » de l'importance de l'artillerie moderne, ce qui réfutait ceux qui soutenaient que son importance avait diminué depuis la Grande Guerre. En fait, a-t-il poursuivi, l'importance de la mission de l'artillerie pour le succès de l'attaque a, s'il y a lieu, augmenté depuis 1918. Contrairement à l'ancienne tâche de l'artillerie qui consistait à détruire les installations de mitrailleuses ennemies afin de faciliter l'attaque de l'infanterie, sa tâche principale dans la bataille en profondeur est de supprimer sa défense antichar.

Le char, en revanche, possède un certain nombre d'avantages sur l'artillerie, dont les principaux sont sa vitesse, sa puissance de feu et sa protection blindée, ce qui en fait une arme plus polyvalente. Ces facteurs permettent au char de percer rapidement la défense tactique de l'ennemi lors de la deuxième étape de l'attaque. Néanmoins, le char reste vulnérable à l'artillerie du défenseur et aux armes antichars plus petites, dont la destruction, comme il a été noté, relève de l'artillerie. Si l'artillerie échoue à supprimer ces armes, il est peu probable que l'attaque de chars réussisse. Pendant la deuxième phase de l'attaque, les chars de l'attaquant seront soutenus par l'infanterie, qui détruira tous les points de résistance restants que les chars auraient contournés.

Enfin, aussi réussie qu'elle soit, l'attaque de chars en elle-même ressemble seulement à la pénétration faite par une aiguille — une pénétration très localisée avec peu d'effet sur la situation générale. Le succès des chars doit être soutenu et consolidé par l'infanterie, qui est seule responsable du succès de la troisième et dernière phase de l'attaque.

Parallèlement à ces évolutions, des changements similaires, bien que moins spectaculaires, se produisaient dans le domaine de la défense tactique. Pour la plupart, ils représentaient une réaction à la portée étendue des armes offensives modernes, en particulier le char et l'avion. En conséquence, les dispositifs défensifs modernes étaient devenus, au fil du temps, plus profonds et s'étendaient désormais sur plusieurs kilomètres à l'arrière de la ligne de front, tout en étant plus denses, notamment en termes d'armes anti-personnel et anti-char.

Isserson a choisi comme point de départ de son analyse les vues de l'armée polonaise sur l'organisation de la défense tactique. C'était un choix parfaitement logique pour l'époque et reflétait la croyance largement répandue que la Pologne était l'ennemi le plus probable dans une guerre future. Cependant, l'accession au pouvoir de Hitler la même année et sa décision ultérieure de réarmer l'Allemagne ont rapidement poussé les penseurs militaires soviétiques à se concentrer sur la nouvelle menace.

Selon Isserson, la défense tactique se compose de trois zones distinctes, s'étendant depuis le front sur une profondeur de 12 à 15 kilomètres. La première zone, ou position principale, constitue « l'élément de base de la défense » et s'étend sur environ trois kilomètres à partir de la ligne de front. Cette zone est la plus forte des trois et contient la plus grande concentration d'hommes et de matériels, afin de confiner l'attaquant à cette zone et de l'empêcher d'avancer davantage. Une deuxième zone tactique, également profonde de trois kilomètres, se situe immédiatement derrière la zone principale. Cette zone abrite les positions d'artillerie du défenseur et les réserves tactiques, représentant un tiers des forces occupant la position principale. L'infanterie de la deuxième zone occupe des positions préparées, bien qu'il ne s'agisse pas d'une tranchée continue, soit comme point de départ pour une contre-attaque, soit pour faire face à une attaque ennemie depuis une position retranchée. Dans l'ensemble, cependant, cette zone est plus ouverte et moins développée que la position principale. Cette zone contient également les postes de commandement divisionnaires du défenseur. Le reste de la position du défenseur se compose d'une troisième zone, qui abrite ses dépôts de ravitaillement immédiats, ses installations médicales et autres services auxiliaires. Juste derrière cette position se trouve une autre zone défensive. Cependant, comme elle se situe hors de portée immédiate de l'attaquant, elle est incluse dans la zone défensive opérationnelle.

Selon Isserson, le problème pour l'attaquant résidait dans le fait de vaincre simultanément chacune de ces trois zones, à travers toutes les zones en profondeur de la position défensive ennemie, dans un cycle qu'il résumait ainsi : « destruction, suppression et paralysie ». Selon ce schéma, l'attaquant détruira la première position du défenseur lors d'une attaque interarmes impliquant l'artillerie, les chars et l'infanterie. En même temps, il cherchera à supprimer la deuxième zone du défenseur grâce à une combinaison d'artillerie à longue portée, d'aviation d'assaut et de chars à longue portée, afin de réduire au silence son artillerie et d'empêcher le déplacement de ses réserves vers le front pour rétablir la situation. Enfin, le travail de la troisième zone de l'ennemi sera paralysé par l'artillerie à longue portée de l'attaquant, les frappes aériennes et les débarquements aéroportés, ce qui isolera encore davantage le champ de bataille de l'arrivée des renforts du défenseur.

Étant donné la nature variable de ces tâches, l'attaquant doit soigneusement répartir ses forces disparates de manière à en maximiser l'utilisation. Pour Isserson, il était acquis que la grande majorité des ressources de l'attaquant serait dirigée vers la conquête de la première zone du défenseur, le reste étant alloué aux deux autres, car sans la percée de la position initiale, les autres aspects de la bataille n'ont aucun sens. Dans ce sens, il écrivait que « la destruction de la position principale est l'étape décisive de la percée », ce qui « ouvre les

portes tactiques » à une exploitation ultérieure dans la profondeur tactique et opérationnelle de l'ennemi. En conséquence, ajoutait-il, le calcul de la force nécessaire pour détruire la première position a « une importance décisive et détermine les normes des moyens d'attaque ainsi que la longueur du front d'attaque ».

Isserson a critiqué la pratique des belligérants, pendant une grande partie de la Première Guerre mondiale, de concentrer l'attaque sur des fronts extrêmement étroits, souvent aussi petits que 1 à 1,5 kilomètre par division. Selon lui, cette pratique n'avait rien à voir avec les besoins de l'infanterie pour l'attaque, mais était plutôt déterminée par la nécessité de masser d'énormes concentrations d'artillerie pour soutenir l'attaque, ce qui pouvait représenter jusqu'à trois régiments d'artillerie par division. Cela a conduit à une situation dans laquelle les forces de l'attaquant, de 1915 à 1917, étaient échelonnées à une profondeur de trois à quatre divisions ou plus, et dans laquelle les divisions elles-mêmes étaient elles-mêmes divisées en deux à trois échelons. Isserson reprochait à cette concentration « anormale » d'infanterie non seulement de priver celle-ci de la « possibilité d'employer sa force », mais aussi de transformer l'infanterie en « chair à canon pour le feu destructeur du défenseur ». À en juger par les maigres résultats de Verdun, de la Somme et de Passchendaele, il faut admettre la justesse de son affirmation.

Cependant, en 1918, la plus grande saturation technique des armées alliées en chars, combinée à leur utilisation de plus en plus expérimentée, avait considérablement modifié la situation. Avec un nombre suffisant de chars désormais disponibles pour accompagner l'avancée de l'infanterie, les densités antérieures d'artillerie et d'infanterie n'étaient plus nécessaires, si bien qu'à la fin de la guerre, les fronts d'attaque avaient augmenté pour atteindre 3 à 3,5 kilomètres par division. Cependant, loin de dissiper la force de l'attaque d'infanterie, des fronts plus larges facilitaient en réalité sa tâche en rendant l'assaut à la fois plus manœuvrable et moins vulnérable au feu ennemi. En 1932 et 1933, l'Armée rouge avait essentiellement atteint le niveau de sophistication technique précédent des Alliés, ce qui offrait à son tour la perspective d'attaquer sur un front plus large que ce qui avait été considéré jusqu'alors comme possible. Dans ces circonstances, Isserson calcula qu'une division de fusiliers de trois régiments (neuf bataillons) pouvait attaquer avec succès sur un front de trois kilomètres jusqu'à une profondeur de 5 à 6 kilomètres, lui permettant de percer non seulement la position principale du défenseur, mais également toute ligne défensive dans la seconde zone. Dans un tel cas, trois bataillons, échelonnés en profondeur, attaqueraient sur un front d'un kilomètre. Cela signifie qu'un corps de fusiliers de trois divisions peut lancer son attaque principale avec deux divisions sur un front de six kilomètres, tandis qu'une attaque secondaire par la troisième division peut être réalisée sur un front de 4 à 5 kilomètres. Cela donnerait un front d'attaque global de dix kilomètres, qui pourrait, dans certains cas, être porté jusqu'à 12 kilomètres.

Isserson était tout aussi minutieux dans l'élaboration de normes techniques pour la réalisation de chaque phase de l'attaque. Ici, il partait de l'hypothèse que le défenseur déploierait un certain nombre d'armes dans la première zone tactique, qui devraient être détruites pour que l'attaque réussisse. Il les estimait à six à huit mitrailleuses montées, 12 mitrailleuses portatives et 40 à 60 canons antichars par kilomètre de front. Ces armes devraient être détruites, pour la plupart, par l'artillerie de l'attaquant. L'artillerie pourrait également être appelée à détruire les postes de commandement du défenseur et à créer des brèches dans ses fils barbelés, bien que cette dernière tâche puisse être confiée à des chars dans un terrain favorable. Isserson a calculé les normes d'artillerie nécessaires pour accomplir ces tâches à dix batteries par kilomètre de front le long de la zone d'attaque principale, soit 60 batteries au total. Celles-ci seraient composées de canons de 76, 122 et 152 millimètres.

Isserson a en outre calculé qu'une attaque réussie nécessiterait le soutien d'une compagnie de chars de soutien à l'infanterie (NPP) pour percer la ligne de front ennemie, soutenue par une deuxième compagnie chargée de percer la position ennemie à l'arrière de la

zone principale. Ces deux compagnies, totalisant 30 chars, entreraient dans la bataille en échelons, l'une derrière l'autre. Cependant, il jugeait cette force insuffisante pour détruire tous les centres possibles de résistance ennemie et recommandait de mobiliser une compagnie de chars de soutien à l'infanterie à longue portée (DPP) afin d'éliminer les postes de mitrailleuses et les armes antichars de l'adversaire situés plus profondément dans la première zone, susceptibles de retarder l'avancée des échelons d'infanterie et de chars NPP. Cela équivalait à un bataillon de chars NPP et DPP par kilomètre de front, pour un total de 45 chars. Toutefois, Isserson a calculé qu'au total, seuls quatre kilomètres des six kilomètres prévus pour l'attaque principale seraient favorables au déploiement des chars, ce qui représentait un total de quatre bataillons de chars le long de ce secteur.

Simultanément à l'assaut sur la première position, la deuxième zone du défenseur sera également fortement engagée afin de la rendre incapable de soutenir les forces luttant pour maintenir la première zone. Cela implique la suppression de l'artillerie du défenseur, de ses réserves d'infanterie et de ses moyens de commandement et de contrôle en profondeur, nécessitant l'engagement de forces supplémentaires par l'attaquant.

Isserson pensait que la deuxième zone pourrait contenir jusqu'à deux tiers de l'artillerie divisionnaire du défenseur, dont au moins six batteries auraient probablement été identifiées avant le début de l'attaque. Il calcula qu'il faudrait deux batteries d'artillerie lourde à longue portée pour supprimer une seule des batteries de l'ennemi, et il préconisa la création d'un groupe spécial de contre-batterie composé de 12 batteries d'artillerie lourde, dans le seul but de neutraliser les canons du défenseur. De la même manière, il recommanda l'engagement d'un bataillon (trois compagnies) de chars moyens à longue portée (DD), en supposant qu'une seule compagnie de chars est capable de neutraliser deux batteries d'artillerie.

Peut-être que l'objectif le plus important dans la deuxième zone de l'ennemi est ses réserves, qui peuvent représenter jusqu'à un tiers de son effectif d'infanterie, soit trois bataillons. Isserson écrivait que ces bataillons « doivent être soumis à une pression si écrasante qu'ils ne seront pas seulement incapables de lancer une contre-attaque, mais aussi incapables de tenir leurs positions préparées en profondeur. » Pour y parvenir, il proposait de créer un autre groupe d'artillerie spéciale à longue portée composé de six batteries lourdes, soit deux batteries par bataillon. Un bataillon de chars à longue portée, ou une compagnie de chars par bataillon, attaquera également les réserves ennemies. Cela serait suivi par une attaque d'un nouvel échelon d'infanterie comptant un bataillon pour chaque kilomètre de front.

Isserson a en outre recommandé la formation d'un groupe d'artillerie à longue portée composé de deux batteries afin de neutraliser le poste de commandement divisionnaire et les centres de communication du défenseur. Les chars longue portée mentionnés plus haut transportant de l'infanterie viendront en soutien de cette attaque.

L'avion d'attaque de l'assaillant jouerait également un rôle important dans l'effort de suppression. Isserson partait ici du principe qu'un détachement d'avions d'attaque était capable de supprimer soit une batterie d'artillerie, soit un bataillon d'infanterie. Il a calculé que cela nécessitait l'engagement de neuf détachements de ce type, ou d'une seule brigade aérienne.

Enfin, Isserson a recommandé l'engagement de quatre batteries d'artillerie longue portée, qui devaient paralyser des cibles dans la troisième zone du défenseur. Celles-ci comprenaient les routes, les grandes zones habitées, les traversées de rivières, les ravins et les grands dépôts de ravitaillement. L'aviation d'assaut de l'attaquant appuierait cet effort en déplaçant le focus de ses raids des cibles de la deuxième zone vers celles de la troisième. L'apogée de cet effort est le débarquement aéroporté de deux bataillons, renforcés de chars légers et de voitures blindées, à environ 15 à 20 kilomètres derrière la ligne de front au début de l'attaque, ou dans les quelques heures suivant son commencement. Cette force devait ensuite perturber l'arrière de l'ennemi en lançant des attaques contre ses quartiers généraux,

aérodromes, centres de communication, dépôts de ravitaillement, ponts et infrastructures ferroviaires. Avec l'aviation de combat, la force aéroportée pourrait tenter d'arrêter ou de retarder l'arrivée des forces ennemies depuis la profondeur afin d'isoler le champ de bataille de l'arrivée des réserves opérationnelles de l'ennemi. Inversement, les unités aéroportées pourraient soutenir l'offensive en attaquant l'arrière des forces défendant contre l'attaque principale.

En tout, le corps de choc d'Isserson devrait concentrer une impressionnante quantité de forces humaines et d'armement le long de son front de percée prévu de six kilomètres. Cela impliquait 44 batteries d'artillerie légères et lourdes provenant des forces organiques des deux divisions, plus 40 autres batteries provenant de la réserve d'artillerie du haut commandement, pour un total de 84 batteries, soit 252 canons. Si l'on ajoute à ce chiffre l'artillerie organique de la troisième division, le total monte à 96 batteries, soit 288 canons de tous types. À cela s'ajoutent six bataillons de chars légers et moyens, pour un total de 300 machines, 90 avions d'assaut et l'unité aéroportée.

La tâche d'organiser cette force impressionnante mais disparate en un organisme fonctionnant de manière fluide a conduit Isserson à étudier de près le mécanisme de conduite de l'attaque. La principale difficulté pour le commandant de corps, souligna-t-il, réside dans la coordination des différentes armes de combat, compte tenu de leurs vitesses et capacités variées, et de leur apparition sur le champ de bataille de sorte qu'aucune partie de la position défensive ennemie ne reste intacte pendant l'attaque. Si une rupture se produit à un moment quelconque de l'attaque et qu'une composante de la défense ennemie reste indemne ou est autorisée à se rétablir, les conséquences peuvent être désastreuses. À titre d'exemple de cet échec, Isserson cita le cas de l'incapacité de l'artillerie alliée à supprimer les batteries allemandes lors d'une offensive comme principale raison des lourdes pertes en chars du camp allié en 1918.

Pour Isserson, le moment décisif dans la bataille profonde était l'attaque de l'infanterie-chars NPP contre la position principale de l'ennemi. Cependant, cette action est précédée par l'entrée en scène de l'artillerie de l'attaquant, des chars à longue portée et de l'aviation d'assaut, qui doivent déjà être engagés dans l'arrière de la ligne de défense au début de l'assaut de l'infanterie. Pour illustrer son propos, il a cité un exemple théorique d'une attaque infanterie-chars contre la position principale de l'ennemi, prévue à 05h00. En se basant sur l'hypothèse que l'infanterie et son accompagnement blindé devront couvrir un kilomètre de terrain, cela signifie que l'infanterie n'atteindra en réalité la ligne de front de la position ennemie qu'à 05h15. C'est le moment autour duquel le reste de l'attaque s'articule, en particulier l'engagement des autres échelons de chars. Dans ces conditions, l'attaque commence en réalité par une préparation d'artillerie en soutien à l'attaque des chars à longue portée contre la deuxième position du défenseur. D'après les calculs de la vitesse des chars, les chars DD doivent franchir leurs propres tranchées avancées à 04h55, afin de couvrir les cinq kilomètres jusqu'aux positions d'artillerie et aux réserves ennemies, et être pleinement engagés dans leur suppression à 05h15. Les chars DPP passeront ensuite par leur propre ligne de front à 05h00, afin de rencontrer la première position du défenseur cinq minutes plus tard et d'atteindre l'arrière de cette position à 05h15. Les chars NPP attaqueront ensuite de manière à rencontrer la première position du défenseur à 05h10, afin de soutenir l'avancée de l'infanterie.

Isserson se rendit compte que sa version de l'attaque était idéale et peu susceptible d'être rencontrée lors d'un combat réel. Il savait que les événements étaient peu susceptibles de se dérouler de manière aussi mécanique et que des "vides" dans la couverture de l'attaque seraient probablement présents, pendant lesquels l'ennemi pourrait réagir sans être gêné. Le plus probable de ces moments, nota-t-il, se produirait à 05h15, juste au moment où les chars DD commençaient à engager l'artillerie du défenseur dans la deuxième position. Anticipant d'éventuelles objections, Isserson déclara que mobiliser les chars DD plus tôt dans l'attaque,

afin de neutraliser toute l'artillerie du défenseur, serait risqué, car cela obligerait les chars à opérer trop longtemps à l'arrière de l'ennemi sans soutien. Dans ce cas, le déficit serait compensé par des attaques d'avions d'assaut contre les quartiers généraux et les positions d'artillerie du défenseur, assurant ainsi une suppression plus efficace des moyens de résistance de l'ennemi. Cela serait ensuite suivi par le débarquement aéroporté afin de compléter la perturbation de la deuxième position du défenseur, au moment même où la première position est attaquée par les chars DPP et NPP, et que l'infanterie engage les tranchées ennemies le long de la ligne de front.

La prise par l'infanterie de la première zone défensive sur une profondeur de trois kilomètres marque la fin de la première phase de la bataille. L'infanterie et ses chars d'escorte se dirigeront ensuite vers la deuxième zone, consolidant le succès des chars et détruisant toutes les forces ennemies restantes. Pendant ce temps, les chars DPP et DD de l'attaquant auront accompli leur mission de nettoyage de la deuxième position et, après s'être regroupés, poursuivront l'attaque dans la troisième zone du défenseur, traquant les forces ennemies en retraite. Cette phase de l'attaque sera soutenue par l'aviation d'assaut, qui, ayant accompli sa tâche initiale de suppression du défenseur et de l'infanterie dans la deuxième zone, concentrera ses efforts sur l'entrave à l'arrivée des renforts ennemis dans la troisième. À ce moment, un débarquement aéroporté pourrait être effectué dans la troisième zone pour accroître encore davantage la perturbation de la défense.

Avec l'arrivée des forces de l'attaquant à l'arrière de la troisième zone du défenseur, la bataille peut prendre deux formes. Si l'attaquant poursuit l'objectif limité de simplement repousser l'ennemi, la bataille s'arrêtera à cette limite, qui constitue le début de la défense opérationnelle de l'ennemi. Cependant, si le corps attaque dans le cadre d'une opération militaire plus vaste et plus ambitieuse, il sera attendu qu'il progresse plus en profondeur, en étant en tête d'un contingent blindé puissant. Cependant, cela fait passer l'attaque du domaine de la tactique à celui de l'art opérationnel.

Ces écrits et d'autres n'impliquent nullement que le développement de la théorie se soit déroulé sans accroc, ni que son apparition ait été immédiatement acceptée partout. Un certain nombre de désaccords importants sont apparus dès le début concernant la nature même de la bataille en profondeur, autour de laquelle les principales figures de l'Armée rouge ont pris des positions nettement différentes. Une génération ultérieure d'historiens militaires soviétiques a attribué une grande part de la responsabilité de ces désaccords au commissaire à la Défense Vorochilov, dont le conservatisme obtus lui valut peu de respect parmi les commandants les plus intelligents de l'armée. Par exemple, Vorochilov déclara un jour qu'il considérait « la bataille en profondeur uniquement comme une des variantes de la bataille », principalement applicable à la guerre de positions, ce qui la réduisait essentiellement à la percée de la défense positionnelle de l'ennemi. Toukhatchevski contesta cette affirmation lorsqu'il déclara en novembre 1932 que le concept de bataille en profondeur « n'est pas synonyme de percée, mais de nouvelles formes de combat, résultant des nouvelles armes ». L'utilisation de l'expression « nouvelles formes de combat » est significative et peut même refléter dans une certaine mesure l'influence d'Isserson sur son supérieur.

Cependant, les paroles de Toukhatchevski avaient manifestement eu peu d'effet sur le commissaire à la Défense, qui continuait à faire des déclarations confuses et contradictoires à ce sujet. Suite à la dernière de ces déclarations, il écrivit à Vorochilov en novembre 1933 pour se plaindre que « suite à votre discours au plénum du RVS [Conseil militaire révolutionnaire, N.D.T.], beaucoup ont l'impression que, malgré les nouvelles armes dans l'armée, la tactique doit rester comme avant », ce qui impliquait la réticence toujours persistante du commissaire de la guerre à adopter l'idée de la bataille profonde. Toukhatchevski poursuivit en déclarant : « après le plénum, les commandants sont animés d'un grand ferment intellectuel. On parle de renoncer aux nouvelles formes de tactique et à leur développement », ce qui, selon lui, contredisait ce que Vorochilov avait précédemment affirmé. Toukhatchevski et ses alliés

maintinrent néanmoins la pression, jusqu'à ce que Vorochilov soit contraint de céder à leurs points de vue. Cette reconnaissance publique eut lieu lors d'une réunion du conseil militaire du commissariat à la Défense en décembre 1934, au cours de laquelle Vorochilov concéda que « toute bataille est appelée bataille profonde », et que « la bataille moderne ne peut être qu'une bataille profonde », ce qui représentait une concession majeure pour le commissaire à la Défense obstiné. La tâche devant l'armée, continua-t-il, « n'est pas de comprendre la bataille profonde », mais de mener la bataille profonde dans toutes ses variantes et dans toutes ses nombreuses manifestations », ce qu'il conclut avec une mauvaise grâce particulièrement marquée, « est plus difficile que de mener des arguments scholastiques » sur des détails.

Cela ne veut pas dire, cependant, que Vorochilov ait été le seul à commettre des erreurs durant ces premières années de développement de la théorie. Un chroniqueur de ces événements a mis en lumière Aleksandr Ignat'evich Sediakin, alors chef de la direction de l'entraînement des troupes, qu'il accusait également de vouloir réduire la bataille profonde à la seule percée. Même Toukhatchevski n'était pas exempt de défauts, citant sa recommandation que les efforts des armes aériennes et de l'artillerie pendant la période précédant l'attaque d'infanterie devaient être « entièrement utilisés pour aider et soutenir les tanks ». Pendant un certain temps, conclut-il, ces vues extrêmes centrées sur les tanks étaient prédominantes.

Ces débats, ainsi que le rythme accéléré du développement technique de l'Armée rouge, maintenaient ses notions théoriques dans un état de flux constant. Cela se reflétait largement dans l'apparition, en succession rapide, de plusieurs petits manuels détaillant la conduite de la bataille en profondeur. Le premier de ces manuels était les « *Instructions provisoires pour l'organisation de la bataille en profondeur* », publiées en 1933. On ne sait pas si Isserson a participé ou non à la compilation de ces travaux à l'académie, bien qu'il serait surprenant qu'il ne l'ait pas fait. Cela fut suivi un an plus tard par les « *Instructions provisoires sur la bataille en profondeur* », puis par les « *Instructions sur la bataille profonde* » en 1935. Cependant, même cela fut bientôt jugé insuffisant, et à la fin de 1935, le haut commandement en vint à la conclusion qu'un nouveau manuel de terrain, résumant les principes de la bataille profonde, était nécessaire.

La bataille en profondeur codifiée

À l'automne 1935, les travaux ont commencé sur un nouveau manuel tactique de campagne destiné à remplacer la version de 1929, devenue obsolète en raison de la transformation technique de l'Armée rouge. Une commission éditoriale a été créée pour réaliser ce travail, dirigée par Toukhatchevski, qui fut peu après promu au poste de premier commissaire adjoint à la Défense. Parmi les autres membres de la commission figuraient des commandants de haut rang tels que Sediakine, Uborevitch et le commandant du district militaire de Kiev, Iona Emmanuilovitch Iakir. Plusieurs autres commandants de terrain furent également intégrés, dont Isserçon, convoqué de Biélorussie à Moscou par Vorochilov et nommé secrétaire de la commission, chargé de « mettre en un seul projet les matériaux préparés pour le manuel » pour l'approbation de Toukhatchevski. Ses fonctions ne se limitaient cependant pas à compiler simplement les idées des autres, et Toukhatchevski confia à Isserson la rédaction du chapitre sur la « bataille de rencontre ». Il est plus difficile de dire combien la propre édition du document par Isserson a influencé son contenu. Un de ses connaissances l'a plus tard qualifié d'« auteur presque unique » du manuel, bien que cela soit sûrement exagéré. Quoi qu'il en soit, le manuel s'avéra être le « dernier hurrah » des théoriciens les plus progressistes de l'armée, dont beaucoup n'avaient alors plus longtemps à vivre.

La nomination d'Isserson à la commission soulève deux questions intéressantes. La première est que sa nomination au poste de secrétaire a sans doute été faite à l'insistance de

Toukhatchevski, malgré la supposée animosité qui existait entre eux en raison de conflits passés. Cette nomination en dit long sur les deux hommes en ce sens qu'elle témoigne de l'estime dans laquelle les idées d'Isserson étaient tenues par le principal penseur de l'armée et que le maréchal était prêt à pardonner à son subordonné acerbe leurs différends passés. Plus tard, Sediakine déclara que le maréchal était un admirateur de la « plume brillante » d'Isserson et qualifia ce dernier de « habile apologiste de l'idée de la bataille en profondeur ». Cela indique que les relations entre les deux hommes n'étaient pas aussi tendues qu'Isserson tenta plus tard de le faire croire, du moins pas de la part de Toukhatchevski, et que ce dernier estimait beaucoup son jeune collègue.

Isserson se souvint que le travail sur le manuel avait été précipité, car il était nécessaire de codifier et de diffuser le plus rapidement possible les idées les plus récentes sur la conduite de la bataille profonde. Il écrivit que Toukhatchevski permettait aux contributeurs de l'appeler jusqu'à deux heures du matin et avait des « conversations longues » au téléphone, discutant des différentes dispositions du manuel. Au printemps 1936, le manuel était prêt et représentait, à bien des égards, la « dernière grande contribution » du maréchal à la pensée militaire soviétique. Cependant, il semblerait que l'opposition de haut niveau ait retardé sa parution jusqu'à la fin de l'année. Cela pouvait très bien être le résultat de la résistance de Vorochilov, dont l'aversion personnelle pour Toukhatchevski et l'incapacité à comprendre les subtilités de la bataille profonde étaient bien connues.

Le très attendu *Manuel provisoire de terrain de la RKKA* a été publié à la fin du mois de décembre 1936. Comme mentionné précédemment, de nombreux théoriciens et praticiens de premier plan de l'armée ont participé activement à la compilation du document. L'un d'entre eux était Toukhachevski, qui a salué le nouveau manuel dans un article de mai 1937, qui s'est avéré être sa dernière déclaration publique avant son arrestation et son exécution un mois plus tard. Toukhachevski cherchait à faire valoir plusieurs points concernant l'importance du manuel, tout en réglant certaines comptes avec ses opposants. L'une de ses cibles favorites était le vénérable mythe des prétendues qualités de manœuvre spéciales de l'Armée rouge, qui, selon lui, "n'étaient pas basées sur l'étude et la reconnaissance des nouvelles armes," mais "uniquement sur les leçons de la guerre civile," par lesquelles il pensait clairement à des reliques inflexibles de ce conflit telles que Vorochilov et Boudenny. Le développement même de l'Armée rouge au cours de la dernière décennie avait réfuté cette théorie, soutenait-il, d'autant plus que les mêmes armes étaient également à la disposition des ennemis probables de l'Union soviétique, qui ne pouvaient guère manquer d'utiliser leurs qualités de choc et de manœuvre lors d'une guerre future.

Toukhachevskii a également tourné en ridicule ces factions au sein de l'armée qui différaient de la ligne officielle concernant le rôle approprié du char dans la bataille moderne. D'un côté, affirmait-il, se trouvaient « certains camarades conservateurs » qui « n'étaient pas disposés à accorder aux chars un rôle plus décisif dans la bataille moderne » que ce qui avait été le cas en Occident en 1918, et qui croyaient que « les chars n'ont d'importance que comme moyen de soutien direct à l'infanterie. » Cette croyance erronée, soutenait-il, les conduisait à douter de la « possibilité d'une percée des chars dans la profondeur de la position défensive ennemie », une croyance qu'il qualifiait de « non fondée ». D'un autre côté, accusait-il, se trouvaient les enthousiastes extrêmes des chars qui pensaient que « la vitesse du char ne lui permet pas d'interagir efficacement avec l'infanterie. » Cette opinion exagérée de l'importance du char, écrivait-il, conduisait à « rechercher l'indépendance totale des formations de chars et à leur séparation des unités principales combinées », alors qu'en réalité « les chars, comme l'infanterie, ne peuvent opérer avec succès sans un soutien d'artillerie puissant. »

En tant que dernière expression de la pensée tactique de l'Armée Rouge, un certain nombre d'articles généraux du manuel méritent d'être mentionnés, dans la mesure où ils reflètent le ton général du document. De loin le plus caractéristique de ces articles est l'approche hautement offensive de la bataille qui imprègne le manuel. Par exemple, les

chapitres consacrés à la bataille de rencontre et à la bataille offensive représentent ensemble 50 des pages du manuel, tandis que celui consacré à la bataille défensive ne compte que 27 pages. Une telle approche vigoureuse de la bataille reflète non seulement l'influence intrinsèquement agressive de la pensée marxiste-léniniste sur la pensée militaire soviétique, mais également un calcul sobre des réalités militaires et technologiques. Ainsi, bien que les batailles offensives et défensives aient pour objectif la défaite de l'ennemi, « seule une offensive décisive sur l'axe principal, se concluant par une poursuite persistante, mène à la destruction complète des forces et du matériel de l'ennemi », de préférence en l'encerclant. Pour y parvenir, l'Armée Rouge « doit être prête à briser la défense acharnée de l'ennemi, tant dans les collisions de manœuvre que dans les conditions où il a adopté une défense positionnelle. » Dans les deux cas, continuait le manuel, le succès peut être obtenu par « le regroupement d'hommes et de matériel pour réaliser une supériorité décisive sur l'ennemi le long de l'axe principal. »

La puissance de l'offensive avait été renforcée de manière incommensurable au cours des vingt années précédentes, et de nouvelles armes telles que le char et l'avion permettaient désormais à l'attaquant « d'obtenir la défaite simultanée de la formation de combat de l'ennemi sur toute la profondeur de sa position. » Cependant, se contenter d'obtenir la supériorité sur l'ennemi dans un secteur particulier ne suffit pas à assurer le succès. Pour percer la défense profondément échelonnée de l'ennemi, « il est nécessaire d'obtenir l'interaction de toutes les armes de combat, opérant le long d'un axe unique, sur toute la profondeur », ainsi que leur coordination avec des unités combattant sur d'autres axes.

Cependant, malgré les diverses avancées technologiques des dernières années, l'infanterie reste la « reine du champ de bataille ». « L'infanterie, » déclarait le manuel, « en interaction étroite avec l'artillerie et les chars ... détermine l'issue de la bataille », tandis que les autres armes de combat « accomplissent leurs tâches dans son intérêt », en soutenant son avance lors de l'offensive et sa fermeté en défense. » L'artillerie « ouvre la voie à toutes les troupes terrestres » en supprimant la puissance de feu de l'adversaire avant et pendant l'attaque. Si les chars participent à l'attaque, l'artillerie concentre ses tirs sur les armes antichars de l'adversaire ; si les chars sont absents, l'artillerie dirigera alors son feu contre les nids de mitrailleuses et autres points de tir ennemis. Les chars, quant à eux, « possèdent une grande mobilité, une puissance de tir élevée et une force de frappe énorme », bien qu'ils doivent être employés en masse pour être efficaces. La tâche des chars rattachés directement aux unités d'infanterie est de détruire les emplacements de mitrailleuses et autres points de tir de l'adversaire, facilitant ainsi la progression de cette dernière. D'autres chars pénétreront au cœur des défenses ennemies afin de détruire ses réserves tactiques et son artillerie, ainsi que de perturber le commandement et le contrôle de l'adversaire, et de couper sa voie de retraite.

Parmi les autres armes de combat appelées à jouer un rôle dans la bataille moderne, on trouve la soi-disant « cavalerie stratégique », qui cherchait à rester pertinente en ajoutant des chars et de l'artillerie à ses rangs. Le manuel recommandait d'employer la cavalerie pour des attaques « sur les flancs, dans le développement de la percée, à l'arrière de l'ennemi, lors de raids et dans la poursuite. » Les troupes mécanisées étaient également incluses, combinant la vitesse et la puissance de feu des chars et de l'artillerie avec la capacité de l'infanterie à tenir le terrain. Selon le manuel, ces unités étaient capables d'exécuter des « missions indépendantes en dehors des autres armes de combat, ainsi qu'en coordination avec elles. » La puissance aérienne, l'arme de combat la plus mobile et la plus étendue, est également capable de réaliser soit des missions indépendantes, soit des opérations de soutien aux troupes terrestres. Cela peut inclure l'attaque de colonnes ennemies en marche, ainsi que d'autres concentrations de troupes, la destruction des liaisons de transport à l'arrière de l'ennemi, et l'engagement des unités aériennes ennemies au sol et dans les airs. Les avions seront également appelés à effectuer des missions de reconnaissance et à maintenir les communications entre les

différents quartiers généraux. Enfin, les troupes aéroportées peuvent être larguées à l'arrière de la position ennemie le long de l'axe principal afin de perturber son appareil de commandement et de contrôle.

Comme on pouvait s'y attendre, l'introduction du manuel consacrait peu de place à la bataille défensive, cette dernière étant souvent considérée comme un simple après-coup par rapport à ses homologues plus offensifs. Néanmoins, sa mission était cruciale pour l'effort global, dans la mesure où elle devait maintenir les secteurs moins critiques du front, pendant qu'une décision offensive était recherchée ailleurs, et éviter une crise pouvant nuire au succès de l'offensive. À cet effet, le manuel déclarait : « La défense doit être insurmontable pour l'ennemi, peu importe sa force sur un axe donné. » Et, comme pour les réunions et les batailles offensives, la bataille défensive devait être organisée en profondeur, car ce n'est que de cette manière qu'elle pouvait espérer parer l'ordre de bataille profondément échelonné de l'attaquant. La bataille défensive était également une entreprise profondément combinée, dépendant pour son succès de la coordination harmonieuse de l'infanterie, de l'artillerie, des chars et de la puissance aérienne. Ainsi, l'ennemi, affaibli par l'avance progressive dans la profondeur défensive, serait vulnérable à une contre-attaque dévastatrice, qui rétablirait la situation.

Isserson a également contribué avec un article paru dans le premier numéro de *Military Thought*, la nouvelle revue militaire-théorique de l'Armée rouge, en janvier 1937. L'article « Les racines historiques des nouvelles formes de combat » cherchait à justifier la parution du nouveau manuel en retraçant l'évolution des nouvelles formes tactiques de la Première Guerre mondiale à nos jours.

Pour illustrer son propos, Isserson a divisé le développement de la tactique en deux parties. La première était l'époque du combat rapproché, lorsque l'issue d'une bataille se décidait par le choc direct entre les deux camps, utilisant l'épée, la lance ou la baïonnette. Pendant cette période, l'utilisation des armes blanches ne conférait aucun avantage particulier ni à la défense ni à l'attaque, qui restaient essentiellement sur un pied d'égalité. Cela fut suivi, dans la seconde moitié du XIXe siècle, par l'augmentation spectaculaire de l'importance de la puissance de feu, due à l'introduction généralisée des armes à feu rayées et de l'artillerie. Désormais, les armées commençaient de plus en plus à s'affronter à distance et, par la seconde moitié du XIXe siècle, les batailles étaient de plus en plus souvent déterminées par la supériorité de la puissance de feu. À mesure que la portée et la précision de ces armes augmentaient, l'avantage se déplaçait de manière décisive vers le défenseur, qui pouvait également utiliser le terrain et des obstacles artificiels comme couverture, tandis que l'attaquant était contraint d'avancer sur un terrain découvert. Ce dernier, à son tour, adoptait la ligne d'éclaireurs moins vulnérable et commençait de plus en plus à utiliser le mouvement contournant pour attaquer le flanc de l'ennemi plutôt que l'assaut frontal.

Malgré ces nombreuses incapacités, l'offensive était partout reconnue comme le seul moyen de remporter la victoire dans les années qui ont précédé la Première Guerre mondiale. Les commandants de l'époque persistaient dans cette croyance, même si l'armement et l'organisation des principales armées européennes ne répondaient absolument pas à ces nouvelles exigences. Par exemple, la force d'une unité d'infanterie continuait d'être mesurée en fonction du nombre de fusils qu'elle pouvait déployer et le nombre de mitrailleuses restait encore assez faible. L'artillerie était plus abondante, mais se limitait principalement aux calibres plus petits, et seuls les Allemands faisaient un investissement sérieux dans les canons lourds. De plus, la ligne de tir était lourde à manœuvrer et, en tant que formation linéaire, elle se prêtait mal à l'exploitation de tout succès en profondeur.

Néanmoins, durant les premières semaines de la Grande Guerre, il semblait que l'offensive pourrait encore s'affirmer. Isserson avertissait que de telles apparences étaient trompeuses et, bien que les Allemands aient d'abord réussi à repousser les Alliés à l'Ouest, ils n'ont jamais été capables de pénétrer réellement la position ennemie. En fait, les Allemands

ont connu un grand succès initial principalement parce qu'ils ont réussi à contourner le flanc gauche des Alliés, ce qui a conduit ces derniers à replier le reste de leur front. Cependant, une fois qu'ils ont perdu leur position de contournement le long de la Marne, la grande offensive s'est arrêtée dans une gigantesque collision frontale où aucun des camps n'a pu percer la position de l'autre. Cela a été suivi par la « course à la mer », au cours de laquelle chaque camp a tenté de faire un contournement de l'autre et s'est à chaque fois heurté à un mur de feu infranchissable devant lequel il a été contraint de s'arrêter.

La stabilisation du front à l'Ouest à partir de l'automne 1914 a mis en avant de manière particulièrement évidente la prédominance de la défense. L'augmentation rapide du nombre de mitrailleuses par unité, qui date de cette période, n'a fait que renforcer l'avantage du défenseur. De plus, à partir de 1915, les Allemands ont commencé à construire des positions défensives complexes, constituées de trois lignes de tranchées distinctes et s'étendant sur environ 4 à 6 kilomètres derrière la ligne de front. Peu de temps après, une deuxième position située à environ 10 à 12 kilomètres en arrière est également apparue, ajoutant ainsi une nouvelle dimension de profondeur à ce qui avait jusqu'alors été une lutte principalement linéaire.

L'approfondissement des dispositifs défensifs de l'ennemi a entraîné une réponse correspondante de l'attaquant, qui a commencé à organiser l'assaut d'une division en trois échelons, un régiment derrière l'autre, pour l'assaut. Cependant, ces troupes marchaient droit sur la position ennemie avec très peu de soutien matériel. La transformation de la guerre en une lutte positionnelle prolongée a surpris tous les belligérants et les a trouvés complètement désarmés face au type de guerre auquel ils étaient désormais confrontés. Les deux camps auraient besoin de temps pour développer de nouveaux systèmes d'artillerie, principalement des canons plus lourds à plus longue portée, ainsi que des quantités considérables de munitions pour les alimenter. Cependant, les limites existantes de l'artillerie signifiaient que seuls les premiers kilomètres du système de tranchées ennemi pouvaient être pris sous le feu pendant quelques courtes heures, laissant intacte la profondeur de la position défensive. L'incapacité à supprimer la défense ennemie sur toute sa profondeur a conduit à des résultats prévisibles, comme lors de l'offensive en Champagne, où l'armée française n'a réalisé que des gains insignifiants à un coût horrible.

L'année suivante a entraîné un renversement complet de cette approche axée sur l'infanterie au profit de l'artillerie, qui est rapidement venue dominer la période médiane de la guerre. Cela était dû, en partie, au développement supplémentaire des mesures défensives, qui comprenaient désormais une zone fortifiée d'obstacles artificiels et d'emplacements en béton s'étendant depuis la ligne de front sur une profondeur de 15 à 20 kilomètres. De plus, l'arrivée de nombres suffisants de nouvelles pièces d'artillerie a permis aux belligérants de transformer progressivement le conflit en une guerre de matériel, et non d'hommes. Les offensives pendant cette période commençaient généralement par un bombardement d'artillerie intensif, souvent durant plusieurs jours et consommant des millions d'obus. L'assaut d'infanterie qui suivait était, en fait, encore plus profondément échelonné qu'auparavant, avec des sections de division aussi étroites qu'un seul kilomètre. Même lorsqu'elles réussissaient, ces offensives entraînaient cependant des pertes énormes pour l'attaquant, puisque son artillerie ne pouvait détruire efficacement que les 3 à 5 premiers kilomètres de la défense ennemie, au-delà desquels il rencontrait les éléments plus profonds de la position adverse, y compris ses réserves tactiques et opérationnelles. À ce moment, une pause survenait généralement pendant que l'attaquant avançait son artillerie pour recommencer le processus. Cela pouvait se répéter plusieurs fois jusqu'à ce que les combats s'arrêtent par épuisement mutuel. Le verdict d'Isserson sur l'art militaire de cette période était sévère. « À partir de 1916 », écrivait-il, « les activités offensives se sont transformées en une capture lente et épuisante de chaque position défensive », au cours de laquelle l'attaquant ne pouvait progresser de plus de quelques centaines de mètres par jour.

Le seul point positif dans ce tableau par ailleurs sombre était l'apparition d'un certain nombre d'armes qualitativement nouvelles, qui offraient potentiellement une issue au blocage des positions. Parmi celles-ci se trouvait le gaz toxique, qui avait fait ses débuts l'année précédente et qui était continuellement perfectionné à des fins offensives. Il y avait aussi l'avion, qui, en 1916, avait largement dépassé sa fonction initiale de moyen de reconnaissance et dont l'importance en tant que facteur de combat ne cessait de croître. Enfin, il y avait le char, apparu au cours de la seconde partie des combats le long de la rivière Somme. La technologie blindée en était encore à ses débuts, toutefois, et il faudrait quelques mois avant que le char devienne véritablement une arme offensive.

Tout cela appartenait cependant à l'avenir, et la plus grande partie de 1917 se déroula comme une « période de confusion tactique totale », déprimante à l'image de l'année précédente. En réalité, l'infanterie attaquante était encore plus profondément échelonnée qu'auparavant, tandis que les densités d'artillerie employées par les Alliés dans leurs diverses offensives figuraient parmi les plus importantes de la guerre. Le nombre croissant de chars britanniques et français servait principalement à soutenir l'infanterie et subissait de lourdes pertes en raison de pannes mécaniques et du feu ennemi. Le résultat final de cette « stagnation complète » dans la pensée tactique fut le carnage le long du Chemin des Dames et à Passchendaele, et la perspective d'une percée semblait aussi éloignée que jamais.

La situation prit une tournure beaucoup plus prometteuse en novembre 1917 avec l'attaque britannique à Cambrai, qui ouvrait un nouveau chapitre dans la conduite tactique de la guerre. Cette attaque se lança sans bombardement préliminaire, ce qui garantissait la surprise. L'artillerie était principalement employée pour soutenir l'assaut initial, tandis que les divisions attaquantes avançaient sur ce qui, pour l'époque, constituait des fronts relativement larges. Plus important encore, l'échelon d'attaque comprenait un grand nombre de chars, qui, opérant en avant de l'infanterie, pénétrèrent profondément dans les défenses allemandes dès le premier jour. Cependant, alors que la voie vers Cambrai était ouverte, les Britanniques échouèrent à engager leur cavalerie pour exploiter la percée, et l'opportunité fut bientôt perdue. Malgré cette conclusion décevante, Isseson qualifia l'opération d'événement de « signification historique énorme », ce qui prouvait de manière concluante que pour réussir une percée il est nécessaire de supprimer toute la profondeur de la défense ennemie. Il désigna le char comme le facteur principal dans toute opération de ce type, bien qu'il avertisse que l'apparition d'une nouvelle technologie ne fournissait que les moyens de résoudre le problème de percer le front ennemi. Ce qui manquait, conclut-il, était la compétence requise pour utiliser cette nouvelle arme ; compétence qui était encore dans un « état très embryonnaire ».

L'année décisive de 1918 sur le front occidental a vu les deux camps lancer un certain nombre d'opérations offensives à grande échelle, bien qu'à des niveaux de technologie nettement différents. Cela s'expliquait par le fait qu'à ce moment-là, les Alliés avaient acquis une supériorité considérable sur leurs adversaires allemands en nombre d'avions de combat, tandis que leur avantage en chars était absolu. Ces facteurs déterminaient, à leur tour, dans une large mesure la manière dont les offensives étaient menées.

Les Allemands ont abordé le problème en massant d'énormes quantités d'artillerie le long de la zone de percée prévue, suivies d'un court mais intense bombardement. Leur concentration d'infanterie pour l'attaque était tout aussi impressionnante, et dans plusieurs offensives, ils étaient échelonnés sur plusieurs divisions en profondeur. Isserson a toutefois souligné que ces échelons de suivi n'avaient pas pour mission de développer la percée en profondeur, mais de renforcer l'avance contre les contre-attaques des défenseurs. Sur le plan tactique, les offensives allemandes du printemps 1918 furent très réussies et leur attaque de mars en Picardie et le long de la rivière Aisne en mai atteignit certains des plus hauts taux d'avancée journaliers depuis l'instauration de la guerre de tranchées. En fin de compte, cependant, ces offensives furent dépourvues de résultats opérationnels et ne réalisèrent rien

de plus que de repousser les défenseurs. Dans les cas où les Allemands purent submerger la défense tactique des Alliés, ils furent incapables d'exploiter l'ouverture car ils manquaient des moyens pour achever la percée et l'étendre à une échelle opérationnelle. Cela rendait tout succès tactique inutile, ou comme il le nota avec justesse : « Il va sans dire qu'il est inutile de forcer l'ouverture d'une porte s'il n'y a personne pour passer au travers.

Les Alliés, en revanche, cherchaient à exploiter leur supériorité matérielle écrasante et ont adopté une solution plus technologique. Selon Isserson, leurs efforts offensifs de l'été 1918 à la fin de la guerre se caractérisaient par la présence de quatre éléments fondamentaux. Le premier était l'emploi massif des chars pour soutenir l'attaque de l'infanterie et pénétrer profondément dans la défense tactique ennemie. La présence des chars dans l'attaque permettait également d'élargir considérablement le front d'attaque de la division d'infanterie sans perdre en puissance de feu. Le deuxième était que ce front élargi permettait à chaque division d'utiliser davantage sa propre puissance de feu dans l'attaque, tout en présentant en même temps une cible moindre pour les mitrailleuses et l'artillerie du défenseur. Un troisième élément était l'absence de préparation d'artillerie, ce qui garantissait généralement l'effet de surprise. Cette méthode avait toutefois ses inconvénients, la non-suppression des canons du défenseur avant l'assaut combiné infanterie-chars permettant à celui-ci d'infliger de lourdes pertes aux chars, qui dans de nombreux cas devaient détruire eux-mêmes ces batteries. Ces pertes, à leur tour, affectaient la capacité des blindés à réprimer les mitrailleuses ennemies, ce qui conduisait inévitablement à des pertes plus élevées parmi l'infanterie. Le dernier élément était la présence, derrière l'infanterie, d'un groupe de cavalerie dont la mission n'était pas de soutenir l'attaque, mais d'exploiter son succès en profondeur. Cela représentait sous une forme rudimentaire ce qu'il appelait un « échelon de développement de la percée », destiné à transformer un succès tactique en un succès d'envergure opérationnelle. Cependant, ni lors de la contre-offensive française le long de la rivière Marne en juillet, ni lors de l'attaque britannique autour d'Amiens le mois suivant, un corps de cavalerie du deuxième échelon ne produisit l'exploitation en profondeur souhaitée. La guerre se termina quelques mois plus tard avec une solution opérationnelle au blocage des tranchées, semblant encore aussi lointaine qu'auparavant.

Selon Isserson, l'échec de l'attaquant pendant la majeure partie de la guerre était dû à l'absence de correspondance entre les méthodes offensives unidimensionnelles utilisées par les deux parties et la nature à multiples couches de la défense moderne. Dans les années précédant l'apparition du char, il écrivait : « la suppression de la défense et de l'attaque se déroulait directement le long d'une seule ligne de contact immédiat, laissant intacte la profondeur de la défense » face au feu de l'attaquant. Au moment où l'attaquant « démoralisé et affaibli » pénétra enfin jusqu'au cœur de la position ennemie, les « réserves défensives profondes, fraîches et libres de manœuvrer, renforcées par les réserves opérationnelles nouvellement arrivées, pouvaient rétablir la défense à chaque fois, assurant ainsi sa profondeur constante. » Au mieux, une telle approche réussissait à repousser le front ennemi de quelques kilomètres très coûteux, tandis que sa défense restait aussi résiliente que jamais. Il comparait le dilemme de l'attaquant à celui d'un héros antique combattant une hydre à plusieurs têtes, qui fait repousser une nouvelle tête dès qu'une est coupée, et qui ne peut être tuée que si toutes ses têtes sont tranchées simultanément.

Cet aspect de l'échec de l'offensive était principalement de nature technique, cependant, et les perspectives de surmonter l'impasse des tranchées se sont considérablement améliorées avec l'apparition du char et les améliorations continues dans le domaine de l'aviation. Cependant, les possibilités opérationnelles de ces nouvelles armes n'ont jamais été pleinement réalisées et leur effet est resté limité à la sphère tactique. Isserson attribuait cela au conservatisme inné des commandants alliés, qui les empêchait de prendre les mesures doctrinales nécessaires pour organiser la nouvelle technologie à un niveau supérieur. Cela s'exprimait de manière la plus concluante, selon lui, dans leur incapacité à

créer des échelons spéciaux de développement pour exploiter un succès tactique, malgré le fait que les caractéristiques techniques des chars correspondaient désormais à ces exigences. Il mettait également en garde contre le fait que même si les Alliés avaient possédé un tel échelon, cela n'aurait probablement pas suffi à assurer une percée opérationnelle, car les réserves opérationnelles du défenseur restaient hors de portée et pouvaient être déplacées vers l'avant pour boucher la brèche. Cette tâche pouvait être accomplie au mieux par l'aviation de l'attaquant, et bien que l'armée de l'air alliée en 1918 possédait toutes les conditions techniques nécessaires pour accomplir cette mission, elle n'a jamais été appelée à le faire.

Les deux décennies intervenues avaient peu changé la nature du problème malgré les vastes améliorations dans l'artillerie, les parcs de chars et d'avions des armées. Au contraire, observa Isserson, bien que le début d'une guerre future verrait probablement une grande manœuvre opérationnelle à grande échelle, au niveau tactique, les troupes seraient encore confrontées à la tâche redoutable de percer la défense ennemie lors d'une attaque frontale. L'afflux de nouvelles armes avait permis, en revanche, de résoudre cette tâche d'une manière nouvelle — la bataille profonde, qu'il définissait comme « le containment et la suppression simultanées de toute la profondeur tactique de l'ennemi », qu'il appelait « la tâche principale de la tactique et de la conduite de la bataille moderne interarmes ».

Il a identifié quatre conditions comme étant absolument nécessaires au succès de la bataille offensive en profondeur. La première était la présence d'une arme qui combinait manœuvrabilité et puissance de feu, tout en offrant une protection contre les tirs des armes légères de l'ennemi. Il s'agissait du char, qui devait également être utilisé en nombre suffisant pour « assurer l'accomplissement de la tâche sur toute la profondeur le long du secteur correspondant du front ». La deuxième condition, écrivait-il, était la capacité de supprimer « simultanément toute la profondeur tactique de la défense ». Si cela n'est pas fait, avertissait-il, les points forts situés à l'intérieur de la position ennemie qui échappent à la destruction formeront rapidement la colonne vertébrale d'une nouvelle position défensive, dont le percement nécessiterait une nouvelle percée. La troisième condition était en réalité plus liée à la sphère de l'art opérationnel qu'à la tactique, mais en découlait directement, car le percement de la défense tactique ennemie est un exercice vain s'il n'est pas exploité et transformé en un succès de proportions opérationnelles. L'ingrédient principal dans ce cas était la présence d'un échelon opérationnel suffisamment puissant capable de traduire le succès tactique en succès opérationnel. Enfin, avertissait-il, même le respect scrupuleux des trois premières conditions par l'attaquant ne garantit pas le succès si « le secteur pénétré n'est pas complètement isolé de la profondeur stratégique et opérationnelle de la défense ». Si cela n'est pas fait, le défenseur pourra avancer ses réserves profondes et, grâce à une contre-attaque, rétablir son front. Le moyen pour y parvenir consiste en l'aviation à longue portée de l'attaquant, qui scellera le secteur de percée en attaquant les réserves ennemies à mesure qu'elles rejoignent le champ de bataille.

La publication du manuel de terrain donna à Isserson une nouvelle occasion de développer ses vues sur un aspect de la bataille profonde : la bataille de rencontre. La tâche d'Isserson était certainement ardue, car la bataille de rencontre était la moins schématique des trois types et la plus difficile à prévoir. Cela s'explique par le fait que les batailles offensives et défensives présupposaient un front initialement statique, où la situation avant l'attaque était relativement stable, permettant aux deux camps de recueillir une bonne quantité d'informations sur la localisation et la composition des forces adverses. Le mouvement, en revanche, caractérise la bataille de rencontre, les deux camps étant rapprochés avec des intentions offensives. Dans ces circonstances, les commandants opposés connaissent probablement très peu de choses sur les forces ou les intentions de leur adversaire. Isserson qualifia ce manque d'informations dans la bataille de rencontre de « phénomène courant », mais soutint que cela ne devait en aucun cas limiter le commandant dans sa prise de décision. « Personne, » écrivit-il, « en entrant dans la bataille de rencontre ne

devrait attendre que la situation se clarifie », soutenant au contraire que la bataille de rencontre, plus que toute autre, exige « audace et courage, prise de l'initiative et actions décisives » dans une situation incertaine.

Quelles que soient les incertitudes entourant la bataille de rencontre, celle-ci doit néanmoins, selon Isserson, être poursuivie vigoureusement jusqu'à l'« encerclement et à la destruction » de l'ennemi en trois étapes plus ou moins distinctes. La première étape consiste en des frappes aériennes contre les colonnes ennemies en marche, même si une distance considérable sépare les deux camps. La deuxième étape se produit lorsque les forces opposées sont plus proches et implique une attaque des unités mécanisées et de cavalerie de l'avant-garde sur le flanc et l'arrière de l'ennemi. La troisième étape commence lorsque les adversaires se sont rapprochés pour le combat et ont déployé leurs forces principales. Certaines de ces forces fixeront l'ennemi dans des attaques de maintien, tandis que le corps principal se déplacera contre son flanc et son arrière dans un effort d'isolement et de destruction de ses forces.

L'une des conditions décisives pour la victoire dans une bataille de rencontre, écrivait Isserson, est la capacité de prendre l'initiative sur son adversaire dans le déploiement, l'ouverture du feu à longue portée et dans l'attaque, idéalement lorsque ce dernier est encore en formation de marche. Un moyen de garantir cet avantage est de maintenir une surveillance constante de l'ennemi en avance, afin de discerner l'axe de son avance ainsi que la force et la composition de ses troupes. La reconnaissance à longue portée est effectuée par les moyens aériens du corps, que le commandant peut concentrer entre ses mains, ou affecter à ses commandants de division. La reconnaissance terrestre serait de plus en plus utilisée à mesure que les deux camps se rapprochent, et serait principalement effectuée par la cavalerie. Cette dernière assurera la couverture de l'avancée de la colonne le long de l'itinéraire de progression et sur les flancs. La mission de la cavalerie ici est de pénétrer dans l'écran avant de l'ennemi et d'entrer en contact direct avec ses unités de combat avant le début de l'action terrestre.

Une autre clé du succès est d'anticiper la bataille même tout en étant en marche. Isserson a écrit que « un plan de manœuvre défini doit constituer la base pour la formation de la marche », et qu'il doit se rapprocher étroitement de la séquence selon laquelle les unités de la colonne entreront dans la bataille projetée. Cependant, il avertissait que « l'ordre de marche ... doit être suffisamment flexible » afin de permettre le regroupement nécessaire en réponse à une situation en évolution rapide.

La colonne en marche se composerait, en général, d'une avant-garde et d'un corps principal. L'avant-garde, comme son nom l'indique, précède le corps principal le long de la ligne de marche. Les deux corps comprennent des unités issues des différentes armes de combat, l'avant-garde contenant une proportion plus élevée d'unités blindées et mécanisées. Dans certains cas, écrivait Isserson, l'avant-garde pourrait se voir attribuer jusqu'à la moitié de l'artillerie de la colonne, y compris ses canons à longue portée. Un complément d'artillerie aussi important, ajoutait-il, permettrait à l'avant-garde « d'ouvrir rapidement un passage, de frapper les colonnes ennemies en marche, d'entraver leur déploiement et de soutenir l'entrée des forces principales dans la bataille ». En tant que pointe de la colonne, l'avant-garde avance à une certaine distance du corps principal et sera la première à entrer en contact avec l'ennemi. Le corps principal contiendra un pourcentage plus élevé d'unités d'infanterie que l'avant-garde, bien que dans des conditions idéales, il sera également largement soutenu par des chars et de l'artillerie. Sa division de fusiliers avancerait en deux ou trois colonnes, correspondant au nombre de routes à sa disposition, ce qui faciliterait le déploiement rapide et la concentration de la division pour la bataille. Dans ce cas, les chars et les troupes mécanisées avanceraient le long des flancs de la colonne, ce qui faciliterait leur déploiement rapide et, en cas d'attaque soudaine de l'ennemi, de repousser ses mouvements de flanc. Si la division ne peut avancer que le long d'une seule route, les chars de la colonne seront

concentrés dans la zone entre l'avant-garde et le corps principal, ce qui leur permettra d'influencer la bataille à un stade plus précoce. L'artillerie sera généralement répartie entre les divisions avançant le long de l'axe principal, tandis que la portion d'artillerie à longue portée restant sous le contrôle du chef de l'artillerie du corps avancera dans une colonne séparée. La majeure partie de l'artillerie se déplacera avec l'axe principal de l'avance. Pour assurer son déploiement rapide, elle sera concentrée près de la tête du corps principal. La colonne contiendra également un certain nombre d'unités anti-aériennes, anti-chimiques et antichars, ces dernières étant réparties sur toute sa longueur.

Il était évident, écrivait Isserson, que « l'ennemi doit être plongé dans la confusion en marche » avant de pouvoir déployer ses forces pour la bataille. En conséquence, ce processus commencerait bien avant que les forces adverses ne soient en contact. Cette tâche devait être menée sous forme de frappes aériennes contre les colonnes ennemies en progression par des avions d'assaut et des bombardiers légers, utilisant une combinaison de bombes conventionnelles et de « substances toxiques ». Les objectifs réparés de Recom comprenaient les troupes ennemies et son artillerie, qui devaient être mises hors d'état de nuire à tout prix. Les cibles de suivi incluraient également le service de transport ennemi, les dépôts de sous-marins et les nœuds de transport.

Alors que les deux camps se rapprochent, l'avant-garde entre en action, son objectif principal étant de détruire l'avant-garde ennemie avant que cette dernière ne puisse déployer son corps principal pour lui venir en aide. L'artillerie de l'avant-garde ouvrirait cette phase de la bataille en concentrant la majeure partie de son feu sur les cibles présentes dans l'avant-garde ennemie qui pourraient gêner l'attaque terrestre projetée. L'artillerie à longue portée viserait des cibles au sein du corps principal ennemi afin de perturber son déploiement. Les unités de chars de l'avant-garde, progressant sous la couverture de leur tir d'artillerie, se déplacent, perçant l'écran avancé ennemi et attaquant son avant-garde sur le flanc et l'arrière. L'infanterie se déploiera ensuite pour l'attaque, suivant le sillage des chars et tentant de tourner le flanc de l'ennemi.

Alors que la bataille de l'avant-garde fait rage, le commandant commence à déployer son corps principal pour l'attaque, dont la forme sera inévitablement influencée par la connaissance de la position ennemie que l'attaque de l'avant-garde a révélée. Le commandant dirigera alors son « groupe de choc » composé de chars, de cavalerie et de troupes mécanisées contre le flanc ennemi révélé. Cette attaque sera maintenue jusqu'à ce que l'ennemi montre des signes d'abandon du combat et commence à se replier, moment auquel la phase de poursuite de la bataille commencerait. Isserson recommandait de mener une poursuite parallèle des colonnes ennemies en retraite, afin de saisir les carrefours routiers vitaux et de couper sa ligne de retraite. La poursuite serait menée par les unités aériennes de la formation, qui harcèleraient les colonnes ennemies en retrait et bombarderaient les « points d'étranglement » vitaux sur leur chemin. Sur le terrain, des unités de chars et motorisées seraient projetées en avant pour couper l'ennemi.

Après avoir terminé son travail sur le manuel sur le terrain, Isserson a pris très peu part aux discussions tactiques, préférant consacrer ses énergies considérables à ses travaux théoriques dans le domaine plus agréable des opérations. Dans les années qui ont suivi 1936, cependant, l'Union soviétique a été engagée dans un certain nombre de conflits, grands et petits, dans des conditions très variées, ce qui a mis ses principes tactiques à l'épreuve ultime. Ces conflits comprenaient une escarmouche frontalière avec les Japonais en Extrême-Orient à l'été 1938. La lutte a été renouvelée l'année suivante dans un affrontement beaucoup plus important avec l'armée japonaise en Mongolie. Et bien que l'Armée rouge soit sortie victorieuse de ces deux conflits, les combats ont néanmoins révélé beaucoup de ses lacunes tactiques. En conséquence, un mouvement a commencé pour réviser le manuel de 1936 et l'adapter à l'expérience du combat. Isserson a participé à ce travail, contribuant à trois chapitres, bien qu'il n'ait pas précisé le contenu. Selon lui, le manuel a beaucoup fait

progresser le travail précédent et a introduit « une série de nouveaux principes, qui ont élargi et approfondi la tactique de la bataille profonde. » Pour une raison quelconque, cependant, le manuel n'a pas été adopté, et l'Armée rouge est entrée dans la Seconde Guerre mondiale sans guide tactique à jour.

Chapitre 4

L'Opération en profondeur

Antécédents

Malgré les progrès notables de l'Armée rouge dans le domaine tactique au début des années 1930, Isserson observa à juste titre que son travail sur la bataille en profondeur n'était qu'une « mesure à moitié efficace ». Après tout, continua-t-il, les percées tactiques du front défensif ennemi avaient été réalisées par les deux camps pendant la Première Guerre mondiale. Cependant, même des succès tactiques spectaculaires tels que l'offensive de l'armée allemande de mars 1918 se révélèrent finalement stériles en termes de résultats significatifs en raison de l'incapacité des assaillants à transformer leurs percées tactiques locales en une percée d'envergure opérationnelle. Même la série d'offensives alliées entre juillet et novembre 1918 ne résolut pas réellement ce problème, malgré leur résultat finalement réussi. En fin de compte, les gains alliés résultèrent de l'accumulation progressive des avancées tactiques, qui se contentèrent seulement de repousser les Allemands, et jamais une percée de portée opérationnelle ne fut réalisée.

La période de l'entre-deux-guerres a été marquée par de nombreuses tentatives en Occident pour trouver une solution opérationnelle à l'impasse positionnelle du conflit précédent. Ces recherches visaient généralement à exploiter les possibilités offensives des différentes nouvelles armes, en particulier le char, comme moyen de sortir du dilemme. Ces efforts rencontrèrent des degrés variables de soutien et de résistance selon les pays, et les progrès furent lents dans une époque dominée par des budgets serrés et des souhaits irréalistes. En Union soviétique, un processus similaire peut être observé, bien que ces développements aient été sérieusement retardés au cours de la première décennie d'après-guerre, car l'industrie militaire du pays accusait un retard considérable par rapport à celle de ses homologues occidentaux.

Isserson a ensuite affirmé que la pensée opérationnelle de l'Armée rouge pendant les années 1920 « reposait principalement sur l'expérience de la Première Guerre mondiale et était dans une large mesure » concentrée sur les événements récents. Il a par ailleurs rappelé cette période en termes particulièrement sévères et a imputé le manque de progrès théorique dans ce domaine aux professeurs de l'Académie militaire Frunze datant de l'époque tsariste, dont, selon lui, les vues « étaient basées sur les fondations arriérées de la conduite linéaire des opérations » pendant la Première Guerre mondiale. Il a ensuite poursuivi son réquisitoire, ajoutant que de 1928 à 1930 la théorie opérationnelle de l'Armée rouge « se contentait essentiellement de tourner en rond ».

Bien qu'Isserson soit trop sévère, il y a plus que peu de vérité dans ces accusations. Pendant ces années, les historiens et théoriciens militaires de l'armée s'intéressaient principalement aux opérations sur le front oriental de 1914 à 1917, et peu de réflexion était accordée à l'époque aux opérations sur le front occidental, en particulier pendant la période de plus grande saturation technique de ce dernier de 1916 à 1918. En fait, l'impasse des tranchées était aussi souvent attribuée aux échecs de l'art militaire « bourgeois », plutôt que d'être examinée comme un phénomène pouvant avoir une explication au-delà de la coloration politique des parties en conflit. Il en était de même de l'obsession des théoriciens pour la guerre civile russe, à laquelle des liens récents et très émotionnels associaient inévitablement l'Armée rouge.

Néanmoins, les années 1920 n'ont en aucun cas été une période vide dans le développement théorique de l'armée, et beaucoup de concepts utiles et originaux datent de cette époque. Peut-être que l'innovation théorique la plus notable fut l'élaboration de la soi-disant théorie des opérations consécutives. Cette théorie, qui a été assidûment diffusée dans les années 1920, soutenait que la victoire dans une guerre moderne ne pouvait plus être obtenue lors d'une seule bataille, comme c'était le cas lors des guerres précédentes. Étant donné l'immunité quasi totale de l'État moderne et de ses forces armées à un coup « décisif » unique, la victoire n'est désormais possible qu'à l'issue d'une série d'opérations consécutives conduisant à un résultat stratégique final. Un auteur affirmait que les efforts opérationnels prolongés se composent de trois phases distinctes : les opérations « initiales », les opérations de « poursuite » et les opérations « décisives ». Il existait de nombreux précédents historiques pour soutenir une telle affirmation. L'Armée rouge, par exemple, a mené de nombreuses opérations stratégiques consécutives, sur un ou plusieurs fronts, de 1918 à 1920. La plus notable fut la campagne prolongée du Front oriental contre les forces de Kolchak, qui dura d'avril 1919 à janvier 1920 et s'étendit de la Volga au lac Baïkal. Les opérations stratégiques menées par les fronts Sud et Sud-Est durant l'automne et l'hiver 1919-1920 en sont un autre exemple, tout comme celles menées par les fronts Ouest et Sud-Ouest durant l'été 1920.

La popularité de la théorie se reflétait dans la charge de cours de l'Académie Frunze, et pendant la majeure partie de la seconde moitié des années 1920, l'enseignement opérationnel mettait l'accent sur la destruction de la force ennemie dans une offensive continue. Cela prenait la forme de plusieurs opérations consécutives, reflétant l'expérience de l'Armée rouge durant la guerre civile et la guerre contre la Pologne. Cependant, afin d'éviter le sort des armées soviétiques avant Varsovie, les questions d'approvisionnement en matériel recevaient une grande priorité aux côtés des aspects purement techniques de l'organisation de l'opération. Lors des exercices, les étudiants jouaient les rôles de commandant d'armée, de chef d'état-major de l'armée, ainsi que des chefs des diverses armes et services de combat. Ce schéma se répétait dans les jeux de guerre de l'armée le long de la direction stratégique occidentale, où les Soviétiques préoyaient de déployer deux fronts contre les Polonais, un au nord et un au sud des marais de Pripyat. Ces fronts devaient ensuite avancer dans le cœur de la Pologne, à travers une série d'efforts consécutifs.

Dans tous les cas, les choses ont commencé à changer considérablement avec la publication en 1929 de Triandafillov, *Le Caractère des Opérations des Armées Modernes*, qui a eu un impact décisif sur l'évolution de l'art opérationnel soviétique au cours des années suivantes. Le maréchal Joukov a par la suite loué les « vues audacieuses et profondes » de l'auteur sur la conduite des opérations au niveau de l'armée et du front, ainsi que sur des questions telles que la « durée et la profondeur d'une opération » dans des conditions modernes. La réalisation de Triandafillov est d'autant plus impressionnante qu'elle prévoyait une armée équipée du type d'armement moderne qui, à l'époque, dépassait encore les capacités de production de l'industrie militaire soviétique. Néanmoins, *Le Caractère des Opérations des Armées Modernes* a fourni un plan clair pour le développement de l'art opérationnel de l'Armée rouge pour les années à venir. En fait, nombre des idées de Triandafillov étaient tellement avant-gardistes qu'il était considéré par certains comme le père de la théorie ultérieure de l'opération en profondeur.

Malgré cet accomplissement, se souvenait Isserson, Triandafillov n'était pas complètement satisfait de son travail, et « le considérait incomplet en ce qui concerne une conception concrète de la conduite des opérations dans une guerre moderne. » Il déclara que son collègue envisageait de poursuivre son travail et que « son esprit curieux cherchait déjà à tâtons la clé pour résoudre le problème. » Plusieurs de ces pensées étaient contenues dans le texte précédemment cité « *Questions fondamentales de la tactique et de l'art opérationnel en lien avec la reconstruction de l'armée* », qu'il soumit à l'été 1931, peu avant sa mort.

Triandafillov a ouvert son examen des questions opérationnelles en soulignant l'énorme profondeur de la position opérationnelle de l'ennemi qui, selon ses calculs, s'étend maintenant depuis la ligne de front sur environ 100 à 120 kilomètres, englobant les réserves opérationnelles et les aérodromes ennemis, y compris ceux de l'aviation de bombardiers lourds, les terminaux ferroviaires, les dépôts de stockage et les troupes de transport de l'armée. Percer cette position serait extrêmement difficile et chronophage, avertit-il, et l'attaquant pourrait s'attendre à n'avancer que de 8 à 10 kilomètres par jour, avec une progression de 12 kilomètres dans des conditions particulièrement favorables. Les raisons de ce rythme lent, note-t-il, sont la force de la défense moderne, équipée de mitrailleuses, et la présence de grandes réserves à l'arrière de la défense. Le défenseur est capable de transporter rapidement ces forces par camion ou train vers la zone de percée afin de colmater la brèche.

Cependant, le développement quantitatif et qualitatif des forces de combat modernes permet désormais à l'attaquant de frapper simultanément l'ennemi sur toute la profondeur de sa position opérationnelle et de transformer la percée tactique en percée opérationnelle. Cette situation, poursuit-il, marque un changement décisif par rapport à la pratique de 1914 à 1918, lorsque l'opération consistait en « une série d'activités de combat », « principalement adjacentes les unes aux autres », dans lesquelles la question de la profondeur était pratiquement inexistante. Grâce à l'apparition de nouvelles armes de frappe à longue portée, ces mêmes « activités de combat » se déroulent désormais simultanément « le long du front et en profondeur », cette dernière pouvant être aussi profonde que la première est large.

Les armes de combat citées par Triandafillov comme cruciales pour le succès de l'opération représentent un mélange intéressant d'ancien et de nouveau. Parmi ces dernières figure la brigade mécanisée, qui serait principalement employée le long des flancs de l'avancée de l'attaquant, ainsi que dans l'arrière de l'ennemi contre les réserves et les communications de ce dernier. Dans certaines conditions, la brigade mécanisée serait capable d'avancer de 80 à 100 kilomètres.

Un autre élément est la division motorisée, qui doit opérer dans l'arrière de l'ennemi après le franchissement de sa défense tactique. Contrairement à la brigade mécanisée lourde en chars, la division motorisée dispose d'un plus grand nombre d'infanterie et est donc plus capable de tenir le terrain face aux contre-attaques ennemies. Cette situation en fait un instrument idéal pour établir des forces de blocage le long de la ligne de retraite de l'ennemi pendant la phase de poursuite de l'opération.

Pour être efficaces, Triandafillov recommandait d'employer ces unités en masse en organisant des corps motorisés-mécanisés, composés d'une brigade mécanisée, de deux divisions motorisées, ainsi que d'unités de reconnaissance et d'aviation de chasse attachées, et d'artillerie antiaérienne. Les corps motorisés-mécanisés devaient devenir l'instrument principal de l'armée pour percer la défense tactique de l'ennemi et manœuvrer dans son arrière-opérationnel pendant de longues périodes. Ils constituaient également le précurseur des corps de chars et mécanisés plus puissants de l'Armée rouge, ainsi que des armées blindées, de la Seconde Guerre mondiale.

La composante des forces terrestres était complétée par la soi-disant « cavalerie stratégique », soutenue par des avions de reconnaissance et de combat, et renforcée par des chars, de l'artillerie et des troupes motorisées, augmentant ainsi son rayon d'action et sa puissance de frappe. Cela permettrait à la cavalerie de percer les portions faiblement défendues du front et de se protéger contre les attaques aériennes ennemies. Une fois dans l'arrière du dispositif ennemi, la cavalerie pourrait être utilisée de manière plus efficace contre les réserves et les lignes d'approvisionnement de l'adversaire, ainsi que pour des raids sur les aérodromes ennemis. Pendant la phase de poursuite, la cavalerie pourrait être employée pour achever l'encerclement des forces ennemies, auquel cas Triandafillov conseillait de masser jusqu'à quatre à six divisions de cavalerie pour un effet plus grand.

Le dernier élément de ce mélange était « l'aviation de combat ». Triandafillov appelait cette branche « le moyen le plus puissant et efficace pour désorganiser les capacités de manœuvre de l'ennemi et paralyser l'ensemble du travail de son arrière ». L'aviation de l'attaquant s'attaquerait directement aux forces aériennes ennemies avant et pendant l'opération, dans le but d'obtenir et de conserver la supériorité aérienne sur le champ de bataille. À mesure que l'opération se développait, l'armée de l'air de l'attaquant orienterait de plus en plus ses efforts vers le soutien des troupes au sol en lançant des frappes contre les colonnes de troupes, les obstacles défensifs et le système ferroviaire du défenseur.

Triandafillov a également évoqué la possibilité d'utiliser des débarquements aéroportés dans l'arrière profond de l'ennemi, afin de perturber davantage sa défense opérationnelle. Cependant, de telles idées en étaient encore à leurs débuts, et il n'a pas développé davantage le sujet.

Triandafillov n'a pas vécu pour voir son projet aboutir ; il a péri dans un accident d'avion près de Moscou le 12 juillet 1931, avec le principal promoteur de la guerre blindée de l'Armée rouge, Kalinovskii. Isserson a qualifié la mort de Triandafillov de « grande malchance » pour l'armée et d'une perte particulièrement lourde pour la petite « famille » des théoriciens opérationnels, qui ont ainsi été « orphelins » de la perte de leur voix principale. Et tandis que les tacticiens de l'armée se réjouissaient des opportunités qui s'ouvraient à eux, « au début, la pensée opérationnelle ne trouvait pas de nouvelle voie. » L'inter règne n'a toutefois pas duré longtemps, et d'autres se sont avancés pour combler le vide laissé par la mort prématurée de Triandafillov. « Me considérant, dans une certaine mesure, comme un élève et un disciple de Triandafillov, » a écrit Isserson environ trente ans plus tard, « j'ai décidé d'aborder cette mission du mieux de ma force et de mes capacités. » À partir de ce moment commence son règne de dix ans en tant que principal théoricien opérationnel de l'Armée rouge.

C'était certainement un cas où l'homme et l'heure se sont bien rencontrés. Au début des années 1930, il était devenu évident que le programme d'instruction existant de l'Académie Frunze ne répondait plus aux besoins croissants de l'armée, en particulier au niveau du commandement supérieur. Par conséquent, la décision fut prise à l'été 1931 de créer un « département opérationnel » (*operativnyi fakul'tet*), comme complément d'un an au cours principal de l'académie. Le nouveau département avait pour mission de former des commandants et des officiers d'état-major au niveau des corps d'armée, des armées et du front (district militaire), ainsi que pour l'État-major de la RKKA. Comme le montre cette liste, la mission du département était de préparer les étudiants au niveau opérationnel de la guerre.

La direction de l'Armée rouge attachait une grande importance à la sélection du corps étudiant, et une commission spéciale, dirigée par le chef d'état-major de la RKKA, Egorov, établit soigneusement une liste de candidats, qui fut ensuite approuvée par le commissaire de la guerre Vorochilov. Les étudiants potentiels étaient choisis parmi les officiers possédant une formation militaire supérieure, ce qui incluait l'achèvement du cours de base de l'Académie Frunze, ou ayant terminé le cours de commandement dans d'autres académies. Étaient également inclus les officiers ayant une expérience de commandement et d'état-major à partir du niveau divisionnaire. Le premier groupe d'étudiants sélectionnés à l'automne 1931 comptait 30 officiers, suivi de 37 l'année suivante. Et bien que le département n'ait existé que pendant cinq ans, il apporta néanmoins une contribution précieuse à la formation opérationnelle de la jeune génération de commandants soviétiques. Parmi eux se trouvaient les futurs chefs d'état-major Antonov et Matvei Vassilievitch Zakharov, ainsi que le commandant d'armée et de front en temps de guerre Govorov.

Vakulich a été nommé premier chef du département, tandis qu'Isserson a brièvement servi comme son assistant. Isserson l'a remplacé en septembre 1932 et a occupé le poste pendant un peu plus d'un an. Il décrit plus tard le corps professoral du département comme un groupe de « formateurs intelligents et compétents » qui s'étaient « imprégnés des nouvelles idées sur les formes profondes du combat ». Parmi ces premiers formateurs se trouvaient

Anatolii Vasil'evich Fedotov (assistant d'Isserson), Krasil'nikov, Sergeev, l'ancien commandant militaire d'Isserson pendant la guerre civile, et Aleksei Makarovitch Peremytov. Les enseignants spécialisés comprenaient Aleksandr Nikolaevich Lapchinskii — sur l'utilisation de la puissance aérienne dans l'opération, Dmitrii Mikhailovich Karbyshev, principal ingénieur de l'Armée rouge et expert en matière de défenses ennemies, ainsi qu'Iosif Ivanovich Trutko et V.K. Leonardov, qui, respectivement, s'occupaient des questions de soutien arrière et médical. Plusieurs de ces personnes, observa Isserson, périrent plus tard lors de la purge stalinienne.

Pour Isserson, la création du département était un signe que l'art opérationnel avait atteint sa maturité dans l'Armée rouge et annonçait « une révision complète des fondamentaux de l'art opérationnel » tels qu'ils étaient enseignés auparavant dans l'académie. L'« idée directrice » du nouveau département, écrivait-il, « devint les formes profondes du combat suscitées par les nouvelles armes à grande vitesse et à longue portée, qui ont conditionné le caractère profond des opérations des armées modernes. » Des années plus tard, Isserson qualifia cette période de « période d'or dans le développement de l'art militaire soviétique » et se décrivit lui et ses collègues instructeurs comme des « romantiques » motivés par « le grand objectif de notre lutte, la grande mission de l'art militaire soviétique dans l'histoire. »

Le mandat d'Isserson au sein du département opérationnel fut certainement exaltant, rempli de défis intellectuels et de la connaissance stimulante qu'il participait à des recherches théoriques novatrices. Dans les années suivantes, il se remémora cette période comme particulièrement créative et salua en particulier le chef de l'académie, Eideman, pour avoir favorisé une atmosphère intellectuelle positive parmi le corps professoral et les étudiants. Eideman, un ancien officier tsariste, avait commandé une armée sur le front sud-ouest pendant la guerre civile et avait ensuite occupé plusieurs autres postes avant de passer à des fonctions académiques et administratives. Selon Isserson, sous la tutelle d'Eideman, « des conditions exceptionnellement favorables au travail scientifique du corps professoral furent créées » et il prit un soin particulier à encourager les « jeunes cadres » de l'académie, parmi lesquels Isserson se comptait lui-même. Grâce à Eideman, poursuivit-il, l'académie « prospéra grandement de 1930 à 1932, et ses départements d'art et de tactique opérationnels ... devinrent la principale source des nouvelles idées opérationnelles et techniques, que les autres académies absorbaient et qui obtenaient une acceptation générale au sein de l'armée.

Isserson a également exprimé sa gratitude à un certain nombre d'autres commandants pour leur patronage au cours de ces années. Le plus éminent d'entre eux était Toukhatchevski, qui fut nommé commissaire adjoint à la guerre et directeur de l'armement de l'Armée rouge en 1931 et supervisa sa transformation physique spectaculaire.²⁷ Cela est plus qu'un peu surprenant, étant donné les rencontres précédentes des deux hommes, bien qu'une explication existe. Isserson écrivait ce récit durant l'apogée de la campagne antistalinienne de Nikita Sergueïevitch Khrouchtchev, lorsque la réputation du « martyr » Toukhatchevski était assidûment réhabilitée, avec pour conséquence que les vertus indéniables du défunt maréchal étaient exagérées et ses défauts tout aussi prononcés passés sous silence. L'évaluation d'Isserson contraste certainement avec sa tentative précédente de se distancier du Toukhatchevski alors discrédité, bien que cela fût compréhensible, étant donné que sa propre vie était en jeu, et peut donc être considérée en conséquence. De plus, au moment de sa déclaration ultérieure, Isserson était libre d'exprimer une opinion positive sur Toukhatchevski, ou du moins de rester silencieux. Le fait qu'il ait choisi cette première option est donc une expression plus probable de son véritable avis, et indique qu'Isserson avait été capable de mettre de côté ses sentiments personnels et d'arriver à une vision plus équilibrée de son ancien adversaire.

Une autre figure importante qui a influencé les événements à l'académie fut Sediakin, alors chef de la direction de l'entraînement au combat de l'Armée rouge. Isserson a loué à la fois Tukhachevskii et Sediakin comme des « esprits créatifs » qui « faisaient progresser notre

théorie militaire » et qui « ont sans aucun doute joué un rôle très important » dans le développement des tactiques et de l'art opérationnel de l'Armée rouge. Avec Yegorov, le chef de l'État-major de la RKKA, ils ont contribué à offrir au département opérationnel le « soutien le plus large ».

Cependant, cet idylle académique prit fin de manière abrupte en 1932 avec le départ d'Eideman et son remplacement par Shaposhnikov, un ancien chef de l'État-major de la RKKA. Selon Isserson, la nomination de Shaposhnikov à la tête de la principale institution éducative de l'armée constituait un revers sérieux pour l'ensemble de la notion de « nouvelles formes de combat » et un triomphe pour « une vision militaire du monde, basée exclusivement sur l'expérience de la Première Guerre mondiale » et donc incapable de comprendre les changements survenus depuis lors. Il se rappela plus tard que sous Shaposhnikov, le département opérationnel recevait peu de soutien et de reconnaissance et que « tout ce qui se faisait dans le département opérationnel après Eideman se faisait malgré la nouvelle direction de l'académie » et que s'il n'y avait pas eu Yegorov, « le développement de la théorie militaire à l'académie aurait probablement été considérablement retardé ».

C'était à bien des égards un acte d'accusation remarquable de la part d'Isserson, car Shaposhnikov est l'une des « vaches sacrées » de l'histoire militaire soviétique, dont la réputation est restée essentiellement intacte malgré les oscillations politiques. Une génération d'écrivains d'après-guerre a réussi à présenter Shaposhnikov comme l'officier d'état-major par excellence et un étudiant extrêmement érudit de la guerre. Parmi eux se trouvait l'élève de Shaposhnikov et chef d'état-major pendant la guerre, Aleksandr Mikhailovich Vasilevskii, qui décrit son mentor comme « une figure militaire renommée et un spécialiste très expérimenté » dont « la vaste connaissance et le savoir-faire complet étaient grandement nécessaires en cette période difficile ». Il ne fait aucun doute qu'il y a beaucoup de vérité dans cette affirmation, et le fait que Shaposhnikov ait servi à trois reprises (1928 à 1931, 1937 à 1940, 1941 à 1942) comme chef d'état-major témoigne certainement de ses compétences professionnelles. Aucun homme n'est sans défauts, cependant, et comme Isserson avait des contacts fréquents avec Shaposhnikov pendant leur temps à l'académie, son évaluation mérite considération. Cependant, quelles que soient les intentions d'Isserson en dressant ce portrait peu flatteur de Shaposhnikov, ses efforts sont restés vains, et la version publiée de ce récit, apparue au début de 1965, ne mentionne ni Shaposhnikov ni son mandat à l'académie.

Le contexte historique

Malgré tous ses problèmes, l'environnement intellectuel du département opérationnel eut assurément un effet stimulant sur Isserson, âgé de 34 ans, qui entraînait alors dans sa période la plus productive en tant que théoricien. La preuve en est la parution de *L'Évolution de l'Art Opérationnel*, publié en 1932. Ce travail avait manifestement vu le jour comme publication interne en février 1931, sous le titre provisoire « La stratégie profonde comme étape suivante dans l'évolution de l'art militaire ». Il écrivit plus tard que l'ouvrage avait ensuite reçu sa « formulation littéraire » et avait été publié séparément en source ouverte.

Comme l'indiquent les écrits d'Isserson sur la bataille profonde, il était obsédé par l'idée de profondeur et par le rôle que ce facteur en était venu à jouer dans les affaires militaires. C'était une question qui allait occuper ses pensées pendant des années, qu'il s'agisse du niveau tactique, opérationnel ou stratégique. Cependant, c'est en tant que théoricien opérationnel qu'il est parvenu à exercer la plus grande influence sur l'Armée rouge et, en tant que tel, ses écrits dans ce domaine méritent notre attention particulière. Nulle part ces vues ne sont exprimées de manière plus originale et concise que dans *L'évolution de l'art opérationnel*, un ouvrage vraiment brillant, publié alors qu'il n'avait que 34 ans.

La première moitié du livre, intitulée « L'héritage opérationnel du passé », était consacrée à un examen du développement des opérations modernes au cours du siècle

précédent et à l'apparition d'un corpus de pensée traitant de leur conduite — l'art opérationnel. Dans cette section, Isserson se révèle être un ardent défenseur de l'art opérationnel en tant que discipline distincte de la stratégie et de la tactique, bien que son exposé, comme toujours, se distingue de celui de ses pairs par son éloquence stylistique, son organisation logique et la profondeur de son analyse.

L'analyse d'Isserson sur le développement de l'art opérationnel était fondée sur la notion marxiste de matérialisme historique, qui soutient que tous les phénomènes sociaux sont le produit de forces économiques, et que les changements dans ces dernières entraînent inévitablement des changements dans les premiers. Et, comme ses contemporains, il croyait que l'expérience historique pouvait être analysée objectivement afin d'en tirer des leçons appropriées pour le présent et de prévoir les développements futurs. Les affaires militaires ne font pas exception, et les théoriciens militaires soviétiques ont longtemps soutenu que l'art militaire est particulièrement sensible aux changements socio-politiques, économiques et technico-militaires de la société. Ainsi, « afin de comprendre le caractère spécifique de l'opération moderne, il est nécessaire d'établir les préalables et les conditions qui l'ont fait naître et qui ont déterminé son évolution jusqu'à aujourd'hui ». Une telle approche, ajoutait-il, « révélera également les préalables qui détermineront l'évolution future des formes opérationnelles du combat armé à l'état actuel de leur développement ».

Le point de départ de l'étude d'Isserson sur le développement de l'opération était les guerres napoléoniennes, qui, selon lui, constituaient une époque distincte dans l'histoire de l'art militaire. La caractéristique de cette époque impliquait une longue marche stratégique des différentes unités de l'armée vers un objectif lointain, souvent par des itinéraires différents, comme lors de la campagne d'Ulm en 1805 et à Iéna un an plus tard. Ces unités convergeaient ensuite sur le champ de bataille pour une bataille courte mais extrêmement violente avec l'ennemi. Isserson appelait cela « l'âge de la stratégie du point unique », dans lequel la « tâche entière » de la stratégie était de « concentrer simultanément toutes les forces sur un seul champ de bataille » ; à ce moment-là, elle « céderait sa place à la tactique une fois l'engagement commencé ».

Cette stratégie avait sa base matérielle dans l'armement de l'époque, qui avait une portée limitée et une précision encore moindre. La portée extrêmement courte de ces armes signifiait que les armées adverses se voyaient avant de pouvoir réellement entrer en engagement. Par conséquent, les commandants avaient le luxe de déployer leurs forces directement depuis la marche et de se préparer à la bataille juste au-delà de la portée des canons ennemis. Cette pause entre l'approche stratégique du champ de bataille et la bataille tactique signifiait, écrivait-il, que, tout comme à Marengo en 1800 et à Borodino en 1812, l'engagement « ne découle pas organiquement de la marche générale », faisant ainsi du premier un « épisode tactique séparé » indépendant de la manœuvre stratégique qui l'avait précédé.

Isserson a qualifié l'engagement napoléonien (*srazhenie*) de « phénomène tactique en un acte » n'ayant « aucune dimension dans l'espace » parce que les commandants cherchaient toujours à concentrer leurs armées en un point unique dans le théâtre des opérations militaires. L'engagement napoléonien n'avait pas non plus de « dimension dans le temps », car les batailles éphémères de l'époque, malgré leur caractère décisif, n'étaient qu'un moment dans le déroulement général d'une guerre particulière. L'engagement manquait également de profondeur, car il se déroulait « sur place », n'utilisant que les forces immédiatement disponibles pour le combat et ne pouvant compter sur les réserves stratégiques des belligérants. L'irrélevance de ces indices a conduit Isserson à conclure que « l'art militaire de Napoléon ne connaissait toujours pas l'opération au sens moderne du terme ».

Cela était certainement vrai pour des batailles aussi importantes que Marengo, Ulm, Austerlitz, Iéna et Auerstaedt, Eylau, Friedland, Wagram, Borodino, Leipzig et Waterloo, qui étaient des affaires géographiquement insignifiantes, ne couvrant qu'une zone minime du

théâtre général des activités militaires. En règle générale, ces batailles ne duraient qu'un ou deux jours, Leipzig étant exceptionnellement longue avec quatre jours, bien qu'elles aient souvent, comme à Ulm et Austerlitz, Iéna et Auerstaedt, déterminé l'issue de la campagne ou même de la guerre. Cela s'explique par le fait que ces batailles représentaient généralement l'engagement de toutes les forces armées d'un pays, sans aucune opération de suivi en profondeur.

Les choses ont commencé à changer considérablement à partir du milieu du XIX^e siècle, époque à laquelle un certain nombre de progrès technologiques commençaient à révolutionner la façon dont les puissances industrielles avancées faisaient la guerre. De loin la plus importante de ces évolutions fut l'introduction à grande échelle des armes à feu rayées, qui augmentaient considérablement la portée et la précision des tirs d'infanterie. Des innovations ultérieures, comme l'apparition des fusils à répétition et de la poudre sans fumée, ont également accru l'efficacité du fantassin individuel. Ce phénomène a été accompagné de développements similaires dans l'artillerie, dont la portée et la précision ont commencé à augmenter de manière significative. L'effet net de ces améliorations fut de renforcer grandement la capacité de résistance du défenseur, sans apporter de bénéfices équivalents à l'attaquant, qui devait traverser un champ de bataille de plus en plus meurtrier pour venir à bout de l'ennemi.

Face au fait qu'une attaque frontale réussie contre un défenseur, de plus en plus susceptible d'être retranché, était désormais quasiment impossible, les commandants de l'époque furent de plus en plus poussés à chercher une décision sur les flancs de la position ennemie. Cela mena à la disparition de la formation en colonne profonde de l'époque napoléonienne, qui était ingérable et dont la compacité empêchait la grande majorité des soldats de pouvoir utiliser efficacement leurs armes. De plus, comme l'ont montré l'expérience de la guerre de Sécession américaine (1861-1865) et celle de la guerre franco-prussienne (1870-1871), la colonne compacte était également extrêmement vulnérable au feu des fusils et de l'artillerie du défenseur pendant l'attaque. Il apparut alors l'ordre étendu, qui réduisait quelque peu la vulnérabilité de l'attaquant au feu défensif. L'ordre étendu signifiait également que la longueur totale du champ de bataille commençait à augmenter considérablement. Et à mesure que le champ de bataille s'étendait, les tentatives des armées pour tourner le flanc de l'adversaire augmentaient également, ce qui rallongeait encore le front.

Un autre facteur dans l'expansion spatiale du champ de bataille fut l'apparition du chemin de fer, qui permettait aux commandants d'effectuer en quelques jours des transferts massifs de troupes qui auparavant prenaient des semaines. Le chemin de fer avait une importance particulière pour la concentration des forces d'un pays au début d'une guerre, qui était dans une grande mesure déterminée par le tracé même du réseau ferroviaire du pays, et qui avait tendance à répartir les troupes arrivant en fonction de la disponibilité des têtes de ligne le long de la frontière. Et bien que le front pendant ces guerres se rétrécisse de manière spectaculaire lors de la marche vers le champ de bataille et de la bataille elle-même (Königgratz, Metz, Sedan), la tendance générale à un allongement significatif du front restait vraie.

« Depuis ce temps-là, » écrivit Isserson, « l'art militaire est passé au déploiement large des forces en une seule ligne, et les armées ont bientôt commencé à entrer dans le théâtre des opérations militaires sur un front linéaire étendu, » un développement qui a atteint son apogée dans le plan de guerre de l'Allemagne en 1914 pour l'Ouest. « Ce fut le début, » écrivit-il, « d'une nouvelle ère dans l'évolution de l'art militaire — l'âge de la stratégie linéaire »

Avec la tendance croissante des armées à avancer sur un large front, la bataille décisive unique de l'époque napoléonienne commençait à se transformer en un grand nombre d'engagements plus petits, étalés le long d'un front en expansion. Certes, « ce n'était toujours pas un front continu ; c'était un front fragmenté en points séparés pour l'application des efforts de combat. » Par exemple, la guerre entre l'Autriche et la Prusse a commencé par trois

batailles presque simultanées sur un front de 100 kilomètres, tandis que la guerre franco-prussienne s'est ouverte par la conduite de deux batailles simultanées séparées l'une de l'autre par une distance de 60 kilomètres. Isserson a qualifié cette nouvelle situation de « premier signe caractéristique de ce phénomène, que l'on désigne dans la terminologie moderne sous le nom d'opération. »

Un deuxième élément du phénomène émergent de l'opération était la tendance croissante de l'engagement à se prolonger dans le temps. Comme nous l'avons vu, de nombreux engagements de l'époque napoléonienne se limitaient à une seule journée, souvent marqués par la décision de leurs résultats. Ceux de la seconde moitié du XIX^e siècle, en revanche, duraient généralement plus longtemps et étaient souvent dépourvus de résultats stratégiques immédiats, car la partie vaincue, en utilisant les avantages défensifs offerts par les armes modernes, pouvait se replier sur une nouvelle position et reprendre le combat un autre jour. Isserson cite comme exemple marquant de ce phénomène en action les multiples engagements de Colombey et Nouilly, Mars-la-Tour, Gravelotte et Saint-Privat, en 1870, qui ont duré six jours.

Les mêmes batailles ont également servi à mettre en évidence la tendance de l'engagement à s'accroître en profondeur, au point que la question dépassa bientôt « les frontières de la bataille et prit des indications de profondeur opérationnelle ». Cela se manifesta pour la première fois lorsque la Deuxième Armée prussienne mena une manœuvre de contournement de 90 kilomètres contre les forces françaises autour de Metz. Isserson nota : « Ce système intéressant d'engagements, réparti en profondeur, contenait déjà tous les traits de l'opération moderne. » La même chose, ajouta-t-il, était vraie pour la manœuvre de contournement encore plus étendue contre l'armée française à Sedan, qui dura dix jours et couvrit jusqu'à 150 kilomètres.

Aucun de ces phénomènes ne s'est pourtant développé de manière uniforme. En tant que marxiste, Isserson était conscient que chaque nouvelle époque, aussi révolutionnaire soit-elle, contient des éléments de la précédente, dont les méthodes ne sont pas immédiatement abandonnées. Cela est particulièrement vrai dans les affaires militaires, où les commandants formés selon les anciennes méthodes ont souvent beaucoup de difficulté à s'adapter à la nouvelle réalité. Par exemple, malgré la tendance du front à s'élargir, les défaites des armées autrichienne et française à Koniggratz et Sedan ont eu lieu sur un champ de bataille relativement restreint, rappelant les guerres napoléoniennes. Cependant, cela résulte davantage de l'attachement des commandants vaincus au principe dépassé de la concentration maximale des forces en un seul point, ce qui n'a fait que jouer en faveur des Prussiens. Dans les deux cas, ces derniers ont profité de la concentration extrême de leurs ennemis pour les contourner. Dans le cas de Königsgratz, les Autrichiens ont été vaincus, mais ont pu s'échapper pour combattre un autre jour, tandis qu'à Sedan, les forces allemandes ont finalement encerclé l'armée française et l'ont ensuite obligée à capituler.

Quel que soit le rythme de leur développement, il ne fait toutefois aucun doute que l'engagement/opération a tendance à s'étendre en largeur, en durée et en profondeur. Cela a été clairement démontré lors de la bataille de Mukden durant la guerre russo-japonaise de 1904-1905, qui a été le plus grand affrontement militaire entre 1870 et 1914. Les combats se sont étendus sur un front de 150 kilomètres et ont duré trois semaines. De plus, la bataille a été finalement décidée par le mouvement de retournement profond de l'armée japonaise, qui a contourné la position russe et les a obligés à abandonner leurs ouvrages défensifs pour éviter la destruction.

Au déclenchement de la Première Guerre mondiale en 1914, ces indices ont encore augmenté. Par exemple, les armées allemandes ont été initialement déployées le long d'un front de 340 kilomètres, puis ont combattu lors de la bataille de la Marne, entre Paris et Verdun, le long d'un front qui s'étendait sur 250 kilomètres. Ce qui était encore plus remarquable dans ce développement était la fusion des batailles autrefois séparées le long du

front en une ligne continue d'activités de combat. Isserson a supposé qu'à ce moment-là, la seule question restante était « la limite que l'extension de toute la ligne du front atteindrait ». Cette question a été rapidement résolue, et à la fin de 1914, le front s'étendait sur toute la distance, de la mer du Nord jusqu'à la frontière suisse.

La durée des campagnes d'ouverture de la guerre a également considérablement augmenté. Par exemple, l'armée allemande a mis cinq semaines pour avancer de la frontière jusqu'à la rivière Marne. Cela n'impliquait pas nécessairement beaucoup de combats réels, car l'avancée allemande à travers la Belgique et la poursuite des armées alliées à travers le nord-est de la France occupaient la majeure partie de la marche. À l'Est, le premier affrontement entre les armées russes et allemandes en Prusse orientale a duré un mois entier, avec encore moins de temps passé au combat. Il en fut de même pour la bataille d'un mois en Galicie entre les armées russes et austro-hongroises.

Les opérations d'ouverture en Occident ont été menées sur une profondeur totale d'environ 400 kilomètres. Isserson a noté qu'en apparence, il n'y avait rien de particulièrement nouveau dans ce développement, car les armées avaient déjà effectué de telles marches longues auparavant. Ce qui était différent dans cette campagne, c'était que l'ensemble de l'avancée était conduit comme une seule unité, « unie par le plan général de l'opération ». Ce plan se déroulait comme « une série d'étapes dans une seule opération, ou une série d'opérations combinées successives, dont chacune découlait de la précédente et donnait naissance à la suivante ». Ici, Isserson avait sans aucun doute raison, et l'on peut distinguer au moins deux efforts opérationnels distincts de l'armée allemande (du 3 au 23 août et du 24 août au 9 septembre) pendant cette période. Il en était de même à l'Est, où l'opération de Prusse-Orientale (du 17 août au 15 septembre 1914) et la bataille de Galicie (du 18 août au 21 septembre 1914) étaient également divisées en opérations séparées.

En 1914, la stratégie linéaire semblait avoir atteint son plus haut degré de développement selon les indices de largeur, de temps et de profondeur. Cependant, les premières campagnes de la guerre révélèrent rapidement plusieurs défauts dans la conduite des opérations, que Isserson considérait comme propres à cette stratégie.

Parmi ces lacunes figuraient les difficultés considérablement accrues rencontrées par le haut commandement pour contrôler les opérations. La disparition de l'ancienne pause entre la marche vers le champ de bataille et l'engagement avait donné naissance à l'engagement par rencontre (*vstrechnoe srazhenie*), dans lequel le combat débutait directement à partir de la marche. Cette évolution éliminait en pratique la précédente ligne de démarcation entre « la stratégie en tant que tactique du théâtre des activités militaires » et « la tactique en tant que conduite de la bataille ». Dans ces circonstances, il était désormais presque impossible d'apporter des modifications majeures à sa formation de marche avant le début des combats, ce qui mettait l'accent sur l'organisation correcte de la marche en prévision de l'engagement. Depuis que les armées sont venues occuper l'ensemble du théâtre des activités militaires, leur contrôle par le haut commandement « a acquis une nouvelle différence qualitative » de proportions stratégiques. Le commandement suprême est désormais responsable de la bonne organisation de la marche des armées dès le départ—c'est-à-dire dès le moment de leur déploiement initial. Ainsi, le commandant en chef doit être capable de prévoir les premiers engagements et de les intégrer dans son plan global de conduite de la campagne d'ouverture de la guerre.

Isserson a affirmé que les commandants de 1914 continuaient obstinément de croire que la conduite de l'engagement relevait d'une sphère extérieure à l'art opérationnel, qui, par défaut, se préoccupait exclusivement des mouvements des armées vers l'ennemi, reléguant ainsi l'engagement au domaine de la tactique. « Avec cette approche, » écrivait-il, « il n'y avait rien pour l'art opérationnel à faire d'autre que de limiter son activité au regroupement des forces et à leur direction dans des directions fixes. » Il a affirmé que cette approche de non-intervention en est venue à caractériser la conduite de l'armée allemande lors de la campagne

en Occident, au cours de laquelle les armées individuelles se voyaient assigner des objectifs géographiques lointains, sans presque aucune réflexion sur l'opposition qui pourrait être rencontrée ni sur l'effet que cela pourrait avoir sur la situation. Cela avait pour effet de rendre l'opération de l'époque « incontrôlable », comme il le disait, ce qu'il entendait par le fait que, une fois les armées individuelles déployées le long de leurs axes respectifs, le haut commandement avait très peu de moyens pour influencer davantage la situation.

À titre d'exemple, il a cité l'adhésion rigide de l'état-major allemand à son plan initial pour l'avance à travers la Belgique et la France comme étant responsable d'avoir manqué une excellente occasion d'écraser la Cinquième Armée française lors de la bataille des Frontières. Au lieu de mobiliser les armées allemandes de la région contre les Français, qui étaient dangereusement coincés entre les rivières Meuse et Sambre, le chef de l'état-major général allemand se contenta de réitérer ses ordres pour que les armées poursuivent leur progression le long des itinéraires qui leur étaient assignés. Cela signifiait l'abandon par l'état-major de toute tentative d'influencer les événements opérationnels, une politique qu'il moqua comme « le simple transfert mécanique d'un regroupement immuable en profondeur de l'espace entre le Rhin et la Marne ». Il ajouta que l'état-major allemand considérait manifestement qu'il suffisait de « faire avancer ses efforts opérationnels, comme si cela constituait tout le sens de l'opération ». De cette manière, l'objectif intermédiaire de destruction opérationnelle de l'ennemi, qui exige que les armées individuelles contournent leurs adversaires et pénètrent dans leurs arrières, fut sacrifié au but stratégique du Plan Schlieffen, qui était de détruire toutes les armées alliées à l'issue d'un gigantesque mouvement d'enveloppement. À la place, les armées en progression se contentèrent de repousser l'ennemi le long de sa ligne de marche. En conséquence, « l'opération offensive s'était transformée en une opération de recul ».

Ce défaut n'était pas non plus exclusif à l'art militaire « bourgeois ». Les mêmes « méthodes fausses de commandement opérationnel » avaient également affecté l'Armée rouge. Cela avait certainement été le cas lors de l'offensive de 1920 contre les Polonais au nord des marais de Pripiat, qui présentait une forte ressemblance, tant dans sa conduite que dans son résultat, avec l'effort de l'armée allemande six ans auparavant. C'était également un sévère réprimande pour son ancien chef, Toukhatchevski, qui commandait le Front occidental lors de sa progression de six semaines de la Dvina à la Vistule. Là encore, « les armées étaient invariablement limitées par leur regroupement à des directions fixes » et à des « points de référence lointains » sur une profondeur de 600 kilomètres. Pendant ce temps, accusait Isserson, le commandement du front « ignorait complètement la situation immédiate » dans sa poursuite d'« un mouvement direct en avant indiscriminé » dans la direction générale de Varsovie. Comme il s'avéra, Toukhatchevski pouvait exercer encore moins de contrôle sur les événements depuis son quartier général à Smolensk que le jeune von Moltke, qui était resté tout le temps au QG à Coblenze pendant que ses armées couraient vers la Marne.

Un problème connexe du front solide en mouvement était la difficulté extrême de réaliser des manœuvres internes entre les différentes armées afin de renforcer un axe d'avancée particulier. Une des raisons était que l'on s'attendait à ce que le front soit presque toujours en mouvement, rendant les transferts latéraux opportuns entre les armées pratiquement impossibles. La tendance de la stratégie linéaire à allonger le front autant que possible pour contourner le flanc de l'ennemi complique encore davantage ce déplacement des unités. Cela signifie que presque toutes les forces des armées sont engagées dans le front qui s'étend rapidement en largeur, tout en négligeant simultanément les considérations de profondeur.

Dans ces conditions, le meilleur moyen de renforcer une avance particulière est la présence de réserves opérationnelles profondes, intervenant en deuxième échelon derrière les armées principales. « Cependant, » reprochait-il, « la stratégie linéaire était linéaire précisément parce qu'elle n'en possédait pas et ne reconnaissait aucune forme de réserves

opérationnelles. » Tel était le cas, car les commandants de l'époque continuaient à considérer l'engagement comme un « effort en un acte » séparé, ce qui exigeait l'engagement simultané de toutes les forces disponibles dans l'action afin d'obtenir la victoire. En conséquence, il n'y avait aucune réserve opérationnelle d'importance dans les campagnes de 1914 et 1920, et même l'arrivée régulière de renforts depuis l'intérieur était souvent perturbée par la destruction du réseau ferroviaire lors de la retraite des défenseurs. Ainsi, lorsque les Allemands et les Soviétiques se retrouvèrent confrontés à une contre-offensive ennemie inattendue, « pas une seule division » n'était disponible pour parer le coup.

Cependant, le plus grand défi pour la stratégie linéaire est apparu avec la disparition du flanc ouvert, qui avait jusqu'alors été sa caractéristique distinctive. Ce problème a commencé à se manifester une fois que les Allemands ont été vaincus le long de la Marne et contraints de se replier vers la rivière Aisne, où ils ont commencé à établir une position défensive. Comme les parties du théâtre des opérations militaires occupées ne pouvaient pas être prises par une attaque frontale, les deux camps ont cherché à se contourner mutuellement dans un processus d'un mois qui est devenu connu sous le nom de « course vers la mer ». À la mi-octobre, la course était terminée et les deux camps se faisaient face le long d'un front solide de 700 kilomètres, qui s'étendait de la mer du Nord à la Suisse neutre. Étant donné les plus grandes distances à l'Est, ce phénomène s'est matérialisé plus lentement là-bas, mais au printemps 1915, un front solide existait de la mer Baltique aux montagnes des Carpates.

Pour Isserson, le dialecticien, ce développement n'était que le résultat final d'un processus dont l'issue pouvait avoir été facilement prédite. Étant donné la croissance considérable de la taille des armées modernes et les divers facteurs géographiques (la présence de mers et de chaînes de montagnes) et politiques (la présence de pays neutres) limitant leurs manœuvres, on pouvait s'attendre très rapidement à ce que ces armées occupent l'ensemble du théâtre des opérations militaires. Cela l'a amené à conclure que « la répartition des efforts de combat le long du front — ce premier signe de l'opération — a achevé son évolution pendant la Première Guerre mondiale », ayant atteint les limites de sa croissance. De la même manière, la stratégie linéaire avait également atteint une impasse historique dans son développement, ayant « atteint son antithèse », puisque sa « signification entière » avait jusqu'alors été liée à la recherche du flanc ouvert. Avec ce flanc désormais disparu, il conclut que « la stratégie linéaire avait perdu le sens fondamental qui lui avait donné naissance ».

Cela donna naissance à une situation totalement contraire à tout ce que les commandants avaient appris depuis la guerre franco-prussienne. Désormais, la seule façon de rétablir un élément de manœuvre dans la guerre était de percer le front défensif de l'ennemi et de créer une situation de flanc par rapport au reste de la position défensive. Il y avait là une certaine ironie que Isserson devait apprécier, car c'était le coût élevé des attaques frontales contre l'ennemi qui avait donné naissance à la stratégie linéaire près d'un demi-siècle plus tôt. Maintenant, écrivait-il, « ce qui était considéré comme impossible après la guerre de 1870 est devenu nécessaire pendant la Première Guerre mondiale. » Il conclut que ce développement signifiait que « l'ère de la stratégie linéaire était arrivée à sa fin », son évolution ayant bouclé la boucle. Dans ces nouvelles conditions, déclara-t-il, l'art opérationnel doit désormais se consacrer à l'organisation de la percée du front ennemi.

Cependant, cela n'a pas été une tâche facile, car l'apparition du front continu coïncidait avec le sommet de la suprématie défensive sur l'offensive, et en était une conséquence directe. Les opérations offensives des belligérants tout au long de la guerre ont été menées sous ce handicap, avec des résultats prévisibles. Par exemple, les attaques des Alliés en Champagne et à Loos en 1915, ainsi que le long de la Somme en 1916, ont toutes été des échecs sanglants, notamment en termes de percée. D'autres attaques alliées le long de l'Aisne et à Passchendaele en 1917 ont coûté aux attaquants au moins autant qu'aux défenseurs, sans qu'aucune percée ne se dessine. En effet, la situation est devenue si mauvaise que les Allemands, désespérant

d'obtenir une percée, ont lancé leur offensive de 1916 à Verdun dans le but exprès d'épuiser l'armée française, même s'ils pouvaient moins se permettre un combat d'usure que leurs ennemis. Les rares exceptions à ce sombre bilan d'échec se sont produites à l'Est, où la plus grande longueur du front et les différences qualitatives prononcées entre les armées en présence augmentaient significativement les perspectives de manœuvre. Même dans ces conditions plus favorables, une percée opérationnelle est restée insaisissable.

Ces offensives étaient généralement lancées sur un front extrêmement étroit de pas plus de 20 kilomètres de largeur, bien que l'effort du général Broussilov en 1916 en Volhynie constitue une exception notable, car il fut lancé sur presque toute la largeur de son front. L'attaque d'infanterie était soutenue par d'énormes concentrations d'artillerie qui, selon les hypothèses, devaient pulvériser les défenses ennemies et faciliter ainsi la percée tactique initiale. Au fur et à mesure de l'avancement de la guerre, ces bombardements préparatoires duraient plusieurs jours, bien que l'avantage qu'ils apportaient soit souvent annulé par la perte de l'effet de surprise, ce qui permettait au défenseur de déplacer des forces vers le secteur menacé avant même le début de l'attaque d'infanterie. Cependant, le plus souvent, la préparation d'artillerie échouait à supprimer les mitrailleuses du défenseur, rendant l'attaque initiale d'infanterie extrêmement coûteuse. Même dans les cas où l'attaque initiale était plus réussie, l'infanterie dépassait souvent son soutien d'artillerie, ce dernier ne pouvant suivre assez rapidement. Cela rendait immédiatement l'attaquant vulnérable à l'artillerie du défenseur ainsi qu'à la contre-attaque d'infanterie. En conséquence, l'offensive s'arrêtait généralement après les premiers jours, après quoi les préparations initiales devaient être répétées avant que l'attaque ne reprenne. Dans certains cas (Verdun, la Somme, Passchendaele), la lutte pouvait se prolonger pendant des mois, avec l'attaquant contraint de n'avancer que de quelques kilomètres baignés de sang avant que l'offensive ne prenne fin par épuisement mutuel.

L'échec ou le succès limité de ces offensives était dû en partie au fait que les moyens d'attaque étaient encore relativement peu développés, en particulier le char et l'avion. Ces armes, et d'autres encore, étaient jusqu'alors incapables d'étendre leur portée au-delà de la position défensive tactique immédiate de l'ennemi et d'aider l'offensive en portant également atteinte à sa défense opérationnelle. Une raison tout aussi importante, mais moins visible, était l'organisation inadéquate de l'offensive, un défaut qui se manifestait par l'absence d'un échelon séparé pour transformer la percée tactique en percée de proportions opérationnelles. Isserson attribuait cela à « l'influence stagnante de la stratégie linéaire obsolète », qui ne se préoccupait pas des questions de profondeur. L'absence d'un tel échelon signifiait que même lorsque la percée tactique était réalisée, comme en mars 1918, l'attaquant manquait de la capacité de s'engouffrer rapidement dans la brèche et d'exploiter le succès pour atteindre la profondeur opérationnelle du défenseur. Ou, comme il le disait avec l'une de ses phrases favorites, « Il n'y avait aucun sens à enfoncer la porte s'il n'y avait personne pour y entrer ».

Isserson a écrit qu'au fur et à mesure que la guerre avançait, « le problème entier de la percée se réduisait à l'éclatement tactique du front », sans aucun suivi opérationnel pour lui donner un sens. Cela s'explique par le fait que « un effort tactique n'est qu'une étape vers l'atteinte d'un objectif et ne peut jamais être une fin en soi. » Même la victoire finale des Alliés a été obtenue en grande partie en utilisant les méthodes épuisantes des années précédentes, dans lesquelles la contribution du char et de l'avion, aussi importante soit-elle, restait confinée à la sphère tactique. Pour illustrer son propos, il ajoutait que même au cours des quatre derniers mois de la guerre (de juillet à novembre 1918), les Alliés ne réussirent à repousser l'armée allemande que d'à peine 100 kilomètres, malgré le fait que celle-ci était clairement au bout du rouleau.

L'incapacité des commandants à obtenir une percée opérationnelle a conduit à une dévaluation sérieuse de l'art opérationnel par rapport à la tactique, son subordonné nominal. Cette situation inversée n'était en aucun cas unique à l'art opérationnel, et il suffit de se

rappeler l'aveu de Ludendorff selon lequel les considérations tactiques avaient été décisives pour déterminer l'emplacement de l'offensive allemande de mars 1918, au point même de décider des questions de stratégie. Ainsi, empêché par son incapacité à réaliser une percée opérationnelle, l'art opérationnel de l'époque cherchait à compenser, en fait, en se consacrant aux détails de l'organisation d'une opération au niveau tactique. Cependant, en se préoccupant si complètement de questions en dehors de son domaine de compétence, l'art opérationnel s'est « essentiellement liquéfié en tant qu'art de conduire l'opération ».

Ici, Isserson exagère évidemment pour l'effet, bien que son point général ait été bien compris. Certes, les deux camps ont mené un grand nombre d'opérations majeures en 1918 (les offensives de la Somme, de Flandre, de l'Aisne, de Noyon-Montdidier et de Champagne-Marne par les Allemands, et la contre-offensive de l'Aisne-Marne, Amiens, St. Mihiel et la Meuse-Argonne, entre autres, par les Alliés). Cependant, dans aucune de ces opérations, il n'y eut de percée de proportions opérationnelles, et l'ensemble de leur progression consistait en une multitude de petites attaques tactiques, qui ne faisaient rien d'autre que repousser les défenseurs. Ce schéma a continué jusqu'à la fin de la guerre, lorsque l'accumulation de ces actions tactiques a finalement produit un résultat stratégique, contournant ainsi complètement le domaine de l'art opérationnel. Même alors, la fin immédiate de la guerre ne résultait pas d'une décision strictement militaire, mais était plutôt la conséquence de l'effondrement de l'arrière allemand.

Le verdict d'Isserson sur les faiblesses de l'art opérationnel de la Grande Guerre fut sévère. Il n'avait pas su s'adapter au « nouveau caractère du combat armé » et avait donc été effectivement évincé par la tactique. Cela n'était guère surprenant, soutenait-il, puisque l'art opérationnel de l'époque provenait de la stratégie linéaire et était inévitablement chargé de ses incapacités une fois que le mouvement de contournement était devenu impossible. Et si les belligérants avaient trouvé une solution tactique pour percer le front ennemi à la fin de 1918, l'art opérationnel continuait de prendre du retard. En réalité, l'art opérationnel de cette époque avait manifestement échoué à se développer davantage et était devenu « faible » lorsque la stratégie linéaire atteignit son « antithèse », et « le problème de réaliser une percée opérationnelle du front ennemi restait non résolu ».

Le problème de la profondeur

La deuxième moitié du livre, plus révolutionnaire, intitulée « La base de la stratégie en profondeur », était consacrée à résoudre ce problème et à prévoir comment les opérations offensives en profondeur seraient susceptibles d'être menées dans une guerre future où la motorisation et la mécanisation joueraient un rôle beaucoup plus important. Ces opérations pourraient être menées dans des conditions de manœuvre, ou dans une période de guerre de positions. C'est ici que l'originalité de la pensée d'Isserson se manifeste pleinement, ainsi que l'orientation qu'il allait prendre vers le développement d'une théorie appliquée de l'art opérationnel.

Tout d'abord, il s'agissait d'une théorie soviétique de l'art opérationnel, reflétant les particularités du système social de l'URSS et sa mission déclarée de renverser l'ordre capitaliste. Isserson adhéraient pleinement à ce point de vue, ajoutant : « Ce n'est que sur la base de l'enseignement marxiste-léniniste sur la guerre que notre théorie de l'art opérationnel peut être construite. » L'utilisation du pronom possessif ici est particulièrement significative et traduit un fort désir au sein de l'Armée rouge de l'époque de disposer d'une théorie militaire nationale qu'elle pourrait appeler la sienne. En effet, la notion selon laquelle l'armée rouge/soviétique, en tant que produit du système politico-économique socialiste de l'URSS, possédait un art militaire « scientifique » supérieur à celui des puissances capitalistes, était un article de foi dès le départ et n'a disparu qu'avec l'effondrement final du système soviétique lui-même.

Méticuleux comme toujours, Isserson cherchait à ancrer les développements opérationnels futurs dans un environnement stratégique spécifique, qui déterminerait nécessairement la conduite de ces mêmes opérations. Comme nous l'avons vu, cela reposait sur un certain nombre d'hypothèses concernant les contours d'une guerre future, dont la résolution fut atteinte dans les années 1920, lorsque Isserson était encore étudiant à l'académie. Celles-ci impliquaient la conviction qu'une future guerre entre le capitalisme et le socialisme serait un conflit de grande envergure d'une violence sans précédent, qui mettrait à l'épreuve, au maximum, les ressources humaines et industrielles des belligérants. « Il n'y a qu'un seul résultat possible dans de telles guerres, » écrivait-il, « la mort du capitalisme et le triomphe d'un nouveau monde — le monde du socialisme. » Ainsi, la guerre verrait l'utilisation d'armées de masse, soutenues par des quantités sans précédent d'équipements militaires modernes. Il était également prévu qu'une future guerre verrait la restauration de la manœuvre, bien que des périodes de blocage positionnel soient également à attendre.

Plus que tout, il croyait en la stratégie de destruction. Cette conviction découlait de l'approche intrinsèquement agressive du marxisme pour résoudre les problèmes sociaux par la révolution, ce qui, à son tour, était censé provoquer une réaction tout aussi violente de la part de la bourgeoisie. Avec le triomphe bolchevik en Russie, cette lutte à enjeux élevés était devenue internationale, opposant l'URSS à l'ensemble du monde capitaliste dans un combat à mort. Des fins politiques extrêmes impliquent l'emploi de moyens militaires extrêmes pour les réaliser, et l'effort offensif stratégique était reconnu comme la seule manière de parvenir à la victoire.

L'adhésion à une stratégie de destruction a des implications automatiques pour l'art opérationnel, qui doit en suivre la ligne. Par exemple, les opérations futures n'auraient rien à voir avec les « opérations d'attrition languissantes et prolongées, aux objectifs limités » si caractéristiques de la Grande Guerre, menée sous l'égide de l'attrition. Au contraire, une guerre future verrait ces opérations se dérouler comme des « frappes actives et destructrices aux objectifs décisifs ». Cela serait encore favorisé par l'apparition des nouvelles technologies militaires de longue portée et de manœuvre, qui donnaient de plus en plus l'avantage à l'offensive. Compte tenu de ces prémisses, la théorie soviétique de l'art opérationnel devrait se baser sur « le concept de l'opération offensive la plus décisive ».

Isserson a ensuite procédé à une analyse plus détaillée de la situation stratégique probable lors d'une guerre future. Une caractéristique constante de la guerre au cours du dernier demi-siècle, écrivait-il, a été son expansion régulière en largeur et en profondeur. Le premier élément avait rapidement atteint sa limite géographique naturelle sur le front occidental en 1914, suivi peu de temps après par le front oriental, et rien ne permet de croire que cette tendance ne se maintiendrait pas à l'avenir. Même la frontière occidentale de l'Union soviétique, qui s'étendait alors sur environ 3 000 kilomètres de la mer de Barents à la mer Noire, pourrait bien être occupée sur toute sa longueur. C'était également le cas, soutenait-il, en Extrême-Orient, par quoi il entendait clairement la Mandchourie, qui avait récemment été occupée par les Japonais. Lorsque l'on considère l'étendue géographique des guerres menées par l'Union soviétique de 1941 à 1945, il s'agissait d'une prévision remarquablement perspicace.

Il s'empressa d'ajouter que cela n'excluait en aucun cas la possibilité de manœuvres sur un futur théâtre occidental d'activités militaires. Même dans le cadre d'un front solide, des « fenêtres opérationnelles séparées » pourraient apparaître au début d'une guerre, ce qui permettrait un certain élément de manœuvre. Cet intervalle pourrait se présenter pour diverses raisons : les vastes distances en jeu et la composition de la coalition anti-soviétique envisagée. En ce qui concerne cette dernière, on avait depuis longtemps supposé que la Pologne serait le principal adversaire dans une guerre terrestre, probablement soutenue d'une certaine manière par la France et la Grande-Bretagne. Isserson avançait que la Pologne pourrait également être rejointe par certains ou par l'ensemble des États baltes, dont les

capacités militaires étaient nettement inférieures. Ce facteur, ainsi que la difficulté de coordonner les forces armées des différents pays, pourrait temporairement augmenter les perspectives de manœuvre opérationnelle, notamment compte tenu de l'utilisation habile des forces mécanisées et de la puissance aérienne par l'Armée rouge. Cela implique un mouvement d'enveloppement le long de l'axe Daugavpils-Vilnius-Bialystok-Varsovie, rappelant l'offensive de 1920 de Toukhachevskii.

Ces circonstances ont amené Isserson à comparer les conditions probables le long de la frontière occidentale de l'Union soviétique avec celles qui prévalaient le long du front occidental en août-septembre 1914, lorsque la liberté de manœuvre existait encore. « Cela signifie, » poursuivit-il, que « les prérequis de la stratégie linéaire n'ont en aucun cas disparu pour nous, » du moins au début d'une guerre. Cela était d'autant plus vrai en Extrême-Orient, où les vastes distances en jeu rendaient l'apparition de flancs ouverts plus que probable, ce qui s'est finalement révélé être le cas en 1945. Il conclut que « les manœuvres d'enveloppement le long des lignes extérieures au début de la guerre sont loin d'être exclues » et que l'idée selon laquelle une guerre de position émergerait dès le départ repose sur « le transfert mécanique des conditions du front franco-allemand à notre théâtre d'activités militaires, » où des conditions entièrement différentes prévaudraient.

Il se hâta toutefois d'ajouter que, peu importe à quel point les conditions de manœuvre peuvent être favorables au début d'une guerre, les commandants doivent néanmoins « prévoir l'inévitabilité, ou du moins la probabilité », que cette phase initiale de manœuvre prendra fin et qu'une guerre de position s'ensuivra. De plus, les indications sont accablantes que cela se produira encore plus rapidement que sur le front occidental en 1914, où la ligne de tranchées s'était essentiellement solidifiée à la fin du troisième mois de la guerre. Ce fut le cas, en partie parce que les possibilités de manœuvre considérablement accrues offertes par les nouvelles armes permettent au défenseur de déplacer plus rapidement et plus puissamment des forces vers la zone menacée et ainsi de s'opposer à l'aile enveloppante de l'attaquant avec des forces égales ou supérieures. Les chemins de fer jouaient également un rôle important dans ces mouvements et Isserson calcula que les ennemis probables de l'Armée rouge le long d'un futur front occidental seraient en mesure de déplacer « en un temps relativement court » jusqu'à un tiers de leurs forces totales depuis le secteur central du front vers l'une ou l'autre des ailes.

La croissance du champ de bataille en largeur était assortie d'une augmentation similaire de sa profondeur. Et tandis que la première avait atteint ses limites géographiques, le facteur de profondeur venait de plus en plus au premier plan. Comme Triandafilov, Isserson considérait le front moderne comme étant composé de « zones fortifiées successivement échelonnées », s'étendant sur environ 60 à 100 kilomètres de profondeur. Un front ainsi profondément échelonné en défense serait particulièrement résistant à l'attaque, comme cela avait souvent été le cas de 1914 à 1918. De plus, la présence des réserves profondes du défenseur le long du front et à l'arrière lui permet de renforcer sa position et d'arrêter même l'attaque la plus déterminée. Cet « épaississement » général du front défensif ennemi signifie que toute opération offensive future « devra surmonter toute la profondeur opérationnelle moderne », combattant chaque centimètre du terrain dans une « série interminable d'efforts de combat ».

Par exemple, il a calculé que pendant l'avancée vers la Marne, les armées adverses n'ont consacré que 23 % de leur temps aux combats, le reste étant pris par la marche. Cependant, dans une guerre future, près de 100 % de ce temps sera consacré au combat et, dans l'ensemble, les troupes passeront une part beaucoup plus importante de leur temps déployées pour le combat que sur la marche. Ce développement ne sera pas uniforme, mais variera selon les conditions locales. Par exemple, il a estimé que cette tendance se manifesterait pleinement dans les conditions techniquement avancées et géographiquement restreintes de l'Europe occidentale, et moins dans l'Est, où la différence qualitative entre les armées et les plus grandes distances impliquées atténueront probablement cette tendance.

Maintenant, la « chose principale dans l'évolution de l'opération moderne, est sa « profondeur, qui détermine sa nouvelle et énorme intensité » alors qu'elle progresse à travers la position ennemie. Dans ces conditions, l'extension de l'opération en profondeur atteindra sa « limite finale » dans une guerre future, tout comme elle avait atteint sa limite naturelle en largeur pendant la Première Guerre mondiale. Dans ces conditions, les opérations futures se développeront « non pas comme une seule chaîne d'engagements intermittents », comme cela avait été le cas en 1914 et 1920, mais comme « une chaîne solide d'efforts de combat, se rejoignant à travers toute la profondeur » du théâtre des activités militaires.

Isserson a affirmé que la nature incessante du combat au niveau opérationnel est le plus souvent identifiée à la notion d'opérations consécutives, qui avait été une caractéristique importante de la campagne de la Marne et de l'avancée du Front occidental jusqu'à la Vistule. Cependant, il a contesté cette « définition incorrecte » pour déclarer qu'« une série d'opérations consécutives est l'opération moderne », dans laquelle « une série d'efforts opérationnels consécutifs se fusionne en un concept global unique de l'opération profonde moderne » (emphase dans l'original). Dans ces circonstances, il ne faut plus parler en termes de série d'opérations consécutives, mais plutôt d'« une série d'efforts stratégiques consécutifs, d'une série de campagnes séparées dans la même guerre ».

Les mêmes considérations primordiales de profondeur qui ont déterminé les contours stratégiques d'une guerre future se sont également manifestées au niveau opérationnel, et Isserson a qualifié le facteur de profondeur de question d'« importance historique énorme dans l'évolution du caractère de l'opération », changeant complètement la manière de la mener. Sur la base de cette évolution majeure introduite par le facteur de profondeur, il a déclaré que « nous sommes à l'aube d'un nouvel âge de l'art militaire et devons passer d'une stratégie linéaire à une stratégie en profondeur ».

La profondeur de la formation opérationnelle moderne était devenue un facteur si dominant que des technologies radicalement nouvelles étaient nécessaires pour la surmonter et éviter une répétition du blocage positionnel de la Grande Guerre. Il s'agissait des soi-disant « nouveaux moyens de combat », déjà évoqués dans le chapitre précédent. Les améliorations techniques de la portée et de la puissance de feu de ces armes depuis 1918 permettaient désormais à l'attaquant de supprimer simultanément les forces ennemies sur l'ensemble de sa formation, transformant ainsi la percée tactique en une percée de proportions opérationnelles. Parmi ces armes, la principale était le char, dont le nombre avait considérablement augmenté dans l'Armée rouge avec le lancement de l'industrialisation du pays. Le char moderne combinait vitesse et puissance de feu dans un seul véhicule capable de neutraliser les mitrailleuses et l'artillerie de l'adversaire, offrant ainsi un soutien précieux à l'attaque de l'infanterie. L'augmentation de la portée et du nombre de chars permettait également leur emploi en profondeur pour exploiter le succès tactique. Ainsi, en très peu de temps, le char était passé d'un véhicule tactique de soutien rapproché pour l'infanterie à une arme redoutable capable de mener des missions opérationnelles à grande profondeur.

Un autre facteur fut l'apparition de l'infanterie motorisée, qui pouvait être rapidement envoyée au combat pour l'élan d'exploitation en profondeur opérationnelle. Les forces motorisées étaient également capables de tenir le terrain conquis par les forces blindées jusqu'à l'arrivée des unités plus lentes venant de l'arrière. La puissance aérienne a également connu un développement considérable durant l'entre-deux-guerres, l'aviation étendant désormais sa portée des sphères tactiques aux sphères opérationnelles et même stratégiques. Toutefois, les Soviétiques ont réussi à éviter les théories les plus extrêmes de la puissance aérienne alors en vogue et leur force aérienne est restée dans un rôle de soutien vis-à-vis des forces terrestres. Isserson a également prédit un « grand avenir » pour les troupes aéroportées et a déploré le « certain manque de confiance » que leur apparition avait suscité dans certains milieux.

Cependant, quel que soit l'effet des « nouveaux moyens de combat », avertissait Isserson, ces armes ne peuvent être utilisées à leur plein potentiel sans un changement correspondant dans la manière dont l'attaquant organise ses forces pour l'offensive. Cela avait été réalisé dans une certaine mesure au niveau tactique au cours de la dernière partie de la Première Guerre mondiale et après, en particulier avec la formulation de la théorie de la bataille profonde. Malheureusement, les années depuis la Première Guerre mondiale n'avaient pas connu un développement similaire au niveau opérationnel et l'organisation de l'opération offensive continuait de prendre sérieusement du retard par rapport à ses possibilités techniques. Il attribuait ce retard à l'influence persistante et néfaste de la stratégie linéaire, qui continuait à dominer la pensée opérationnelle jusqu'aux années 1930. La stratégie linéaire, expliquait-il, qui repose sur « une seule vague d'efforts opérationnels », est particulièrement inadaptée pour surmonter une défense moderne profondément échelonnée.

Cela s'explique par le fait que la nature profonde des dispositifs défensifs modernes rend un effort offensif « d'un seul coup » très problématique, car ce dernier manque généralement des ressources nécessaires pour exploiter ses victoires initiales. Ces victoires sont souvent obtenues grâce à une corrélation de forces favorable au début de l'attaque, qui permet à l'attaquant de réaliser une supériorité temporaire sur son adversaire. Cependant, plus l'attaquant pénètre dans le territoire du défenseur, plus il devient faible, en raison de ses propres pertes, de la dispersion de ses troupes pour les tâches d'occupation et de la difficulté croissante de ravitailler l'avancée sur un réseau de communications endommagé, entre autres facteurs. Le défenseur, pourvu qu'il puisse se désengager après la défaite initiale, est capable de se replier sur son propre territoire, raccourcissant ainsi sa ligne de communications. Si l'attaquant persiste dans son avance, il deviendra inexorablement plus faible, tandis que son adversaire se renforcera.

Cette tendance s'était révélée sous une forme embryonnaire dès la guerre franco-prussienne, après la destruction des principales armées françaises à Metz et Sedan. Cependant, malgré ces victoires retentissantes, les Allemands n'ont pas seulement été incapables d'imposer immédiatement la paix aux Français, mais ont dû composer avec les nouvelles armées que les successeurs de Louis Napoléon constituaient dans l'intérieur du pays. Certes, l'effondrement final de la France était certainement conditionné par l'ampleur de sa défaite au début de la guerre, bien que le principe restât le même. Les développements des années suivantes ont considérablement réduit la probabilité qu'un effort stratégique unique et ininterrompu puisse réussir. À l'éclatement de la Première Guerre mondiale, toutes les grandes puissances continentales avaient adopté une forme de conscription, ce qui leur permettait d'exploiter leurs vastes réserves de main-d'œuvre pour continuer à combattre bien au-delà de la première confrontation des armées. L'augmentation de la production industrielle signifiait qu'un État industriel moderne serait capable de fournir à ces armées des quantités croissantes d'équipements militaires. En fait, les puissances européennes étaient devenues plus imperméables à un coup de « knockout » unique que jamais auparavant. Il est devenu évident que c'était le cas dès la campagne de la Marne. Ici, après le succès initial de l'armée allemande le long de la frontière et la poursuite qui s'ensuivit, ses armées de l'aile droite arrivèrent à l'est de Paris plus faibles que leurs adversaires et furent repoussées lors de l'engagement général qui suivit.

Le schéma s'est répété le long du front polonais en 1920, après la victoire initiale du front occidental en Biélorussie. Ici, le succès de l'opération était censé être assuré par le « développement initial de l'offensive » à partir du fleuve Berezina et l'idée que le front devrait en réalité livrer une grande bataille avec l'ennemi le long de la Vistule était à peine envisagée. Il s'agissait d'une « amère illusion », conclut Isserson, la contre-offensive polonaise subséquente infligeant à l'armée rouge une défaite bien plus sévère que celle subie par les Allemands. Cela lui permit également de lancer une pique contre Toukhatchevski, dont la

conduite, selon lui, trahissait « un profond manque de compréhension de la dynamique du développement de l'opération moderne ».

Isserson croyait que la tendance de l'opération offensive moderne à faiblir au moment de la crise est due non pas tant à l'épuisement de l'attaquant lorsqu'il approche de son objectif, mais plutôt à la tendance du défenseur à renforcer sa position en se repliant sur ses ressources. Ce dilemme découle directement de la propension innée de la stratégie linéaire à simplement repousser l'ennemi, au lieu de couper sa voie de retraite et de le détruire. L'attaquant, cependant, ne se rend pas compte que les chances tournent contre lui et, ivre de succès, aborde la crise de l'opération en étant convaincu que le pire est derrière lui et qu'une dernière poussée assurera la victoire. En réalité, c'est tout le contraire qui se produit, et c'est le "premier pas" de l'opération qui est le plus facile et maintenant "il faut s'attendre à la plus grande dépense et à la crise à la fin". Cette conclusion poussa Isserson à déclarer que "l'opération moderne est une opération en profondeur et doit être calculée sur l'ensemble de la profondeur et doit être prête à surmonter l'ensemble de la profondeur".

Pour franchir cette profondeur, les « nouveaux moyens de combat », aussi utiles soient-ils, ne suffisent pas à eux seuls. Ils doivent être organisés de manière à garantir leur efficacité maximale lors de l'attaque sur l'ensemble de la profondeur de la position ennemie. Cela relève de la tâche des « nouvelles formes de combat », qui doivent désormais se conformer aux exigences de l'époque de la stratégie en profondeur. Pour Isserson, la solution était simple : puisque « l'opération profonde moderne à actes multiples ne se résout pas par un seul effort simultané », ce qui est désormais nécessaire est « la superposition opérationnelle profonde de ces efforts, qui s'accroissent à mesure qu'ils approchent du point culminant de la victoire ». Cela est tout à fait naturel et répond directement au problème de pénétrer entièrement la position opérationnelle ennemie, qui est également profondément échelonnée. En fait, plus la profondeur et le degré de résistance de la défense ennemie sont importants, plus la profondeur et l'échelonnement de la formation de bataille de l'attaquant doivent l'être.

Isserson avait apparemment prévu des objections à ce sujet, la principale étant qu'un tel échelonnement profond des efforts de combat représente une dispersion sérieuse des forces, affaiblissant ainsi l'attaque. Il s'empessa de déclarer qu'une telle accusation était infondée et que l'échelonnement des forces en profondeur n'a rien à voir avec la pratique gaspilleuse de les engager dans le détail. Au contraire, ces échelons entreraient dans le combat, chacun en soutien du précédent, frappant constamment l'ennemi dans une « accumulation consécutive et ininterrompue d'efforts opérationnels » sur toute la profondeur de la défense ennemie. Dans une comparaison particulièrement appropriée, il assimilait cet effort offensif ininterrompu à l'action incessante des vagues, qui s'élèveraient continuellement des profondeurs de l'océan et finiraient par emporter tous les obstacles sur la côte.

Cette approche a également soulevé la question des réserves et de leur place dans l'opération. Isserson a déclaré que les efforts de la stratégie linéaire pour obtenir un résultat à travers un effort opérationnel unique rendaient superflue le maintien d'une réserve lors de l'avancée. Le petit rôle que la réserve jouait était généralement limité par la tendance inhérente de la stratégie linéaire à allonger le flanc de l'avancée afin de contourner la position de l'ennemi. Maintenant que l'expansion du champ de bataille en largeur a atteint sa limite et s'est déplacée en profondeur, la place de la réserve se situe à l'arrière de la colonne en progression, d'où elle peut être employée pour renforcer le coup depuis la profondeur de la position de l'attaquant. Cela, à son tour, soulève le problème des échelons stratégiques et opérationnels.

Isserson affirmait que le profond échelonnement des efforts stratégiques est conditionné par ce qu'il appelait la « mobilisation consécutive et permanente », ce qui est un produit inévitable de l'incapacité de l'État moderne à s'adapter aux exigences de la guerre totale dès son déclenchement. D'une part, les exigences extrêmes de la guerre moderne déterminent que les belligérants ne peuvent se limiter aux seules forces mobilisables

immédiatement au déclenchement de la guerre, de peur que des ennemis prêts à pousser leur population et leur économie jusqu'à leurs limites ne finissent par les vaincre. D'autre part, aucun pays n'est capable de déployer l'intégralité de sa capacité militaire au début d'une guerre. S'il tentait de le faire, il devrait retarder l'ouverture des hostilités à tel point qu'il serait contraint de réaliser sa mobilisation profondément à l'intérieur de son propre territoire, afin que ses forces ne soient pas subjuguées par une défaite morcelée. Paradoxalement, cela permettrait à un adversaire plus faible, qui peut mobiliser ses forces plus réduites plus rapidement, de prendre de l'avance sur son voisin plus puissant et de gagner un avantage initial.

Dans ces conditions, il n'est plus possible de remporter la victoire avec les forces des « armées de première ligne » seules, par lesquelles il entendait celles déjà existantes ou déployées par l'État à la suite de la mobilisation initiale de guerre. Les nouvelles réalités exigent désormais que les armées d'une nation soient déployées en profondeur dès le déclenchement de la guerre, de sorte que leur formation initiale favorise une offensive stratégique en profondeur sur le territoire ennemi. Cela prendrait la forme de deuxièmes et troisièmes lignes d'armées entrant en guerre dans le sillage des armées de première ligne selon une série de « échelons stratégiques profonds ». Une telle approche violait clairement les préceptes de la stratégie linéaire, qui prévoient le regroupement des forces immédiatement disponibles de l'État au début d'une guerre pour une offensive massive « d'un seul coup », conçue pour mettre fin à la guerre en une seule campagne. Elle est beaucoup plus conforme aux principes de la stratégie en profondeur et à son approche « stratifiée » de la victoire par l'accumulation d'efforts offensifs.

Cette approche s'inscrivait également parfaitement dans la croyance dominante selon laquelle une guerre majeure pourrait facilement durer plusieurs années, période pendant laquelle l'Union soviétique aurait besoin de temps considérable pour mettre son économie en situation de guerre. Elle correspondait aussi aux conditions particulières du pays, dont les vastes distances et le système de transport sous-développé rendaient inévitable une mobilisation plus graduelle de ses ressources. De plus, c'est une stratégie rentable pour l'Union soviétique, qui se trouve dans une position particulièrement favorable pour la mettre en œuvre, en raison de son immensité et de ses immenses ressources humaines et autres. « Plus le territoire d'un pays est vaste et spacieux, et plus grandes sont ses ressources de mobilisation », écrivait-il, « plus large est l'étendue de son 'échelonnement profond des efforts stratégiques' ». Il mettait en contraste de manière favorable les opportunités pratiquement infinies de l'URSS à cet égard avec celles de ses plus petits voisins occidentaux le long de la côte baltique, dont la taille et les ressources limitées les contraignaient à un effort de mobilisation en un seul acte.

L'échelonnement stratégique des efforts au début d'une guerre se reflétera également à une moindre échelle au niveau opérationnel. En apparence, cela n'était pas particulièrement original, car les belligérants de la Première Guerre mondiale avaient déjà échelonné leurs armées en profondeur pour les grandes opérations offensives après 1914, bien que cela ait été fait dans des conditions de front positionnel. Triandafillov avait brièvement abordé ce problème lorsqu'il proposait, dans *Les caractéristiques des opérations des armées modernes*, de créer des deuxième et troisième échelons derrière le front d'une armée menant une opération offensive. Ces échelons contiendraient entre un tiers et la moitié du nombre de divisions du premier échelon et seraient engagés dans les combats pour maintenir la densité offensive nécessaire à la poursuite de l'avance. Cependant, la vision de Triandafillov concernant les différents échelons opérationnels reposait encore principalement sur l'arme traditionnelle de l'infanterie. Ce n'est qu'avec Isserson que l'échelonnement des efforts opérationnels s'est pleinement marié à la technologie moderne.

Le nombre et la composition des échelons opérationnels d'une armée sont déterminés par plusieurs facteurs : la vitesse et la portée opérationnelle des différentes armes de combat,

ainsi que le plan opérationnel global, qui détermine l'ordre dans lequel ces échelons entreront dans l'engagement. Le premier échelon opérationnel de l'armée est aérien et se compose d'unités aériennes organiques à l'armée ou subordonnées au commandement du front. Cet échelon est capable d'attaquer l'ennemi immédiatement dès le déclenchement de la guerre sur une profondeur de 500 à 600 kilomètres. En fait, il sera déjà fortement engagé contre les forces aériennes et terrestres de l'ennemi alors que ses propres forces terrestres sont encore en arrière, loin du champ de bataille. Le second échelon opérationnel se compose de chars et d'infanterie motorisée, ainsi que de « cavalerie mécanisée moderne ». Il s'agit également du premier échelon terrestre et, à ce titre, il agit comme l'avant-garde pour le reste de l'armée. Lorsque les deux camps poursuivent une stratégie offensive, cet échelon serait le premier à rencontrer l'ennemi sur le champ de bataille. En coordination avec l'arme aérienne, le second échelon devait « déstabiliser la concentration de l'ennemi et occuper une position favorable pour passer à une offensive générale, » alors même que les forces principales de l'armée se concentrent encore en arrière.

Ces derniers constituent le troisième échelon de l'armée et comprennent la majeure partie de ses unités de fusiliers, avançant d'environ 100 kilomètres derrière les colonnes de tête du deuxième échelon. Les colonnes du troisième échelon s'étendront elles-mêmes sur encore 75 kilomètres, en raison du manque de routes prévu. Derrière ce corps se trouve un espace de 25 kilomètres, derrière lequel se situe le quatrième échelon opérationnel. Celui-ci est composé des unités de fusiliers qui n'ont pas pu être intégrées dans le troisième échelon à cause de l'encombrement des routes et d'autres « goulots d'étranglement ». Les colonnes de cet échelon s'étendront sur encore 50 kilomètres, constituant, en fait, la réserve de l'armée. Au total, les trois échelons au sol occuperont un front d'environ 250 à 300 kilomètres de profondeur, derrière lequel, bien qu'encore à l'état embryonnaire, le deuxième échelon stratégique commence déjà à se former. Ces chiffres amenèrent Isserson, qui n'a jamais pu résister à battre un cheval mort, à déclarer : « Si ce n'est pas l'aube de l'ère de la stratégie profonde, alors il faut mettre en doute le concept même de profondeur.

Il ajouta immédiatement la précision suivante : cependant, il était peu probable qu'un tel schéma théorique se réalise dans une guerre future. Il soutenait qu'il était plus probable qu'au début d'une guerre, les forces à réaction rapide d'un pays prennent immédiatement position le long de la frontière, offrant ainsi une certaine couverture pour la mobilisation et la concentration de l'armée à l'intérieur du pays. Ce bouclier protecteur permettra également au pays de déployer ses forces armées beaucoup plus près de la frontière que cela ne serait autrement possible ; il adoptera également le déploiement en profondeur des forces tel que décrit précédemment. Dans une situation où les deux belligérants adoptent de telles mesures, il est plus probable que les opérations militaires commencent près de la frontière et que des marches prolongées de 300 kilomètres pour engager l'ennemi « seront sans aucun doute exclues ».

Même si les différents échelons opérationnels partaient de la même ligne, leurs vitesses et capacités différentes garantissaient qu'ils entreraient dans l'opération de rencontre en formation échelonnée. Par exemple, tandis que le dernier échelon avance encore à l'arrière, menacé au maximum par des frappes aériennes ennemies, le premier échelon sera déjà fortement engagé à l'avant. Dans une telle situation, où des activités de combat se déroulent dans toute la profondeur de l'armée, avec un degré d'intensité plus ou moins élevé, il devient de plus en plus difficile de savoir où l'opération s'arrête et où l'engagement commence, ce qui est une fonction de leur évolution historique. À l'époque de la stratégie linéaire, « l'engagement naissait organiquement de l'opération », alors que dans les conditions de la stratégie de profondeur, « l'opération et l'engagement se fondent organiquement » dans une vague ininterrompue d'activité de combat. Cela prendra la forme de deux vagues opérationnelles opposées se frappant l'une l'autre, étant donné qu'il est probable que l'avancée de l'ennemi sera organisée selon les mêmes lignes. Sur la base de cette supposition, il déclara que dans de

tels cas «le succès final reviendra à celui dont la formation opérationnelle est la plus profonde».

Quelle que soit l'issue des combats initiaux, il est probable que tôt ou tard un front positionnel se mette en place. Isserson a qualifié cela de « phénomène normal » durant lequel « le mouvement tournant décisif » employé lors de l'opération de rencontre se transforme en « coup frontal, qui doit devenir tout aussi décisif et calculé à travers toute la profondeur de la position ennemie. » En d'autres termes, avec la disparition des flancs ouverts à partir desquels effectuer un mouvement de contournement, l'attaquant doit recréer ces mêmes flancs en organisant une percée frontale de la position défensive ennemie afin de restaurer la manœuvre dans l'arrière de ce dernier. Gérer cette « transition d'une méthode opérationnelle à une autre », déclarait-il, constitue désormais « la tâche fondamentale et centrale de notre art opérationnel ».

Comme nous l'avons vu, la tâche de percer la position du défenseur avait été accomplie à un certain degré au niveau tactique dès 1918. Cela reste cependant insuffisant, car « un effort tactique profond doit encore se transformer en une brèche opérationnelle profonde », sans quoi la percée tactique elle-même n'a aucun sens. Il faut plutôt trouver un moyen de maintenir l'élan de la percée tactique initiale à travers toute la profondeur de la position ennemie ; ou, comme l'a si habilement formulé Isserson, « prolonger le coup de la profondeur vers la profondeur ». Agir autrement, c'est « continuer le système de frappes frontales insensées et exténuantes », qui étaient la marque des grandes opérations offensives de 1918.

Cependant, l'opération de percée ne serait pas une tâche facile, car les dispositifs défensifs modernes s'étaient approfondis au point de former une zone complexe de résistance à plusieurs niveaux. Par exemple, une division de l'époque occupait généralement une position s'étendant sur 6 à 8 kilomètres en arrière du front. À une profondeur de 8 à 10 kilomètres derrière cette position se trouve la zone de réserve tactique, qui constitue la deuxième ligne. S'étendant encore de 20 à 25 kilomètres derrière cette position se trouve une troisième ligne, où se trouvent les réserves de l'armée (opérationnelles). Enfin, à 25 à 50 kilomètres derrière cette ligne se trouvent les têtes de rails, par lesquelles les réserves stratégiques peuvent arriver en temps de crise. Ces multiples positions formeront une série de « ceintures fortifiées échelonnées consécutivement », chacune devant être pénétrée et surmontée à son tour. Ce processus ardu sera certainement rendu plus difficile, avertissait Isserson, par la capacité de l'ennemi à renforcer la défense en amenant davantage de réserves et en les engageant dans la bataille.

La solution au problème combinait les capacités de frappe à longue portée de la nouvelle technologie militaire avec la nécessité de « superposer » les efforts des différentes armes de combat en profondeur. Isserson proposait d'organiser la formation offensive de l'armée pour la percée en deux échelons. Le premier est « l'échelon d'attaque » (*eshelon ataki*), qui a pour tâche de percer la défense tactique de l'ennemi. Le second est « l'échelon de développement de la percée » (*eshelon razvitiia proryva*), qui, comme son nom l'indique, poussera la percée tactique dans toute la profondeur de la défense opérationnelle de l'ennemi.

Isserson a affirmé, d'une manière quelque peu grandiose, que cette organisation « résout le problème fondamental de l'art opérationnel moderne », qu'il définissait comme « la maîtrise décisive et profonde du frontalisme » (*frontal'nost'*), ou la tendance du front à devenir solide et continu. Cela est vrai, ajoutait-il, que le front en question ait été préalablement fortifié ou qu'il soit apparu spontanément à la suite de l'épuisement offensif d'un ou des deux camps. Dans le premier cas, il pensait probablement à la ligne Maginot en France, ou au système intermittent de fortifications de l'Union soviétique le long de sa frontière occidentale. Le deuxième scénario, cependant, était considéré comme plus probable et se produirait probablement après que l'élan offensif initial de la guerre se soit épuisé.

Dans ce dernier cas, le deuxième échelon de l'armée rencontrera la résistance croissante de l'ennemi, qui ne peut être surmontée malgré l'arrivée des troisième et quatrième

échelons d'infanterie. Il devient rapidement évident que le front de l'ennemi ne peut être contourné par la formation actuelle de l'armée, et le deuxième échelon, qui sert également d'avant-garde de l'armée, est retiré en arrière. Cet échelon, avec son important contingent de chars, de troupes motorisées et de cavalerie, devient l'échelon de développement du succès. Les unités de fusiliers des troisième et quatrième échelons prennent sa place au front et deviennent l'échelon d'attaque.

L'opération de percée commencera par une attaque massive combinant l'aviation et l'artillerie contre la zone de défense tactique de l'ennemi. Cela sera suivi par l'assaut de l'échelon d'attaque, qui se développe selon les lignes de la bataille profonde. Une fois qu'une brèche a été faite dans la défense tactique, l'échelon de développement de la percée est engagé pour exploiter le succès. Cela se fera en vagues successives de chars légers, d'artillerie automotrice et de cavalerie, suivies par l'infanterie motorisée. Dans certains cas, chacune des armes de combat peut avoir sa propre zone de percée, auquel cas « le développement de la percée se poursuivra simultanément sur plusieurs secteurs du front », alors qu'elles se précipitent dans la brèche créée par l'infanterie attaquante. Simultanément à ces événements, l'aviation à longue portée de l'armée attaquera des cibles profondément dans l'arrière de l'ennemi, dans le but de bloquer la zone et d'empêcher ou de ralentir l'arrivée des réserves ennemies sur le champ de bataille. L'attaquant effectuera également des débarquements aéroportés dans l'arrière de l'ennemi afin de perturber davantage sa défense et de couper d'éventuelles voies de retraite.

Un facteur clé dans la conduite de l'opération de percée en profondeur est la manière dont elle se déroule à la fois de manière consécutive et simultanée le long du front et dans la profondeur de la position ennemie, ce qui contrastait fortement avec les efforts opérationnels unidimensionnels de la Première Guerre mondiale, qui se déroulaient uniquement le long du front. Par exemple, même après le début réussi de l'opération, l'échelon d'attaque peut encore essayer d'élargir la brèche sur les flancs de la percée, ou même sur une autre portion du front. Pendant ce temps, une partie de l'échelon de développement de la percée (forces de cavalerie et mécanisées) peut faire de même le long de la deuxième position défensive ennemie en arrière. En même temps, les éléments avancés de ce dernier échelon pourraient déjà être bien à l'intérieur de la profondeur de la position ennemie, où ses forces aériennes et motorisées seraient fortement engagées avec les réserves ennemies en route vers le champ de bataille. Ensemble, ces activités constituent ce qu'Isserson appelait « un engagement nouveau, grandiose et à plusieurs niveaux, conduit sur plusieurs étages de la profondeur opérationnelle ».

Il a également affirmé que l'opération en profondeur avait résolu la confrontation séculaire entre les partisans des lignes intérieures et extérieures. Les premiers avaient été particulièrement chers à Napoléon, qui préférait lancer ses attaques depuis un point unique afin de diviser l'ennemi et de le détruire dans le détail. L'utilisation des lignes extérieures, en revanche, implique un mouvement d'enveloppement provenant de plusieurs directions, et était la forme de manœuvre privilégiée à l'époque de la stratégie linéaire. Ces deux types de manœuvre, ajouta-t-il, avaient souvent été considérés comme des « polarités opérationnelles » et irréconciliablement opposés l'un à l'autre. Maintenant, cependant, les deux sont unis dans l'opération en profondeur et se révèlent à différents stades. L'échelon d'attaque, par exemple, opère selon des lignes extérieures en attaquant sur un large front. L'échelon de développement de la percée, en revanche, opère selon des lignes intérieures en concentrant ses forces pour un coup unique au cœur de la position ennemie.

Cette synthèse, soutenait-il, réfutait la croyance, largement partagée depuis la Grande Guerre, selon laquelle seules les attaques frontales le long des lignes extérieures étaient possibles. Le corollaire de cette croyance est que la manœuvre de contournement et l'encercllement de l'ennemi « ont quitté l'arène historique » et ne sont plus possibles. Rien ne pourrait être plus éloigné de la vérité, soutenait-il, et en fait, les possibilités de manœuvre

offertes par l'essor de l'opération en profondeur conduiront à une renaissance des « Cannas » basée sur la stratégie de profondeur. À cet égard, Isserson fut exceptionnellement prophétique et l'opération en profondeur menant à l'encerclement de vastes forces ennemies fut le fleuron de l'art opérationnel de l'Armée rouge pendant la Seconde Guerre mondiale et un fondement de sa théorie opérationnelle pendant de nombreuses années par la suite.

L'Évolution de l'art opérationnel marque un net tournant par rapport aux travaux antérieurs d'Isserson, des œuvres plus descriptives et indique sa maturation en tant que penseur militaire. Il est certain que le livre semble souvent excessivement « académique » et souffre à plusieurs endroits des tentatives trop zélées de l'auteur pour imposer ses idées dans un cadre marxiste existant. Par exemple, au lieu d'examiner sérieusement des complexités techniques telles que l'état médiocre des communications et des transports lors des campagnes de 1914 et 1920, il préférerait insister sur leurs échecs offensifs comme une « inévitable historique », due à l'adhésion à une stratégie linéaire. Son effort pour diviser le développement de l'art militaire au cours des cent dernières années en étapes, imitant la division de la société humaine en étapes successives propre à Marx, n'est que légèrement moins répréhensible. De même, sa tentative de « réconcilier » la manœuvre sur les lignes intérieurs et extérieurs dans le cadre marxiste de la thèse — antithèse — synthèse est un peu forcée. D'un autre côté, l'accent mis par le marxisme sur les facteurs matériels a aidé son analyse du développement de l'opération comme résultat des changements technologiques dans les moyens de guerre.

Pour la plupart, cependant, les questions politiques n'ont concerné que la première moitié du livre et n'ont guère affecté la seconde ; car c'est là que réside le véritable génie de l'œuvre. Par exemple, la division de la force d'attaque en échelons de percée et d'exploitation a trouvé l'une de ses premières et plus éloquentes expressions ici, environ dix ans avant d'être effectivement mise en pratique. D'autres théoriciens soviétiques, notamment Triandafillov, avaient également proposé cette idée, bien que ses idées ne soient basées que sur ce qui pourrait être. Isserson fut l'un des premiers dans l'Armée rouge à exploiter cette idée à la lumière des nouvelles possibilités techniques offertes par les nouvelles armes de frappe longue portée, et à l'ancrer dans une théorie globale de la guerre.

Malgré sa taille relativement modeste (71 pages), *L'Évolution de l'art opérationnel* provoqua probablement la plus grande agitation au sein des rangs intellectuels de l'Armée rouge depuis la publication de l'œuvre révolutionnaire de Triandafillov trois ans plus tôt. La maison d'édition militaire avait visiblement placé de grands espoirs dans cet ouvrage en le mettant rapidement en production. De plus, le livre a été publié à tirage de 10 000 exemplaires, un nombre important pour l'époque. Isserson déclara plus tard, avec son manque de modestie caractéristique, que le livre « avait été lu par l'ensemble des cadres supérieurs de l'armée ». L'un d'entre eux était Toukhatchevski, et Isserson affirma que sa critique publique de l'offensive du Front occidental en 1920 contre les Polonais « avait encore approfondi nos relations hostiles précédentes ».109 Ici, il exagérait probablement pour l'effet, et, comme les événements le montreraient, ce n'était pas le cas.

L'intérêt pour le livre d'Isserson était en effet si grand qu'une conférence spéciale fut organisée dans la Maison centrale de l'Armée rouge par la Direction politique de l'armée pour débattre publiquement de ses mérites. Le point central de la conférence fut l'évaluation détaillée du livre par Sediakine, qui fut réimprimée dans un numéro ultérieur de *Guerre et Révolution*.

Sediakine a choisi de limiter ses remarques à la seconde partie du travail d'Isserson, cette partie ayant la plus grande pertinence pour le développement futur de l'armée. La majorité de ses commentaires étaient positifs, et il a félicité l'auteur pour avoir écrit « une contribution précieuse à la littérature militaire », comparant le livre favorablement à la très critiquée *Stratégie* de Svetchine de la décennie précédente. Il a même fait à Isserson le grand

compliment de déclarer que *L'Évolution de l'art opérationnel* devrait servir de base à un futur manuel opérationnel, dont l'armée manquait cruellement.

La plupart des critiques que Sediakine a formulées étaient relativement mineures et ne reflétaient que des différences de degré, comme lorsqu'il reprochait à l'auteur de ne pas avoir suffisamment mis en avant le rôle « progressiste » de l'URSS dans une guerre future. Il ne s'agissait toutefois que de simples effets de style, et il n'y a aucune raison de douter qu'Isserson n'était pas tout aussi attaché à la notion de « mission de libération » de l'Union soviétique que n'importe qui d'autre.

Plus important encore étaient ses commentaires concernant ce qu'il considérait comme « l'optimisme injustifié » de l'auteur quant à la capacité du char à percer une position défensive moderne. À cela s'ajoutait ce qu'il jugeait être la tendance d'Isserson à sous-estimer en général la résilience de la défense moderne, dont le développement n'était pas non plus resté immobile. Ainsi, bien que Sediakine ait approuvé l'idée d'une approche à couches multiples pour percer le front positionnel ennemi, il estimait manifestement que l'auteur était trop optimiste quant au succès d'une telle opération. Plus probablement, supposait-il, l'attaquant rencontrerait une défense solide qui exigerait le maximum d'efforts pour être surmontée. Il ne disait pas clairement la préoccupation très réelle que le coût d'un tel effort pourrait rendre l'armée incapable de « récolter les fruits de l'opération en profondeur », une question qu'il déclarait qu'Isserson avait « insuffisamment éclairée ».

D'un autre côté, Sediakine remettait en cause la croyance souvent énoncée par Isserson selon laquelle la résistance de la défense augmente à mesure que l'attaquant avance plus profondément sur le territoire ennemi. Cela n'était pas toujours vrai, affirmait-il, notamment pendant la guerre civile russe. Il soulignait qu'en 1919, les armées blanches de Denikine et de Koltchak s'étaient rapidement effondrées après le premier coup dur porté par l'Armée rouge. Ces attaques furent suivies d'une poursuite vigoureuse au cœur de leur territoire, ce qui aboutit à la quasi-désintégration des armées adverses. Et bien que Sediakine admette que la défaite de l'Armée rouge le long de la Vistule en 1920 validait la thèse d'Isserson, il reprochait néanmoins à ce dernier sa « grave erreur » de chercher à rendre le résultat de cette opération valable pour toutes les autres.

En réalité, c'est Sediakine qui a commis la plus grande erreur en comparant des pommes et des oranges. Son utilisation des deux exemples tirés de la guerre civile, bien que paraissant correcte, avait très peu de rapport avec la discussion en cours. Denikine et Kolchak commandaient tous deux des armées de conscrits dont la loyauté envers la cause blanche était, au mieux, douteuse. Tant qu'ils avançaient et connaissaient un succès apparent, ils restaient une force combattante cohérente. Cependant, dès qu'ils subissaient un revers sérieux, les désertions augmentaient considérablement et les armées se désagrégeaient rapidement. Leur situation ne faisait que s'aggraver lorsqu'ils se repliaient à travers des zones politiquement peu fiables, ce qui signifiait qu'ils disposaient de peu de ressources en matériel et en renforts. Il en allait tout autrement dans la guerre contre la Pologne. Ici, l'Armée rouge avait vaincu mais n'avait pas réussi à détruire les Polonais en Biélorussie et ne réussit qu'à les repousser sur leur propre territoire. Le fait que les Polonais considéraient le conflit comme une guerre nationale contre l'envahisseur russe, et non comme une guerre de classes, renforçait leur détermination, et leur contre-offensive anéantit les forces rouges épuisées. Sediakine semblait ici espérer que des conditions similaires à celles de la guerre civile pourraient se reproduire lors d'un futur conflit contre les grandes puissances capitalistes et leurs alliés, et la croyance en un soulèvement prolétarien à l'arrière de l'ennemi était depuis longtemps une conviction profondément ancrée dans l'Armée rouge. Le mature Isserson, bien qu'il ne fût probablement pas complètement exempt de telles croyances, avait le bon sens d'écarter ce facteur.

Une autre critique, beaucoup moins informative, est apparue trois ans plus tard dans les pages de l'hebdomadaire militaire allemand *Militär Wochenblatt*. Malheureusement pour

l'instruction de ses lecteurs, cette publication était déjà sous l'emprise de l'idéologie nazie. Même le titre de l'article, « Le Gengis Khan moderne », indique sa ligne générale, et le nom de famille manifestement juif d'Isserson ne lui valut certainement aucun avantage aux yeux du critique. Ainsi, au lieu d'une critique rationnelle de *L'Évolution de l'art opérationnel*, le lecteur fut confronté à des phrases toutes faites telles que le « spectre d'un César mongol » émergeant des steppes sans fin pour noyer la civilisation occidentale dans le sang. Le critique accepta certes que l'œuvre d'Isserson devait être prise au sérieux, mais pour toutes les mauvaises raisons. Plutôt que de traiter les idées soulevées dans le livre, le critique avertit que l'Allemagne pourrait un jour être appelée à défendre la culture européenne contre une « invasion barbare de l'Est », soutenue par le matériel militaire le plus avancé. Ainsi fut perdue une occasion de former le lectorat militaire allemand aux complexités de l'une des théories militaires de l'Armée rouge. Compte tenu des événements des dix années suivantes, cela fut certainement une erreur.

Une parenthèse historique

Le travail publié d'Isserson suivant impliquait sa première incursion dans le domaine de l'histoire militaire depuis 1926. Ce dernier effort consistait en une étude longue (242 pages) intitulée *L'Art militaire à l'époque des guerres nationales de la seconde moitié du XIXe siècle*. La parution du livre au printemps 1933 témoigne de la productivité phénoménale d'Isserson durant son premier séjour académique. Elle indique également son intérêt continu pour l'armée allemande ; cette fois en examinant ses activités lors des diverses guerres de l'unification allemande : la guerre austro-prussienne de 1866 et la guerre franco-prussienne de 1870-71, dont l'issue victorieuse a conduit à la création de l'Empire allemand.

Cependant, il n'est pas dans l'intention de cette étude de s'attarder sur les détails opérationnels de ces conflits, qui sont déjà bien connus des historiens militaires. Il s'agit plutôt d'éclairer davantage la vision politico-militaire d'Isserson, telle qu'elle s'exprime dans ses écrits. Ce n'est pas un exercice vain, car les convictions théoriques militaires d'Isserson étaient indissociablement liées à sa vision politique. Dans cette perspective, le livre doit être compris davantage comme une continuité du travail brillamment entamé dans *L'Évolution de l'art opérationnel*, mais dans un autre contexte historique. En fait, les phénomènes abordés dans *Art militaire* correspondent dans de nombreux domaines à ceux déjà mis en évidence dans son travail précédent.

Le déterminisme marxiste d'Isserson s'est manifesté de la manière la plus évidente dans son examen du développement de l'art militaire au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle. Ces développements étaient étroitement liés au triomphe du capitalisme en Europe occidentale, illustré par la domination de la bourgeoisie, entre les mains de laquelle se concentraient la majeure partie des richesses productives de la société. La bourgeoisie avait progressivement remplacé l'ancienne aristocratie féodale après la Révolution française, lorsque les conditions économiques changeantes rendaient la domination de l'ancienne classe dirigeante obsolète. En dessous de la bourgeoisie se trouvait la nouvelle classe ouvrière industrielle, de plus en plus asservie par le système des usines en plein essor. C'est la classe ouvrière, selon Marx, qui était destinée à renverser le capitalisme et à construire une nouvelle société basée sur la propriété commune des moyens de production — le communisme.

Pour toutes ses injustices, cependant, le capitalisme a supervisé des avancées remarquables dans le développement et la production de biens, y compris la technologie militaire. C'était l'époque où l'art militaire était de plus en plus influencé par l'introduction généralisée des armes rayées — armes à feu d'infanterie et artillerie — dans les arsenaux des grandes puissances. De plus, ces armes pouvaient désormais être produites en masse plus rapidement et à une fraction du coût nécessaire dans un passé récent. Aussi, alors que les améliorations techniques antérieures pouvaient prendre de nombreuses années, voire des

décennies, pour atteindre les troupes sur le terrain, les capacités productives considérablement accrues de l'économie capitaliste ont réduit de manière significative le délai entre le développement et la livraison, ce qui signifie qu'une nation pouvait moderniser ses forces armées avec des armes plus récentes et plus puissantes en seulement quelques années. Cela a, à son tour, conduit au phénomène d'innovation militaire parrainée par le gouvernement, qui se poursuit jusqu'à notre époque.

Un autre développement important pendant cette période fut l'apparition d'un réseau ferroviaire très développé dans les principaux pays capitalistes, tels que l'Allemagne, où la longueur totale de voies posées passa de seulement 469 kilomètres en 1840 à 18 450 seulement trente ans plus tard. Cela eut des conséquences décisives pour la conduite de la guerre, car un grand nombre de troupes pouvait désormais être transporté rapidement d'un front à l'autre en une fraction du temps précédemment nécessaire. À partir de ce moment, les considérations militaires commencèrent à jouer un rôle important dans la planification et la construction de nouvelles lignes ferroviaires, l'apparition d'un réseau ferroviaire très développé le long de la frontière française en 1870 étant un exemple évident. L'exploitation des possibilités offertes par le chemin de fer dans cette région permettait désormais à un commandant de « prendre de l'avance » sur son ennemi en mobilisant et concentrant ses forces plus rapidement afin de prendre celui-ci de court et de porter le premier coup.

La compétition séculaire entre la Prusse et l'Autriche pour la suprématie en Allemagne éclata à nouveau au printemps 1866, à la suite d'un différend concernant leur administration conjointe des anciennes provinces danoises du Schleswig et du Holstein. Les deux pays pouvaient initialement déployer environ 300 000 hommes sur le théâtre militaire de Bohême, avec des forces importantes stationnées ailleurs le long de leurs frontières pour se prémunir contre des tiers.

Le plan de guerre prussien prévoyait la concentration de trois armées distinctes – deux grandes en Silésie, plus une plus petite contre l'allié de l'Autriche, la Saxe. Ces armées devaient ensuite franchir la frontière à des points largement séparés, dans le but de se rejoindre le long des sources du fleuve Elbe dans le nord de la Bohême, où von Moltke s'attendait à rencontrer les Autrichiens pour la bataille décisive. Cependant, Isserson se hâta de souligner que la notion de concentration de von Moltke différait fondamentalement de l'idéal napoléonien de rassembler toutes ses forces en un seul point. La concentration dans des conditions modernes, écrivait-il, signifiait désormais le « ciblage concentrique de toutes les armées vers une zone unificatrice », là où l'on s'attendait à ce que l'ennemi concentre son armée, « afin de l'attaquer depuis différentes directions le long du front, du flanc et, si possible, de l'arrière ».

Les armées prussiennes commencèrent à franchir la frontière bohémienne dans la dernière semaine de juin, battant de petites forces autrichiennes qui barraient les cols de montagne. À la fin du mois, seules quelques distances séparaient les différentes armées, et d'ici le 2 juillet, les Prussiens avaient effectué une jonction approximative et occupé une position avantageuse vis-à-vis des Autrichiens, qui étaient massés de manière compacte dans la région de Sadowa-Koniggratz. La bataille décisive commença le lendemain avec une attaque concentrique des trois armées. Ces assauts n'étaient pas toujours bien coordonnés, et les Prussiens subirent de lourdes pertes sous le feu ennemi, mais à la mi-après-midi, les Autrichiens faisaient face au réel danger d'être encerclés. Néanmoins, ceux-ci purent rompre le contact et se replier sur Vienne. Il n'y eut cependant plus de combats, et le défaitisme au sein de la direction politico-militaire du pays ainsi que la menace de soulèvements à l'intérieur même du pays finirent par contraindre à conclure un accord. Le traité de paix qui suivit exclut effectivement l'Autriche des affaires allemandes.

Koniggratz avait été la plus grande bataille livrée en Europe depuis la fin des guerres napoléoniennes. Pour Isserson, elle représentait le triomphe de deux tendances importantes qui s'étaient affirmées depuis 1815 et dont la domination ne pouvait plus être contestée. La première de ces tendances était le nouveau phénomène des armées séparées se concentrant

sur le champ de bataille depuis différentes directions, dont des signes étaient apparus dès la bataille de Leipzig en 1813. En 1866, von Moltke avait pu réaliser cette concentration à l'échelle opérationnelle, au cours de laquelle les armées prussiennes avaient commencé leur marche vers le champ de bataille, séparées les unes des autres de plus de 400 kilomètres. Cependant, contrairement à l'époque napoléonienne, où la marche vers le champ de bataille constituait un événement distinct de la bataille elle-même, le déploiement opérationnel des forces prussiennes au début de la guerre « contenait déjà les conditions préalables de la future bataille », Koniggratz étant simplement la « conséquence logique » du déploiement initial.

La bataille a également marqué le triomphe clair de la stratégie linéaire. Les caractéristiques distinctives de cette stratégie étaient le déploiement large et très séparé des armées au début de la guerre, suivi de leur approche séparée du champ de bataille, culminant dans leur attaque concentrique contre l'armée ennemie, afin de contourner les flancs de cette dernière et de l'encercler. La supériorité de cette stratégie était apparue dès la bataille de Waterloo en 1815, où l'attaque prussienne contre le flanc français avait conduit à la défaite de Napoléon. Cependant, il s'agissait encore d'un développement embryonnaire, et il a fallu les conditions socio-économiques de la seconde moitié du XIX^e siècle pour qu'elle se concrétise. Son importance n'était pas non plus universellement reconnue, déclara Isserson ; et tandis que von Moltke était capable de vaincre les Autrichiens, il avait moins de succès à surmonter la résistance de ses propres subordonnés, qui continuaient à « s'incliner aveuglément devant l'art militaire de Napoléon » en concentrant leurs forces en une seule masse compacte. Le chef d'état-major se retrouvait désormais face à la tâche ardue d'éduquer l'armée prussienne dans l'esprit de la nouvelle stratégie.

La victoire éclair de la Prusse sur l'Autriche fit de cette dernière la puissance dominante dans le nord de l'Allemagne, seules les principautés et royaumes du sud échappant à son contrôle. Cette nouvelle réalité suscita une inquiétude particulière en France, dont l'empereur, Napoléon III, nourrissait depuis longtemps des prétentions à jouer un rôle de premier plan dans les affaires européennes, et dont la position était désormais menacée par l'État prussien nouvellement arrivé, qui cherchait clairement à unir toute l'Allemagne sous son autorité. Étant donné l'accumulation des tensions entre les deux pays, la France et la Prusse n'avaient besoin que d'un prétexte pour entrer en guerre. Celui-ci se présenta à l'été 1870, lorsque la France déclara la guerre à la Prusse. Cet acte joua directement en faveur de cette dernière en mettant la responsabilité du déclenchement de la guerre sur la France, ce qui permit à la Prusse de se présenter au monde comme la partie lésée et la protectrice des intérêts nationaux allemands contre l'agression française. Il servit également à réunir dans une coalition anti-française les États du sud de l'Allemagne restants, comme la Bavière, qui autrement considéraient avec inquiétude toute augmentation du pouvoir prussien en Allemagne.

En tant que marxiste, Isserson considérait inévitablement ces événements en termes d'intérêts de classe des deux côtés et se sentait obligé de rendre une évaluation politique. D'une part, écrivait-il, la victoire prussienne sur l'Autriche « bouleversa fortement les cercles bourgeois français », qui considéraient l'essor de la Prusse comme une « menace directe » pour leur position économique, par quoi il entendait que l'unification de l'Allemagne entraînerait immédiatement la création d'une puissance économique unique et dynamique à leur porte. La vision d'Isserson du rôle prussien dans la guerre était beaucoup plus positive, allant même jusqu'à qualifier la phase initiale du conflit de « guerre défensive » de la part de cette dernière, car « elle défendait l'unification nationale historiquement progressive de l'Allemagne ».

Qu'un marxiste puisse prendre parti dans un conflit entre deux pays bourgeois semble, à première vue, étrange, d'autant plus que, selon l'analyse d'Isserson lui-même, la bourgeoisie prussienne était complètement sous la coupe de l'aristocratie foncière junker. Cependant, à y regarder de plus près, cette position n'est pas aussi contradictoire qu'elle en a l'air, puisque les marxistes sont censés soutenir l'élément le plus « progressiste » dans tout conflit, quels que

soient les classes impliquées. Par exemple, Marx lui-même était un fervent partisan de la cause de l'Union pendant la guerre de Sécession américaine, car celle-ci représentait supposément les intérêts bourgeois progressistes du Nord contre l'aristocratie semi-féodale du Sud. Dans le cas présent, donc, la cause « progressiste » de l'unification nationale allemande devait nécessairement susciter la sympathie d'Isserson.

Au déclenchement de la guerre, les deux camps commencèrent à mobiliser et à concentrer leurs forces le long de la frontière. Ce processus se déroula beaucoup plus efficacement du côté allemand, de sorte qu'au début du mois d'août, ces forces, placées sous le commandement général prussien, comptaient un peu plus de 500 000 hommes. Les Français, en revanche, ne purent initialement rassembler que 250 000 hommes. Pour cette raison et d'autres, le commandement français adopta dès le départ une stratégie défensive visant à retarder les Allemands jusqu'à ce que l'ensemble des ressources du pays puisse être mis en œuvre contre l'ennemi.

Les forces dirigées par les Prussiens ne souffraient d'aucune de ces contraintes et adhéraient à une stratégie offensive tout au long de la campagne. Le plan de Von Moltke consistait à contourner les armées françaises en Lorraine et à les isoler de Paris en les poussant vers le nord et l'est. Ses efforts ont été couronnés de succès en divisant les deux principales armées françaises et, à la mi-août, elles menaçaient de couper les Français autour de Metz depuis le sud et l'ouest. C'est là qu'elles entrèrent en collision avec les Français près des villages de Vionville et Mars-la-Tour, à Gravelotte et à Saint-Privat, où s'ensuivit un engagement prolongé de plusieurs jours. Les pertes allemandes furent extrêmement lourdes, mais les Français furent arrêtés et contraints de se replier dans la forteresse de Metz, où ils se rendirent deux mois plus tard.

L'armée française restante se retira alors vers le nord-est, poursuivie par les forces allemandes qui n'étaient pas engagées dans le siège de Metz. Ces dernières continuèrent leur tentative de contourner leur ennemi et finirent par coincer les Français à Sedan. C'est là que les Français, après de brèves mais violentes combats, furent encerclés et contraints de se rendre le 1er septembre.

La révolution suivit rapidement la défaite de l'armée française et un nouveau gouvernement de défense nationale fut proclamé à Paris le 4 septembre. Pour Isserson, cependant, le changement de régime n'était pas une victoire totale, car le nouveau gouvernement était irrévocablement « bourgeois » dans sa composition. Cela mit immédiatement le gouvernement en conflit avec la classe ouvrière industrielle de la capitale, qui constituait alors une part importante de ses défenseurs. En conséquence, l'alliance précaire entre des classes antagonistes pour la défense de la France ne pouvait pas durer longtemps, car « la bourgeoisie française comprenait que le principal ennemi était les ouvriers armés, et non les hordes allemandes », et citait Marx selon lequel le gouvernement de défense nationale « était devenu le gouvernement de la trahison nationale ». Et bien qu'une grande partie de l'analyse d'Isserson puisse être rejetée comme une théorie du complot, il ne fait aucun doute que les tensions sociales étaient à son comble et devaient bientôt s'exprimer dans la brève Commune de Paris de mars à mai 1871.

De plus, après Sedan et la chute de la monarchie, le contenu politique de la guerre a subi un renversement complet. Ce qui avait été une « guerre défensive » pour la Prusse et les autres États allemands, écrivait-il, « s'était transformé en une guerre impérialiste », tandis que pour les Français assiégés, le conflit était désormais une lutte « défensive » progressive. Quoi que l'on pense de ce point de vue, il ne fait guère de doute qu'avec la victoire de Sedan, les dirigeants prussiens avaient atteint leur objectif d'unifier l'Allemagne en tout, sauf en nom, et que la guerre était de plus en plus devenue un conflit d'agrandissement territorial au détriment de la France. Cela est devenu évident avec la cession des provinces françaises d'Alsace et de Lorraine à l'Allemagne à la suite du traité de paix de 1871 entre les deux pays.

Isserson a qualifié la guerre franco-prussienne de « première grande guerre » de l'ère industrielle, au cours de laquelle des innovations techniques telles que le chemin de fer et le télégraphe ont été largement utilisées.¹²⁹ En tant que telle, la guerre a mis en évidence un certain nombre de développements propres à la « nouvelle ère de la stratégie linéaire », qui avait elle-même succédé à la « stratégie d'un point unique » de l'époque napoléonienne. Parmi les caractéristiques les plus notables de cette nouvelle ère figuraient l'essor d'une nouvelle tactique basée sur le feu, la stratégie linéaire d'armées largement séparées opérant de concert sur un large front, la conduite des opérations en profondeur, et l'importance du mouvement d'enveloppement menant à l'encerclement de l'ennemi.¹³⁰ Tous ces éléments, affirmait-il, étaient dialectiquement liés les uns aux autres, chacun à la fois complémentaire et contradictoire par rapport aux autres.

Pour un marxiste, cependant, le changement est la seule chose permanente, et le nouveau devient rapidement l'ancien et est, à son tour, contesté par de nouveaux phénomènes. Toujours fidèle à la dialectique, Isserson écrivait : « le développement de l'art militaire progresse souvent si rapidement que déjà dans ses premières manifestations, il trahit des signes de sa propre négation. » L'une de ces contradictions était que même les victoires spectaculaires allemandes à Metz et Sedan n'ont pas immédiatement mis fin à la guerre et que plusieurs mois supplémentaires devaient s'écouler avant que les Français ne capitulent enfin, car ces derniers pouvaient encore puiser dans leurs réserves de main-d'œuvre et lever de nouvelles armées pour poursuivre le combat. La capacité des grands États modernes à se relever même des défaites les plus graves signifiait que « les victoires finales ne peuvent plus être obtenues en une seule vague d'efforts opérationnels. » C'était un « avertissement suffisamment sérieux contre la stratégie linéaire de déploiement simultané de toutes les forces sur une seule ligne », par laquelle il entendait clairement le regroupement initial des forces allemandes à l'Ouest en août 1914.

Une autre contradiction sérieuse s'est révélée tôt dans la guerre lorsque le mouvement tournant de l'armée allemande est entré en collision avec un « front de feu solide », comme à Gravelotte et à Saint-Privat. La rencontre de deux flancs solides, poursuivit Isserson, constituait un sérieux obstacle à la stratégie linéaire de von Moltke, et les victoires ultérieures de ce dernier n'ont été possibles que parce qu'il faisait face à des adversaires qui adhéraient à l'ancienne « stratégie du point unique » et qui se laissaient contourner. Cependant, cet avertissement a également été ignoré et, en 1914, de nombreuses puissances continentales européennes avaient, à un degré ou à un autre, adopté une stratégie linéaire, et le contournement stratégique des forces ennemies est devenu la base du plan de guerre de plus d'un pays. À l'insu des états-majors de l'époque, en 1914, l'apogée de la stratégie linéaire était passée et, dialectiquement parlant, « s'était transformée en sa propre antithèse », ayant donné naissance à « des facteurs qui ont conduit à sa propre négation ». Avec l'échec de la tentative allemande d'envelopper les armées alliées en France, « front se heurta à front » et la stratégie linéaire passa à l'histoire.

Comme nous l'avons vu, la disparition de la stratégie linéaire a inauguré la stratégie de profondeur, dans laquelle surmonter la position profondément échelonnée de l'ennemi devenait au moins aussi important que de le contourner. En conséquence, Isserson a de plus en plus consacré ses talents aux problèmes pratiques d'organisation d'une telle percée, comme l'expriment ses diverses œuvres sur la bataille en profondeur et l'opération en profondeur. Ces efforts ont occupé les huit années suivantes de sa vie, au cours desquelles certaines de ses œuvres les plus importantes ont été publiées. Cela a été suivi par une autre décennie et demie de camp et d'exil, si bien qu'au moment où Isserson est retourné à l'écriture de l'histoire, il était déjà un vieil homme.

Chapitre 5

L'Opération en profondeur révélée

La base organisationnelle

L'Évolution de l'art opérationnel a constitué un ajout significatif à l'ensemble croissant de la littérature de l'Armée rouge dans le domaine des opérations, se plaçant aux côtés des travaux de Triandafillov, Nikolaï Nikolaïevitch Movtchin et d'autres. Cependant, l'œuvre d'Isserson, bien qu'étant une brillante exposition de sa vision militaire, était trop théorique pour avoir une grande valeur pratique. Il était lui-même pleinement conscient de cette lacune, allant même jusqu'à écrire dans l'introduction du livre que la tâche principale que l'Armée rouge devait désormais accomplir était « de construire une théorie appliquée de l'art opérationnel moderne ».

Isserson fut prompt à relever son propre défi et entreprit la tâche de produire un guide plus concret pour la conduite d'une opération au niveau de l'armée et du front. Le résultat fut *Les Fondements de l'Opération en Profondeur*, qui représentait une version élargie et retravaillée d'une série de conférences sur l'art opérationnel données par l'auteur au printemps 1933. Cependant, cet ouvrage n'a jamais été publié dans la presse militaire ouverte et reste classifié à ce jour. Néanmoins, étant donné la profondeur du travail et le style érudit de l'auteur, *Les Fondements de l'Opération en Profondeur* a sans doute fait une impression profonde sur ceux qui ont eu la chance de le lire.

Isserson fut exceptionnellement modeste dans son évaluation de l'ampleur du travail, déclarant qu'il cherchait seulement « à examiner les normes de calcul et les formes concrètes de l'opération en profondeur » au début d'une guerre. Il mit explicitement en garde contre le fait de tirer des conclusions trop générales même à partir de ces objectifs limités, ajoutant que les thèses présentées « ne peuvent en aucun cas prétendre être une solution finale et complète du problème » de la conduite d'une opération en profondeur. Cela était particulièrement vrai, avertit-il, car les chiffres concernant l'équipement et les effectifs étaient nécessairement hypothétiques et susceptibles d'être modifiés en fonction des circonstances. Il conseilla en outre au lecteur de ne pas élever les idées exposées dans l'ouvrage au rang de guide prêt à l'emploi pour toutes les situations, précisant que toute tentative de le faire risquait de restreindre le type de recherche libre qui était si essentiel au développement de la théorie militaire de l'armée. Au contraire, les thèses du travail devraient être rigoureusement testées, ce qu'il entendait probablement par exercices cartographiques et simulations de guerre. Ce n'est qu'après avoir passé ces conditions qu'elles pourraient servir de tremplin pour l'étape suivante du développement de l'art opérationnel de l'Armée rouge : la compilation d'un manuel opérationnel.

Comme cela a été montré, Isserson croyait que le principal problème auquel l'art militaire moderne était confronté était « l'opposition front contre front », qu'il nomma « frontalisation ». Cette confrontation était le résultat des grandes avancées technologiques militaires depuis le milieu du XIXe siècle, ainsi que de l'augmentation tout aussi impressionnante de la taille des armées modernes. Ces développements parallèles ont rapidement conduit à une situation où, à la fin de 1914, la liberté de manœuvre des armées avait été réduite à néant et elles étaient obligées, à la place, d'organiser une percée du front ennemi. Cependant, il n'y eut aucun cas de percée au niveau opérationnel réalisée pendant la Première Guerre mondiale.

Il a réduit les raisons de cet échec à quatre insuffisances matérielles et organisationnelles, dont les deux premières étaient de nature tactique et les deux dernières de nature opérationnelle. La première était le manque chez l'attaquant d'une arme capable de résister aux tirs de fusils et de mitrailleuses du défenseur et de les surmonter. La deuxième était l'absence d'armes à longue portée qui permettraient à l'attaquant de « frapper simultanément toute la profondeur tactique de la défense ». L'absence de telles armes par le passé avait contraint l'attaquant à « résoudre la tâche d'une telle percée par des coups successifs méticuleusement répartis en profondeur, pendant lesquels les réserves tactiques profondes restaient intactes », et donc capables de restaurer la situation. L'extraordinaire capacité de la défense moderne à se régénérer a poussé Isserson à revenir à sa comparaison favorite avec le guerrier ancien combattant une hydre à douze têtes, et qui constate qu'après avoir coupé une tête, une autre a repoussé à sa place. Ce qui est nécessaire, déclara-t-il, c'est un moyen de couper simultanément les douze têtes.

Cependant, même les efforts tactiques précédemment couronnés de succès avaient finalement échoué en raison de l'absence d'un « facteur » distinct permettant de prolonger la bataille au-delà de la zone défensive tactique immédiate et d'atteindre la profondeur opérationnelle. Cela a conduit à une situation pendant la Grande Guerre dans laquelle « la percée tactique elle-même s'est avérée, en substance, inutile, et s'est rapidement éteinte », ne laissant qu'une entaille insignifiante dans le front du défenseur. La quatrième raison des échecs opérationnels précédents était que, même si une offensive de style 1918 avait pu pénétrer jusqu'à la profondeur opérationnelle, elle aurait néanmoins échoué à atteindre son objectif en raison de l'incapacité de l'attaquant à isoler le champ de bataille contre l'arrivée des réserves opérationnelles et stratégiques de l'ennemi. Cela laissait le défenseur libre de déployer ces forces vers la pénétration afin de colmater la brèche et même de lancer une contre-offensive, qui, le plus souvent, transformait l'offensive initiale en opération défensive.

La solution d'Isserson à ce dilemme était également quadruple et abordait chacun de ces points à tour de rôle. Tout d'abord, les forces attaquantes doivent être approvisionnées avec les moyens de surmonter le feu anti-infanterie du défenseur. L'arme idéale à cet effet est le char, et il prônait la « charisation » de l'attaque, par laquelle il entendait la saturation de l'assaut tactique par un soutien blindé. La deuxième étape consiste en la destruction simultanée de la défense tactique de l'ennemi sur toute sa profondeur afin d'empêcher l'ennemi de rétablir la situation et de rendre tout effort opérationnel ultérieur stérile. C'était le domaine de la bataille en profondeur, qu'il appelait la seule forme capable de « résoudre radicalement le problème de la rupture tactique du front ».

La troisième étape était de nature opérationnelle et prévoyait la création d'un « facteur qualitativement nouveau » dans l'ordre de combat de l'attaquant, capable de compléter la percée tactique et de porter l'attaque dans la profondeur opérationnelle de l'ennemi. En termes organisationnels, cela impliquait la création d'un « échelon de développement de percée » séparé, qu'il avait déjà évoqué dans *L'Évolution de l'art opérationnel*. L'élément final pour assurer le succès opérationnel est la capacité de l'attaquant à isoler le champ de bataille contre l'arrivée des réserves opérationnelles et stratégiques de l'adversaire. Cela représentait la mission des forces aériennes à longue portée de l'attaquant, qui devaient entraver l'arrivée de ces réserves par des frappes profondes dans l'arrière de l'ennemi.

Ensemble, ces quatre conditions ont constitué la pierre angulaire de l'opération en profondeur moderne (*glubokaia operatsiia*), qui est destinée à « rompre et briser » le front défensif de l'ennemi « sur toute sa profondeur opérationnelle ».

Isserson soutenait que l'opération profonde ne peut être réalisée qu'au sein de l'armée moderne combinée, qui est la « principale formation opérationnelle », capable d'unir les « efforts tactiques séparés en un effort opérationnel général ». L'armée accomplit cette tâche le long d'une « direction opérationnelle » spécifique (*operatsionnoe napravlenie*), qui est cette partie du théâtre des opérations militaires qui « conduit à des objectifs importants sur le

territoire ennemi » ayant une signification économique, politique et militaire. Les opérations menées sur l'ensemble du théâtre des opérations militaires relèvent du front, ou groupe d'armées, qui organise les opérations séparées des armées dans la poursuite d'un objectif plus vaste. En effet, il définissait le front comme « une formation d'ordre stratégique », et ses opérations relèvent du domaine de la stratégie.

Certaines directions opérationnelles sont inévitablement plus importantes que d'autres, et la distinction entre directions opérationnelles primaires et secondaires constitue l'une des principales tâches de l'état-major général d'un pays en temps de paix. Sur cette base, l'état-major formule ses recommandations pour l'affectation des forces aux différentes directions, sous la forme du plan du pays pour le déploiement de ses forces armées en temps de guerre. Dans les directions d'importance particulière, le pays déploierait ses forces principales, dont une partie serait organisée comme l'« armée de choc » (*udarnaia armiia*). Cependant, même une puissante armée de choc est incapable de réaliser seule une opération de front avec ses ressources et aura besoin d'aide pour accomplir des tâches plus importantes. Dans un tel cas, un front pourrait comprendre trois armées de choc ou plus.

Le concept d'armée de choc remontait au moins à l'époque de la guerre civile russe, lorsque le haut commandement de l'Armée rouge renforçait certaines armées afin de mener des missions offensives importantes le long des principales directions opérationnelles. Les auteurs soviétiques de l'entre-deux-guerres utilisaient souvent ce terme. Par exemple, Triandafillov fit de l'armée de choc l'élément central de *Le caractère des opérations des armées modernes*, qu'il modela d'après les armées allemandes de l'aile droite qui avaient traversé la Belgique et la France en 1914 et d'après les armées de l'aile droite du Front occidental soviétique en 1920. Cependant, son armée de choc ne devait pas être une simple récapitulation de la force relativement homogène de l'époque précédente, mais une formation moderne interarmes comptant 12 à 18 divisions de fusiliers, 16 à 20 régiments d'artillerie et huit à 12 bataillons de chars, et augmentée de quatre à cinq escadrons de chasseurs et de deux à trois brigades de bombardiers. Triandafillov calcula que cette concentration de forces permettrait à l'armée de choc de « mener une série d'opérations consécutives du début à la fin » et de « surmonter toute résistance ennemie au début, ainsi que pendant l'opération ».

Triandafillov est revenu sur le sujet dans son mémorandum précédemment cité, dans lequel il détaillait plus précisément ses idées pour renforcer les capacités offensives de l'armée de choc. Son armée de choc se composait de quatre à cinq corps de fusiliers (12 à 15 divisions de fusiliers), qui seraient renforcés par des chars et de l'artillerie pour une opération majeure à partir des réserves du haut commandement, selon divers scénarios. Ces scénarios dépendaient de l'adaptation du terrain à l'emploi massif de chars, ce qui influençait à son tour la quantité d'artillerie assignée à l'attaque. De plus, l'armée de choc pouvait être renforcée par six à neuf escadrons d'avions d'assaut et de bombardiers légers, ainsi que par six à huit escadrons de chasseurs. Ces unités, avec les moyens aériens organiques de l'armée, fourniraient entre 500 et 600 avions. Dans le cas d'une opération majeure sur un front, plusieurs armées de choc pourraient être organisées pour une attaque sur toute une direction stratégique. Dans un tel scénario, le nombre total d'avions pourrait atteindre de 2 500 à 3 000 appareils, y compris 300 à 400 bombardiers lourds.

Ce travail a été repris l'année suivante par Yegorov, chef de l'État-major de l'Armée rouge (RKKA), qui, bien qu'il manquât du talent et de la perspicacité de son ancien subordonné, était néanmoins disposé à faire avancer les idées de ce dernier. Il le fit dans un long mémorandum, qui proposait une version mise à jour des thèses originales de Triandafillov. Yegorov y déclara que les changements quantitatifs et qualitatifs survenant alors dans le parc d'équipements de l'Armée rouge permettraient aux Soviétiques de créer plusieurs armées de choc d'ici 1933. Une contribution particulièrement précieuse à la puissance de frappe de l'armée de choc fut l'inclusion d'un corps mécanisé, dont les deux premiers apparurent en 1932. L'armée de choc continuerait également à être fortement renforcée par la

cavalerie stratégique mentionnée précédemment, des brigades mécanisées séparées et des divisions motorisées. Elle pourrait également chercher le soutien du nouveau corps aérien, dont le premier devait apparaître en 1933.

En 1935, l'Armée rouge disposait de quatre corps mécanisés, chacun avec une dotation autorisée de 348 chars légers modèle BT, 63 tankettes T-37 et 52 chars lance-flammes. Le corps mécanisé était organisé en deux brigades mécanisées, une brigade de fusiliers-mitrailleurs, un bataillon autonome de reconnaissance blindée et un bataillon de communication. Le corps disposait également de 20 pièces d'artillerie et de 1 444 automobiles, pour une force totale de 8 965 hommes. Le corps pouvait être renforcé par des unités d'ingénierie, anti-aériennes et autres provenant de la réserve du commandement supérieur. Il était prévu de les combiner avec les corps de cavalerie pour former des armées/groupes cavalerie-mécanisés. Après cette date, cependant, aucun autre corps mécanisé n'a été créé, et leur redésignation en corps de chars en 1938 n'a entraîné aucun changement dans leur structure interne.

Ainsi renforcée, l'armée de choc était effectivement une entité redoutable pour l'époque. L'armée de choc de Yegorov compterait cinq corps de fusiliers (15 divisions de fusiliers), dont quatre cinquièmes seraient renforcés pour une opération majeure avec des « moyens supplémentaires de suppression ». Selon un scénario possible, écrivait-il, l'armée de choc disposerait de 1 983 canons de divers calibres (dont 468 provenant de la réserve d'artillerie du haut commandement) et de 250 chars. Un autre scénario prévoyait l'attaque de l'armée de choc avec 1 863 canons (dont 348 provenant de la réserve d'artillerie du haut commandement) et 1 500 chars (dont 1 000 provenant de la réserve de chars du haut commandement). De plus, l'armée de choc pourrait être renforcée par quatre à cinq brigades aériennes d'assaut et de bombardement léger, ainsi que par cinq à six escadrons de chasseurs, soit un total de 850 à 900 appareils. L'armée de choc pourrait également s'attendre à être soutenue par les moyens de bombardement lourd du front.

Yegorov croyait qu'une armée de choc ainsi constituée était capable de délivrer la « combinaison d'un coup de front avec des frappes à travers la profondeur des positions opérationnelles de l'ennemi », reprenant mot pour mot la déclaration de Triandafillov de l'année précédente (emphasis dans l'original). « Cette combinaison de coups, » poursuivait-il, « doit conduire à la rupture la plus rapide possible de l'ensemble du front ennemi », suivie de l'« encerclement et de la destruction » des forces ennemies défendant ce secteur. Le succès dans cette phase de l'opération créerait ensuite les conditions pour poursuivre des « actions décisives contre les flancs et l'arrière des troupes occupant les secteurs restants du front ennemi. » Il s'agit d'un langage qu'Isserson approuvait certainement et qui illustre à quel point l'idée des « formes profondes du combat » avait déjà pénétré l'Armée rouge.

Pour sa part, Isserson hésitait à établir des normes précises pour l'armée de choc et déclarait que sa force et sa composition devaient être déterminées à chaque fois par la situation en cours et par l'importance globale de la direction opérationnelle dans laquelle elle opère. Quel que soit le cas spécifique, cependant, l'armée de choc doit être capable non seulement de percer le front positionnel de l'ennemi, mais aussi de poursuivre l'attaque à travers toute sa profondeur opérationnelle. Cela signifie calculer la force et la composition de l'armée dans deux dimensions : le long du front et en profondeur.

Cela ne serait pas facile, car la composition de l'armée avait changé de manière spectaculaire au fil des ans. En 1914, une armée se composait principalement d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie. Et bien que ces trois armes diffèrent les unes des autres par leur champ d'action, la distinction n'était pas suffisamment importante pour être décisive. La tâche du commandant à l'époque consistait simplement à mettre ces forces en jeu simultanément le long du front. L'armée moderne, en revanche, est un mécanisme beaucoup plus complexe, radicalement transformé par l'ajout d'unités mécanisées, motorisées et aériennes, qui diffèrent grandement des armes plus anciennes en termes de vitesse, de puissance de frappe

et de rayon d'action. Et bien que ces facteurs combinés offrent au commandant moderne une multitude de possibilités, il doit désormais organiser ce regroupement hétérogène, chacun ayant ses propres qualités particulières, en une unité cohérente et fonctionnelle capable de mener à bien l'opération.

Le premier élément de ce mélange est le corps de fusiliers renforcé, que Isserson appelait « le facteur principal de l'opération profonde ». Cela s'explique par le fait que la tâche principale du corps est de percer la défense tactique de l'ennemi, faisant ainsi de lui la pierre angulaire de l'échelon d'attaque de l'armée, ou EA. Le corps, en plus de ses divisions de fusiliers organiques et de leurs armes, doit être renforcé pour l'opération par l'ajout de quatre à six bataillons de chars comptant jusqu'à 300 chars pour soutenir l'attaque d'infanterie. Parmi les autres renforts figurent deux régiments de canons obusiers et un régiment d'artillerie de campagne provenant de la réserve du haut commandement, pour un total pouvant atteindre 300 pièces, ainsi qu'une brigade d'assaut aérien comprenant environ 90 avions. Isserson a calculé que cette augmentation de la puissance de frappe permettrait au corps d'attaquer sur un front de 10 à 12 kilomètres de largeur et de supprimer simultanément la défense tactique de l'ennemi sur une profondeur de 10 à 15 kilomètres dès le premier jour de l'opération.

Il calcula qu'une percée de la défense tactique ennemie ne peut être réalisée que si elle a lieu sur un front d'au moins 30 kilomètres de largeur, car toute largeur moindre serait vulnérable au tir d'enfilade de l'artillerie adverse. Comme même un corps de fusiliers renforcé ne peut percer un front de plus de 10 kilomètres de largeur, cela nécessiterait trois de ces corps attaquant côte à côte, une combinaison qu'il qualifiait de « minimum » nécessaire pour mener l'attaque à travers la position tactique ennemie. Pour augmenter les chances de succès de l'opération, il proposa de mener l'opération de percée le long de directions opérationnelles particulièrement importantes avec quatre corps de fusiliers renforcés, ainsi qu'un corps de taille standard. Le corps non renforcé soutiendrait l'attaque principale sur un front de 20 kilomètres. Cependant, comme tous les secteurs du front ne seraient pas adaptés à une attaque et pourraient donc rester intacts, le front d'attaque global de l'armée de choc pourrait être sûrement élargi jusqu'à 80 kilomètres.

Deux des corps renforcés seraient renforcés par six bataillons de chars, quatre soutenant chacun les deux autres, pour un total de 20 bataillons. Chaque corps de fusiliers renforcé serait en outre renforcé par deux régiments de howitzers et un régiment d'artillerie à canon provenant de la réserve d'artillerie du haut commandement. Dans les cas où l'armée de choc attaquerait des défenses fortement fortifiées, Isserson recommandait de la renforcer avec au moins un régiment d'artillerie lourde.

Il était encore plus difficile de calculer la force et la composition de l'échelon de développement de percée, ou ERP, chargé de poursuivre la percée tactique dans la profondeur opérationnelle de l'ennemi. Ce qui est certain, cependant, c'est que cet échelon doit se composer d'une grande proportion d'unités mobiles importantes capables d'opérer de manière autonome dans l'arrière de l'ennemi. Ces forces comprendraient très probablement un corps de cavalerie, un corps mécanisé, une division motorisée et un détachement aéroporté.

Le corps de cavalerie sera composé de deux à quatre divisions de cavalerie. Dans certains cas, le corps pourrait être renforcé par une brigade mécanisée afin d'accroître sa puissance de frappe. Le corps est capable d'attaquer sur un front de cinq à douze kilomètres dans des conditions de manœuvre, selon sa taille. Il pourrait également avancer jusqu'à 60 kilomètres par jour et jusqu'à 150 kilomètres en deux ou trois jours. Dans certains cas, il n'est pas opportun que la cavalerie participe directement à l'attaque initiale. Elle sera plutôt tenue en réserve et déployée pour « résoudre des tâches opérationnelles indépendantes ». Dans ce cas, le corps de cavalerie, en plus de ses missions offensives, peut apporter une assistance précieuse au corps mécanisé en prenant en charge des secteurs du front et en les maintenant

contre les contre-attaques ennemies jusqu'à l'arrivée des formations d'infanterie motorisée de l'attaquant. On peut y détecter le noyau des « groupes cavalerie-mécanisés » de l'Armée rouge de l'époque de la Seconde Guerre mondiale, souvent employés dans la profondeur opérationnelle de l'ennemi après la percée tactique de ses positions.

Les conditions de fonctionnement efficace de l'arme de cavalerie de l'armée sont les mêmes que pour les corps mécanisés : en avant du front dans des conditions de manœuvre jusqu'à ce qu'une situation positionnelle survienne, après quoi elle est déplacée à l'arrière pour attendre la rupture du front et l'engagement dans la brèche. En aucun cas, le commandant de l'armée ne devrait employer sa cavalerie à des fins purement de reconnaissance, une activité qui tend à disperser ses efforts et à réduire sa puissance de frappe. Au contraire, elle devrait être associée au corps mécanisé afin de réaliser une tâche opérationnelle indépendante après la percée de la défense tactique ennemie.

L'inclusion par Isserson du corps de cavalerie faisait partie intégrante de l'amour prolongé de l'Armée rouge pour la branche montée. Une grande partie de la raison de la longévité de la cavalerie, et en effet de sa croissance remarquable entre les guerres, tenait au soutien de haut niveau de vétérans de la cavalerie de l'époque de la guerre civile. Parmi les plus en vue figuraient le commissaire à la Défense, Vorochilov, et Budienny, qui résistaient farouchement à toute tentative de réduire le rôle de la cavalerie. D'autre part, il est également vrai qu'en 1933, l'Armée rouge ne disposait pas encore des unités mécanisées et motorisées en nombre suffisant pour mettre en œuvre des théories ambitieuses telles que l'opération profonde, et que la présence de grandes formations de cavalerie représentait une mesure de secours nécessaire, quoique imparfaite, et que, à la veille de la Grande Guerre patriotique, le nombre de divisions de cavalerie dans l'armée avait considérablement diminué. Toutefois, la cavalerie restait une partie importante de l'arsenal de l'Armée rouge jusqu'à la fin de la guerre.

Isserson a appelé le corps mécanisé de l'armée de choc le « noyau principal » de l'échelon de développement de la percée. Il comprenait deux brigades de chars et une brigade de fusils-mitrailleuses, totalisant jusqu'à 300 chars. Le corps mécanisé attaquera sur un front de 10 à 12 kilomètres dans des conditions de manœuvre et est capable d'avancer jusqu'à 100 kilomètres par jour en tête de l'avant-garde principale, soit sur le flanc de l'attaque, soit dans l'arrière opérationnel de l'ennemi. En théorie, le corps peut couvrir jusqu'à 300 kilomètres en trois jours, bien que cela implique d'exploiter ses capacités au maximum, après quoi l'épuisement technique s'installe rapidement. Cependant, le corps mécanisé seul est incapable de tenir le territoire conquis et doit être soutenu par de l'infanterie motorisée ou de la cavalerie.

Isserson a qualifié le corps mécanisé de « facteur puissant dans l'opération en profondeur » en raison de ses deux caractéristiques principales : « puissance de choc » (*udarnost'*) et « capacité à longue portée » (*dal'noboinost'*), qui n'avaient jamais été réunies auparavant dans une seule arme. La combinaison de ces deux qualités signifie que l'attaquant dispose maintenant non seulement de la vitesse et de la portée pour opérer profondément dans l'arrière de l'ennemi, mais aussi de la puissance de feu pour vaincre ses réserves opérationnelles. Cependant, le commandant de l'armée ne devrait pas succomber à la tentation de maintenir le corps à pleine force pour l'attaque ; s'il le garde dans l'arrière de l'armée, il prive l'armée de choc de sa capacité de frappe à longue portée lors de la marche. En fait, chaque fois qu'il y a un espace important entre deux forces opposées, le corps mécanisé devrait être en tête. Cela lui permettra d'éliminer des unités ennemies et de les isoler du corps principal. Après tout, un corps mécanisé opérant en avant du corps principal est plus susceptible de rencontrer des unités ennemies encore en formation de marche, rendant leur destruction beaucoup plus facile que si elles étaient déjà déployées pour le combat ou dans une position fortifiée.

Une fois qu'un front solide a été établi et que les possibilités de manœuvre sont fortement réduites, la place du corps mécanisé se déplace au second échelon de l'armée, où il

doit attendre le résultat de l'attaque combinée des armes contre la défense positionnelle de l'ennemi. Une fois que la défense tactique a été percée, il est engagé dans la brèche pour exploiter le succès, encore une fois en avance sur les autres unités de l'armée. À ce stade, il foncera dans l'arrière de l'ennemi, perturbant ses communications, détruisant des unités isolées et entravant l'arrivée de ses réserves sur le champ de bataille. Cependant, une fois que la résistance ennemie commence à se renforcer et que les unités combinées de l'armée de choc se retrouvent à égalité, l'utilité du corps mécanisé prend fin et il doit être retiré à l'arrière, où le processus recommence.

Un autre élément est la division motorisée, composée de quatre bataillons de fusiliers, d'un bataillon de chars légers et d'un régiment d'artillerie légère. Isserson a calculé que cette unité est capable d'attaquer sur un front de quatre kilomètres et de défendre un front de huit kilomètres. Il a décrit la division comme un « facteur extrêmement précieux dans l'opération », capable d'avancer jusqu'à 150 kilomètres par jour après son engagement dans la brèche tactique. Elle est également extrêmement flexible, capable de suivre et d'assister les corps mécanisés plus lourds dans le maintien du terrain. De même, le haut degré de mobilité de la division motorisée en fait un élément important de l'échelon de développement de la percée, accomplissant de nombreuses tâches similaires à celles du corps de cavalerie : exploiter la percée tactique et sécuriser le terrain acquis par les corps mécanisés. Cependant, la « légèreté » de la division peut rapidement devenir un handicap dès qu'elle « descend de véhicule » et devient ancrée dans un secteur particulier du front. Dans ce cas, la division perd non seulement son principal atout de mobilité, mais risque également de devenir la victime d'une contre-attaque par des forces plus lourdes. Dans une telle situation, la division motorisée devrait être relevée le plus rapidement possible par une division de fusiliers, ce qui lui permettrait de reprendre sa part dans l'opération de manœuvre.

Les troupes aéroportées représentaient le dernier élément de la composition de l'armée de choc, la première unité n'ayant été formée qu'en 1930. En conséquence, un détachement aéroporté d'une armée (ADO) se composait pour l'instant seulement de deux bataillons motorisés, renforcés par des chars légers T-27 et d'autres équipements mécanisés. Isserson prévoyait que le détachement aéroporté soit utilisé pour des débarquements dans l'arrière opérationnel de l'ennemi, tandis que son emploi lors de la phase de percée tactique devait être évité. Il prédisait en outre un grand avenir pour cette arme et décrivait ses possibilités comme « colossales » et limitées uniquement par les capacités des avions de transport existants.

En tant que branche de combat la plus manœuvrable et la plus polyvalente, la composante aérienne de l'armée de choc occupe une place de premier plan dans l'opération en profondeur. Cette force se composerait idéalement de quatre brigades d'avions d'assaut, soit une par corps de fusiliers renforcé. Isserson a reconnu que cela n'était pas toujours possible et que, dans certains cas, l'armée pourrait devoir se contenter de seulement deux brigades. Ces forces attaqueront principalement le front tactique de l'ennemi lors de la percée, avec au moins deux brigades de bombardiers légers pour frapper des cibles dans la profondeur opérationnelle de l'ennemi. Les avions plus lourds se composeront principalement d'unités de bombardiers légers, les bombardiers lourds étant relégués à l'attaque de cibles stratégiques et donc subordonnés au front. Cependant, comme certaines de ces cibles, telles que les nœuds ferroviaires, les centres industriels et administratifs, peuvent se trouver dans la zone d'opération de l'armée, l'armée pourrait être renforcée par une brigade de bombardiers lourds. L'aviation de chasse, chargée de protéger les forces terrestres contre les attaques aériennes ennemies, se compose de six escadrons. D'autres éléments comprennent un escadron de chasse, chargé de couvrir le front contre les espions ennemis jusqu'à une profondeur de 12 kilomètres.

Isserson a salué l'arme aérienne comme « un facteur indépendant dans l'opération en profondeur », capable d'accomplir ces tâches que l'armée de choc soit en marche vers le

champ de bataille, déployée pour l'opération de rencontre, ou en préparation de l'opération de percée. Étant donné la variété et les capacités différentes de ces unités, il a mis en garde contre la dispersion de leurs efforts et a recommandé de les organiser en un seul groupe aérien de l'armée (AGA), subordonné au commandant de l'armée.

Dans l'ensemble, l'armée de choc d'Isserson était un instrument véritablement redoutable, composée de pas moins de 15 divisions de fusiliers, deux divisions de cavalerie, trois brigades mécanisées, une division motorisée et une unité aéroportée, ainsi que d'un soutien aérien rattaché, pour une force globale d'environ 350 000 hommes. Cette force comprenait également 1 472 pièces d'artillerie, 1 457 chars et 1 045 aéronaves. L'armée de choc serait en outre renforcée par jusqu'à dix batteries antiaériennes, des unités de communication et du génie, ainsi qu'un bataillon chimique chargé d'organiser des barrières chimiques pour ralentir l'avancée ennemie sur une profondeur de 30 kilomètres. Une armée de cette taille consomme cependant d'énormes ressources, et Isserson calcula qu'il faudrait 36 trains par jour rien que pour la ravitailler, dont la moitié serait consacrée au transport de munitions.

Pourtant, même à cette puissance, l'armée de choc n'était certes pas tout ce qu'Isserson pouvait souhaiter. Par exemple, la densité d'artillerie de l'armée ne s'élevait qu'à 18,5 canons par kilomètre sur un front d'attaque de 80 kilomètres, ce qu'il comparait avec regret aux 80 canons par kilomètre courants sur le front occidental en 1918, bien que ce dernier se trouvait dans des conditions de guerre de positions. Ce petit nombre venait surtout de l'état techniquement en retard de l'Armée rouge à l'époque, et il reconnaissait la nécessité de renforcer la percée tactique avec des moyens d'artillerie supplémentaires. De la même manière, l'armée de choc pouvait aligner 18,2 chars par kilomètre sur le même front, ce qui représentait seulement une légère amélioration par rapport à la moyenne de 14 chars par kilomètre en 1918. Néanmoins, il prédit que le front global de l'attaque blindée moderne continuerait à s'élargir, grâce à l'amélioration de la portée et de l'efficacité des nouveaux modèles de chars alors en cours d'introduction. Ces derniers se sont certainement révélés être l'une de ses prédictions les moins exactes.

La notion d'armée de choc devait subir plusieurs permutations au cours des années à venir, de nombreux auteurs se sentant obligés de proposer leur propre composition de forces comme base pour mener une opération offensive. L'un d'entre eux était le collègue académique d'Isserson, Varfolomeev, dont *L'Armée de Choc* est également paru en 1933. L'armée de choc de Varfolomeev, comme celle d'Isserson, devait également percer le front ennemi et être capable d'exploiter le succès sur une grande profondeur et de mener une série d'opérations consécutives. Varfolomeev, cependant, était beaucoup moins précis quant aux forces dont l'armée devait disposer pour accomplir ces multiples tâches.

L'Opération de rencontre

Comme cela a été noté plus tôt, *Les Fondements de l'Opération en Profondeur* traitent principalement des activités de l'armée de choc au début d'une guerre, lorsque les possibilités de manœuvre sont supposées être à leur maximum. Cependant, la situation actuelle différait radicalement des conditions qui prévalaient au début de la Grande Guerre en 1914. À cette époque, le processus de mobilisation, de concentration et de déploiement depuis l'intérieur des armées belligérantes jusqu'à la frontière s'était déroulé pratiquement sans être entravé par les forces ennemies, et ce n'est qu'après l'achèvement de ces mouvements préliminaires que les armées avançaient pour les premiers affrontements frontaliers. Cela était le mieux illustré par l'intervalle de trois semaines entre le moment où les unités avancées allemandes ont traversé la Belgique et les premiers affrontements majeurs avec les armées alliées lors de la « Bataille des Frontières ». Une situation similaire prévalait à l'Est, où, même à la lumière de la mobilisation russe forcée, près de trois semaines se sont écoulées entre la déclaration de

guerre et les premières grandes batailles en Prusse orientale et en Galicie. Ainsi, la distinction entre les mesures préliminaires et les combats réels est restée constante.

La situation était désormais radicalement différente et la distinction précédente entre mobilisation, concentration et déploiement s'était estompée, voire avait complètement disparu. Cela était dû à l'apparition de nouveaux moyens de combat — les forces aériennes et mécanisées — dont la mobilité et la puissance de frappe en profondeur avaient déplacé de façon décisive le centre de gravité de la phase d'ouverture de la guerre vers l'arrière de l'ennemi, auparavant inviolable, et ce avant même que les forces principales des belligérants ne s'affrontent. Isserson observa qu'il était désormais « à peine possible d'imaginer l'éclatement d'un conflit armé où les camps auraient dès le début la possibilité de se concentrer en pleine force, sans entrave, à la frontière, sans être entraînés dans des collisions de combat, puis d'entrer dans la lutte ». Il ajouta que les événements récents en Extrême-Orient avaient démontré la vérité de cette proposition, par laquelle il entendait clairement la conquête de la Mandchourie par l'armée japonaise en 1931 et 1932.

Comme Tukhachevskii, Isserson voyait également les possibilités de préemption stratégique offertes par l'arrivée d'armes qualitativement nouvelles telles que le char et le bombardier longue portée, capables de frapper des cibles profondément dans le territoire ennemi dès le déclenchement de la guerre. Il soutenait que ces nouvelles armes avaient effectivement effacé la frontière entre la mobilisation stratégique des forces d'une nation et les premières opérations, rendant les troupes ennemies vulnérables à l'attaque dès leur embarquement dans les trains vers le front. Ces armes ont désormais la capacité de perturber la concentration stratégique de l'ennemi et de le contraindre à replier ses mesures de déploiement à l'intérieur de son pays. De cela, il conclut que le début d'une guerre moderne, contrairement au processus de concentration libre de 1914, prendra plutôt la forme d'une « lutte pour la concentration » et d'une « lutte pour le droit de déployer » sans être gêné par l'ennemi. De plus, ajoutait-il, l'issue de cette phase « détermine dans une grande mesure » le développement ultérieur des opérations.

Cependant, étant donné la taille des forces armées que les États modernes peuvent mobiliser pour la guerre, la tâche de perturber la concentration et le déploiement de l'ennemi à un degré significatif ne peut pas être résolue par les activités d'une seule armée de choc, même si elle est généreusement renforcée par des armes modernes, et se déroulera très probablement sous l'égide du front. De plus, l'importance même de la tâche en fait automatiquement une opération d'importance stratégique, ne pouvant être résolue qu'au niveau du front. En termes concrets, cela aurait probablement impliqué le déploiement de deux fronts, un au nord et un au sud des marais de Pripiat contre la Pologne. En cas de guerre avec la Roumanie, les Soviétiques pourraient probablement se contenter d'un seul front le long du fleuve Dniestr.

Selon ce scénario, l'attaquant fera son effort initial contre les mesures de concentration de l'ennemi en utilisant ses moyens aériens, qui correspondent au premier échelon opérationnel tel que détaillé précédemment dans L'évolution de l'art opérationnel. Ceux-ci seraient organisés en un groupe d'aviation de front, ce qui correspond en fait à l'armée de l'air de front tel que le terme en est venu à être compris. En tant que service le plus mobile, ces moyens ne sont pas subordonnés aux unités de vanguard, mais restent sous le contrôle direct du commandant de front, qui peut déplacer le centre de leurs opérations d'un secteur du front à un autre. Le cœur de l'aviation de front sera composé de jusqu'à deux corps de bombardiers lourds, comprenant le nouveau bombardier TB-3 des Soviétiques. Ces avions étaient capables d'atteindre des cibles aussi loin à l'ouest que le milieu de la Vistule en Pologne, à environ 600 kilomètres de la frontière. D'autres unités comprennent des avions d'assaut, de bombardement léger et des chasseurs, pour une force totale de 1 000 à 1 500 appareils.

L'aviation stratégique du front a pour tâche principale de perturber les efforts de concentration de l'ennemi et comprenait des opérations de bombardement contre ses

communications ferroviaires, ses concentrations de troupes et ses dépôts de ravitaillement. Une autre mission, plus profonde, inclut des frappes contre les centres industriels et les usines de l'ennemi, les mines et l'industrie pétrolière, ainsi que toute autre cible ayant une importance économique pour l'effort de guerre de l'ennemi, afin de « paralyser l'arrière de son pays ». Un troisième objectif est « de terroriser l'arrière profond de l'ennemi », ce qui comprend des opérations contre ses centres politiques et administratifs et l'emploi de bombes chimiques et incendiaires. C'est durant cette période que « la guerre aérienne prend ses formes les plus étendues et cruelles ».

De même, les frappes aériennes dans l'arrière profond de l'ennemi n'engloberont pas l'ensemble des mesures destinées à perturber sa concentration stratégique. Tout aussi important est la zone de 200 kilomètres à partir de la frontière, où se trouvent un grand nombre de troupes frontalières ennemies, maintenues à un haut niveau de préparation au combat. Cela peut inclure une force allant jusqu'à dix divisions sur un front de 100 kilomètres, et il est particulièrement important de neutraliser ces forces dès le début de la guerre. Cela sera réalisé dans les airs par une partie des unités aériennes légères du front, aidées par une partie de la force de bombardiers lourds. Au sol, elles seront attaquées par les éléments les plus mobiles du front — unités motorisées et mécanisées et cavalerie.

Cependant, dans une future guerre avec ses voisins occidentaux, les fronts occidentaux, sud-ouest ou sud hypothétiques de l'Armée rouge seraient soumis aux mêmes contraintes de mobilisation que leurs ennemis, voire pires, étant donné la taille du pays et l'infrastructure de transport sous-développée. Cela signifie que les fronts n'atteindraient pas leur pleine force et ne pourraient commencer les opérations pendant au moins deux semaines. Dans ce cas, la tâche de perturber les procédures de mobilisation de l'ennemi serait assumée par des formations spéciales à haute disponibilité, composées d'unités aériennes, mécanisées, de cavalerie et motorisées, et dans certains cas d'un détachement aéroporté. Il pourrait y avoir jusqu'à trois ou quatre de ces groupes subordonnés à chaque front et déployés le long d'un front de 300 à 400 kilomètres. Avec les unités aériennes, ils formaient « l'échelon d'avant-garde » (*avangardnyi eshelon*), ou AVE, et avaient pour le front le rôle que le front avait pour les échelons stratégiques suivants arrivant de l'intérieur du pays.

Isserson a calculé que dans des circonstances favorables, l'AVE est capable d'avancer d'environ 200 kilomètres dans le territoire ennemi, ce qui constitue la limite pratique de la portée de son corps mécanisé. L'attaque terrestre se déroulerait probablement selon deux scénarios. Le premier se produit lorsque la conservation du territoire ennemi n'a pas d'importance particulière. Dans ce cas, la mission de l'AVE ressemble à une grande raid visant à détruire les unités ennemies avancées, les aérodromes et les gares avant de revenir au corps principal. Dans le second cas, les unités mécanisées et de cavalerie de l'AVE s'avanceront profondément dans le territoire ennemi, dans l'intention d'avancer la ligne le long de laquelle les échelons de suivi seraient déployés, sur le territoire ennemi. Après avoir vaincu ses unités avancées, les unités mécanisées de l'AVE occuperont le territoire désiré, avant d'être relevées par la cavalerie ou une division motorisée. Dans certains cas, la cavalerie pourrait entreprendre des opérations indépendantes à une profondeur de 100 à 120 kilomètres dans le but d'attaquer les aérodromes ennemis ou les stations de débarquement.

Cependant, on ne peut pas s'attendre à ce que l'AVE conserve le territoire capturé longtemps avec ses propres ressources, qui sont trop faibles pour résister indéfiniment aux principales forces ennemies. Bien que l'AVE, maintenu dans un état de préparation semi-permanente le long de la frontière, puisse être prêt à commencer les opérations dès le troisième ou quatrième jour de la guerre, les forces principales du front (les corps de fusiliers) ne pourront pas avancer avant environ 15 à 16 jours, créant ainsi un déficit de temps de près de deux semaines pendant lequel les unités terrestres de l'AVE opéreront pratiquement seules et seront susceptibles d'être vaincues en détail par des forces supérieures venant de l'intérieur du territoire ennemi. Dans un tel cas, le front pourrait être obligé de faire avancer

rapidement l'un de ses corps de fusiliers pour réduire la distance entre les deux corps, ou il pourrait réduire l'intervalle en avançant son déploiement même sur le territoire ennemi. Ce qui est absolument vital, c'est que la force de l'AVE ne soit pas diminuée par une incursion prolongée sur le territoire ennemi, afin qu'elle puisse revenir intacte aux forces principales et prendre sa place légitime dans la première opération du front.

Rétrospectivement, beaucoup de choses dans l'approche d'Isserson sur le problème de la mobilisation stratégique et de la concentration soulevé par l'apparition de nouvelles armes à longue portée avaient du sens. Et bien que ses idées sur la période initiale de la guerre soient parfois trop schématiques, elles avaient une pertinence particulière pour une grande puissance continentale comme l'Union soviétique. Cela était encore plus vrai pour des États territorialement compacts tels que la France et l'Allemagne, qui, contrairement à l'URSS, ne pouvaient pas mettre en œuvre de telles mesures profondément sur leur propre territoire sans conséquences graves. La théorie avait naturellement beaucoup moins de pertinence pour des puissances maritimes comme les États-Unis et la Grande-Bretagne, dont l'isolement relatif leur permettait le luxe d'une mobilisation moins pressée. Cependant, comme le temps le montrerait bientôt, ce travail théorique finit par être vain, et pour des raisons ayant très peu à voir avec la technologie militaire de l'époque.

Même lorsque l'AVE commence à engager l'ennemi dans les airs et au sol durant les premiers jours de la guerre, les principales forces de l'État se trouvent encore profondément en arrière, plongées dans ce qu'Isserson appelait le « mécanisme complexe » de la concentration et du déploiement des forces armées. La première étape, comme son nom l'indique, couvre le transport et l'arrivée du corps principal des forces terrestres à leurs points de rassemblement désignés. La phase de déploiement commence lorsque les forces désormais concentrées commencent à s'organiser pour l'avancée sur le territoire ennemi, en fonction du plan stratégique global pour la première opération de la guerre, ainsi que des résultats des actions de l'AVE au front. C'est également à ce moment-là que le corps principal de l'armée de choc adopte la formation de marche (l'ordre des différentes armes de combat le long de la ligne de marche) qui lui permettra de porter un coup en profondeur contre l'ennemi approchant. C'est aussi à ce moment que les actions jusqu'alors indépendantes de l'AVE commencent à « se transformer en l'opération offensive initiale d'une armée de choc ou d'un groupe d'armées ».

Beaucoup, bien sûr, dépend des actions de l'ennemi, la principale étant de savoir s'il adopte une posture défensive ou offensive en prévision du choc à venir. Isserson a déclaré que dans le premier cas, il serait relativement facile d'organiser la formation de marche de l'armée pour percer le front défensif solide de l'ennemi, dont les grandes lignes de la position sont déjà connues. Il est beaucoup plus difficile de planifier un scénario dans lequel les deux camps poursuivent des objectifs offensifs lors de l'opération d'ouverture. Lorsque les deux parties sont en mouvement, le nombre d'inconnues augmente considérablement, rendant extrêmement difficile la planification de l'engagement à venir. Néanmoins, Isserson estimait qu'il s'agissait d'un problème qu'il fallait aborder, car les engagements rencontrés seront un « phénomène assez courant » le long des axes les plus importants au début d'une guerre future, comme cela avait été le cas dans un passé récent.

L'armée de choc moderne en mouvement vers le champ de bataille ne ressemble en rien à l'avancée d'une armée selon les préceptes de la stratégie linéaire, par laquelle Isserson avait clairement en tête le déplacement des armées allemandes sur le flanc droit à travers la Belgique et la France en 1914. Dans ce cas, les Allemands avançaient le long d'un front presque continu, avec peu ou pas de profondeur dans leur formation de marche. Son armée de choc, en revanche, n'avancerait pas seulement sur un large front, mais serait aussi échelonnée en profondeur. Ce processus commence dès le début avec le relai de l'AVE par l'infanterie motorisée et les unités de fusiliers avancés de l'armée de choc, qui arriveront dans la zone avant même l'achèvement du déploiement de l'armée. Dans ce cas, l'AVE, qui opérait

précédemment le long de l'axe d'avance projeté par l'armée de choc, est réintégrée dans l'armée de choc en progression afin de participer à sa première opération. Puisqu'il est opportun de maintenir les unités mobiles à l'avant de l'avancée, l'ancienne AVE de front prendra sa nouvelle place à la tête de la colonne de l'armée de choc en tant qu'AVE de l'armée, chargée de la destruction progressive des unités ennemies avancées à mesure qu'elles approchent du champ de bataille. Derrière elle se trouve l'essentiel des forces de l'armée de choc, qui constitue le deuxième ou le principal échelon. Encore plus en arrière se trouvent les unités d'infanterie et les renforts arrivant tardivement depuis la réserve du haut commandement, qui n'ont peut-être même pas encore formé une formation de marche définie. Ceux-ci forment l'échelon de réserve de l'armée.

Étant donné la formation de marche en profondeur de l'armée de choc, il est évident que ses différents échelons entreront dans l'engagement de rencontre à des moments différents, en commençant par l'échelon d'avant-garde et en allant vers l'arrière. Par exemple, l'armée de choc le long de sa ligne de déploiement commencera à environ 100 kilomètres de la force principale ennemie. Étant donné un taux d'avancement attendu par les deux camps de 30 kilomètres par jour, cela signifie que les colonnes de tête de l'échelon principal peuvent s'attendre à entrer dans l'engagement de rencontre le deuxième jour. Dans le cas où l'une des divisions de fusiliers renforcées de l'échelon avance le long d'une seule route sur une profondeur de 50 kilomètres, les unités avancées de la division entreront dans le combat le deuxième jour du mouvement de l'armée, tandis que ses éléments arrière sont encore à leur position de déploiement initiale. Cette situation étroite exclut effectivement toute regroupement significatif des forces de l'échelon principal pendant la marche, restriction moins ressentie par les échelons d'avant-garde et de réserve situés aux extrémités de la colonne, où il y a relativement plus d'espace pour manœuvrer. Pour cette raison, Isserson recommandait que la formation de marche de l'échelon principal anticipe l'ordre dans lequel il entrera dans l'engagement de rencontre, en fonction du plan opérationnel global. Cela permettrait à l'échelon de regrouper au mieux ses forces afin de réaliser une percée tactique du front ennemi, suivie d'une exploitation opérationnelle en profondeur.

Pour s'assurer que l'attaque possédait la « capacité de frappe » nécessaire, Isserson recommandait que le « groupe de choc » (*udarnaia grupp*a) du corps de fusiliers principal attaque sur un front de 10 à 12 kilomètres chacun. Une telle concentration étroite de forces, bien que nécessaire au succès de l'attaque, crée inévitablement des problèmes pour le mouvement du corps principal vers le champ de bataille. Dans le théâtre occidental des opérations militaires de l'Union soviétique, une armée en marche ne pouvait pas compter sur plus d'une route utilisable tous les cinq kilomètres, ce qui signifie qu'un corps de fusiliers de trois divisions sera obligé d'avancer avec deux divisions dans le premier échelon et une dans le second. Dans ces conditions, un corps de fusiliers et ses unités de soutien s'étendront le long de ces routes jusqu'à une profondeur pouvant atteindre 75 kilomètres, ce qui signifie qu'au rythme de progression précédemment cité de 30 kilomètres par jour, il ne pourra être pleinement engagé dans les combats qu'au troisième jour.

Cette ligne de marche étendue soulève la perspective que le corps soit engagé morceau par morceau dans la bataille, ce qui menace à son tour de réduire l'efficacité de son attaque. C'était une grande préoccupation pour Isserson, qui proposa un certain nombre de solutions pour rendre l'avance plus compacte et efficace. La plus évidente était de disperser l'avance le long de voies secondaires et même de champs ouverts, les véhicules à roues et l'équipement lourd étant confinés à la route principale, tandis que l'infanterie et les chars devraient se débrouiller sur le terrain disponible. Étant donné qu'une division nécessitait quatre à cinq heures pour se déployer en vue du combat, cette économie de distance signifie que les deux divisions du premier échelon du corps de fusiliers pouvaient être pleinement engagées dans l'affrontement au cours de la première moitié de la deuxième journée de marche. La distance entre les échelons des deux corps se réduire également en conséquence, ce qui accélère

l'arrivée de la division du deuxième échelon sur le champ de bataille. Si les divisions du premier échelon marchent normalement de jour et se reposent la nuit, la position du deuxième échelon à l'arrière signifie qu'il ne peut partir que le soir du premier jour, marcher toute la nuit et ne faire une pause pour se reposer qu'à l'aube. La division reprendra ensuite sa marche au cours de la deuxième moitié de la deuxième journée, lorsque les divisions du premier échelon seront déjà engagées dans la bataille. Ces dernières peuvent ainsi atteindre le champ de bataille ce soir-là et être engagées dans les combats le matin du jour suivant. À ce moment-là, l'attaque du premier échelon peut avoir obtenu certains succès, auquel cas le deuxième échelon devra avancer encore davantage afin de rattraper le retard et apporter son poids à la bataille.

Isserson croyait que dans la plupart des cas, l'avant-garde et les échelons principaux de l'armée seraient capables de décider eux-mêmes de l'issue de l'engagement fortuit et ne nécessiteraient aucune assistance de l'échelon de réserve. En fait, il est probable que l'échelon de réserve ne sera utilisé que pour permettre aux échelons précédents de percer le front positionnel de l'ennemi, impliquant un type de formation entièrement différent. Cependant, dans les cas où l'engagement fortuit devient une lutte prolongée, l'échelon de réserve sera engagé. Ce ne serait pas une tâche facile, compte tenu des distances à parcourir, et il est peu probable que l'échelon de réserve atteigne le champ de bataille avant midi le troisième jour de combat. Pendant ce temps, l'échelon continuera à remplir sa fonction déclarée, notamment en protégeant l'arrière de l'armée de choc contre les percées soudaines des troupes motorisées-mécanisées et de la cavalerie ennemies. Dans certains cas, l'échelon principal pourrait avoir avancé de 10 à 15 kilomètres depuis le début des combats, augmentant ainsi la distance que le troisième échelon devrait parcourir. Dans ce cas, ce dernier ne pourrait entrer en action que le matin du quatrième jour. En pratique, cependant, cela signifiera que l'échelon de réserve n'arrivera qu'à temps pour participer à l'opération de percée qui suivra.

Isserson considérait que l'essence de l'engagement de rencontre résidait dans la lutte pour maintenir la liberté de manœuvre de l'armée de choc face à la tendance du champ de bataille moderne à adopter des formes positionnelles, comme cela avait été obstinément le cas de 1914 à 1918. Lors de l'engagement de rencontre, il écrivait : « toutes les aspirations opérationnelles doivent être orientées de manière à ce que le front ennemi approchant soit détruit à un point tel qu'il ne puisse pas s'établir et se transformer en ce frontalisme armé solide, qui exige une percée. » Atteindre cet objectif, concluait-il, constitue « le but principal des formes d'opérations en profondeur dans l'engagement de rencontre ».

Cet objectif est le plus susceptible d'être atteint en concentrant les efforts offensifs principaux de l'armée de choc contre les unités avancées de l'ennemi en approche, ce qui est assez différent de la formation adoptée pour l'opération de percée, où l'accent est davantage mis sur des objectifs dans l'arrière de l'ennemi. Une telle approche met inévitablement en avant le rôle de l'échelon de pointe de l'armée de choc. Cet échelon, cependant, diffère nettement de l'avant-garde de l'armée à l'époque de Napoléon, qui servait d'écran pour l'avancée de l'armée. L'avant-garde moderne est beaucoup plus offensive par nature et, pour cette raison, devrait être concentrée dans une seule direction au lieu d'être dispersée sur le front de l'avancée de l'armée de choc. Ici, en tandem avec l'échelon principal de l'armée de choc et son AGA, elle doit vaincre les éléments avancés de la force ennemie dès leur arrivée sur le champ de bataille.

Isserson a mis en garde contre l'établissement de règles strictes et immuables pour l'emploi de l'AVE lors de l'engagement de combat, écrivant que chaque situation est unique et que beaucoup dépend des circonstances régnantes. Comme règle générale, cependant, il a insisté pour que l'échelon d'avant-garde « opère toujours le long de l'axe du coup principal de l'échelon principal », afin d'ouvrir une voie pour l'avancée de ce dernier. Si l'ennemi réussit à déployer ses forces en premier, il serait préférable de diriger l'AVE contre les forces principales de l'ennemi afin de retarder son offensive contre l'échelon principal de l'armée de choc. Il

s'agit toutefois d'un scénario « au pire des cas » et représente l'utilisation la moins efficace du potentiel offensif de l'AVE. Une situation plus favorable se présente lorsque le déploiement de l'armée de choc devance celui de l'ennemi. Dans ce cas, l'AVE devrait être engagée contre un « groupe secondaire » des forces ennemies, où elle bénéficiera d'une supériorité en force blindée. Cela facilitera la destruction de la force secondaire, affaiblissant ainsi l'ensemble du front d'avancée de l'ennemi et permettant au groupe de choc de l'échelon principal de développer le succès contre le flanc de l'ennemi et de l'empêcher d'établir un front continu.

Les actions de l'AVE doivent non seulement être étroitement coordonnées avec les autres unités de l'armée en termes d'espace ; elles doivent également être coordonnées dans le temps, afin de tirer le plus grand avantage opérationnel de ses particularités techniques. Ainsi, il est irréaliste de s'attendre à ce que l'AVE participe à l'engagement de rencontre du début à la fin, car son corps mécanisé est capable de mener des opérations soutenues pendant au maximum trois jours, ce qui, selon ses calculs, correspondrait à une avancée de 150 à 200 kilomètres. Cela signifie, tout d'abord, que le corps mécanisé est fortement limité dans le temps et la distance qu'il peut parcourir en avant du grand échelon. Deuxièmement, à l'issue de cette période de trois jours, le corps mécanisé doit être retiré à l'arrière pour rééquipement, pour être remplacé par d'autres unités plus capables de défendre le terrain conquis. Cela exige un degré élevé de coordination entre les activités du corps mécanisé et celles du corps de cavalerie de suivi ou de la division motorisée au sein de l'échelon de tête, de peur que les fruits de son travail ne soient perdus lors de la transition d'une formation à une autre.

Encore plus important est le degré de coopération entre l'avant-garde et les échelons principaux, ce que Isserson écrivait « détermine dans une mesure significative le caractère de l'opération en profondeur ». Pour citer un exemple, l'AVE ne peut se permettre d'opérer trop loin en avant du corps de fusiliers de l'échelon principal, ce qui signifie que dans la plupart des cas, la distance entre eux lors de l'engagement de rencontre ne devrait pas dépasser une marche de trois jours, soit environ 100 kilomètres. Isserson ajoutait que dans des conditions particulièrement favorables, l'AVE pourrait avancer jusqu'à 200 kilomètres en trois jours. Cependant, une pénétration à cette profondeur, sans le soutien d'autres unités, risque de dissiper la force du corps mécanisé dans l'arrière de l'ennemi. Il recommandait donc 100 à 150 kilomètres comme distance maximale à laquelle le corps mécanisé peut opérer en avant de l'échelon principal, tout en restant soutenu par celui-ci, à moins d'être autrement appuyé par un corps de cavalerie ou une division motorisée.

De même, le commandant de l'armée de choc doit veiller à préserver les ressources de l'AVE afin qu'au début de l'engagement de rencontre, elle puisse encore accomplir sa mission de dégagement d'un passage pour l'échelon principal. Dans le pire des cas, l'AVE pourrait gaspiller sa force lors de la rencontre initiale, la laissant trop faible pour intervenir lorsque l'échelon principal entre finalement en combat. Cela condamnerait ce dernier à un effort laborieux pour achever l'engagement de rencontre avec ses propres moyens, ce qui se terminerait probablement par un échec coûteux. Alternativement, le commandant pourrait décider d'interrompre l'engagement de rencontre avant qu'il n'ait réellement commencé, afin de reconstituer son échelon de tête. Cependant, la perte de temps permettrait probablement à l'ennemi d'établir un front continu, ce qui obligerait à réorganiser la formation de l'armée de choc pour une opération de percée.

Isserson hésitait à établir des directives strictes pour le déroulement de la réunion, bien qu'il ait quelques notions fermes concernant la coordination de l'AVE et de l'échelon principal. Par exemple, le corps mécanisé est capable d'avancer jusqu'à 100 kilomètres le premier jour, si aucune opposition n'est rencontrée. Dans de nombreux cas, le corps mécanisé commencera son avance à une telle distance du reste de l'armée le long de la ligne de déploiement. Si tel est le cas, le corps mécanisé doit d'abord être relevé par le corps de cavalerie ou la division motorisée avant de commencer sa propre avance, de peur que la

distance entre l'avant-garde et les échelons principaux ne devienne trop grande. Si l'ennemi choisit de se déplacer en même temps, la collision se produira avant que le corps mécanisé puisse avancer autant que prévu. Dans ce cas, le corps mécanisé attaquera la force ennemie approchant, qu'il a calculée de manière optimiste comme comprenant au moins deux divisions de fusiliers. Le corps mécanisé utiliserait sa supériorité en chars pour vaincre l'avant-garde ennemie, ce qu'il a qualifié d'événement d'« énorme signification opérationnelle », car cela affaiblirait non seulement l'armée ennemie, mais exposerait également son flanc le long de sa ligne d'avance. Pendant ce temps, le corps de cavalerie avancera de 60 kilomètres depuis sa ligne de déploiement, tandis que les divisions de tête de l'échelon principal progresseront de 30 kilomètres.

Le corps mécanisé poursuivra son attaque le jour suivant et tentera d'achever l'avant-garde ennemie, ainsi que ses unités plus en retrait qui arrivent maintenant sur le champ de bataille. Il sera assisté par le corps de cavalerie, qui est arrivé et est engagé dans l'attaque. Un soutien supplémentaire provient de l'AGA, qui concentre ses efforts contre la force s'opposant directement au corps mécanisé. Ses cibles incluent non seulement les unités terrestres ennemies, mais aussi ses lignes d'approvisionnement et ses dépôts. De cette manière, les forces ennemies seront « clouées au sol, paralysées » et rendues incapables de résister au mouvement d'enveloppement de l'attaquant.

L'arrivée du troisième jour apporte ce qu'Isserson appelait « le moment le plus sérieux » dans les activités de l'AVE et de l'échelon principal. Tandis que les éléments avancés de ce dernier auront atteint le champ de bataille à un moment donné de la veille, dès le troisième jour, le corps principal sera arrivé et pleinement engagé. Son objectif sera généralement la partie la plus faible de la position ennemie, qui résulte de l'avance de l'AVE dans une direction et de celle de l'ennemi dans une autre. En frappant à ce point, l'échelon principal, en coordination avec l'AVE, sera capable de transformer le succès de ce dernier en un mouvement d'enveloppement d'importance opérationnelle contre la position étendue de l'ennemi.

Cependant, c'est précisément le troisième jour qui marque la limite de l'utilité des corps mécanisés sur le champ de bataille, ce qui soulève un certain nombre de problèmes pour le commandant de l'armée de choc. En règle générale, s'il maintient le corps mécanisé au combat le troisième jour, il ne pourra pas assister l'échelon principal le quatrième jour, alors même que les combats le long du front de ce dernier atteignent leur apogée. Cela privera l'échelon principal de son élément de frappe le plus efficace à un moment crucial, ce qui signifie que l'engagement de rencontre ne pourra pas être mené à une conclusion décisive.

Cependant, si l'AVE connaît un succès « significatif » et que les perspectives d'une avancée supplémentaire dans l'arrière de l'ennemi sont favorables, il devrait rester au combat le troisième jour contre le flanc et l'arrière de l'avant ennemi attaqué par l'échelon principal. Une fois qu'une décision a été prise d'ici la fin de la journée, le corps mécanisé peut être remplacé par le corps de cavalerie et la division motorisée et retiré à l'arrière.

D'un autre côté, il est également possible qu'à la fin des combats du deuxième jour, l'AVE n'ait rien accompli de prometteur et que l'ennemi ait réussi à établir un front positionnel antichar rudimentaire. Dans ce cas, le corps mécanisé sera retiré pour être rééquipé et sa place sera prise par le corps de cavalerie et la division motorisée, ou même par les unités nouvellement arrivées du front principal. Cela signifie que le quatrième jour, juste au moment où l'attaque du front principal atteint son point culminant, le corps mécanisé rénové pourra être engagé depuis l'arrière et mener l'engagement de rencontre à une conclusion réussie. Quoi qu'il en soit, conclut Isserson, l'objectif est d'avoir le corps mécanisé prêt pour le moment décisif de l'engagement.

Il a également averti que même les plans offensifs les mieux conçus peuvent échouer, étant donné les opportunités considérablement accrues offertes par les dispositifs défensifs modernes. Dans de telles conditions, l'engagement par rencontre peut facilement dégénérer en une « mêlée frontale » le long d'une seule ligne, car l'AVE est incapable d'obtenir une

décision sur l'axe de son attaque. Dans un tel cas, le corps mécanisé, le corps de cavalerie et la division motorisée tenteront alors de tenir le front contre les forces ennemies approchant, après quoi l'AVE est retirée vers l'arrière, en direction du flanc des unités avancées de l'échelon principal. Isserson a appelé ce développement le « moment de crise », dans la mesure où l'instrument principal de l'opération en profondeur est retiré de l'équation, rendant ainsi le succès de l'opération très problématique. À ce stade, l'AVE perd son importance précédente en tant qu'échelon de tête de l'armée. En tout cas, le corps de fusiliers de l'échelon principal peut maintenant accomplir plus facilement la percée tactique du front ennemi en formation rapide.

La décision de retirer, même temporairement, le bras de frappe à longue portée le plus efficace de l'armée a de graves conséquences pour le déroulement de l'engagement et constitue, en fait, « la première étape de l'établissement du frontalisme ». Un tel développement n'a toutefois pas besoin d'être fatal aux chances de l'attaquant, car cette forme « douce » de guerre de position diffère encore considérablement de la variété plus classique. À ce stade, le front ne s'est pas encore « solidifié » en une masse compacte, hérissée de canons et d'obstacles artificiels, et des lacunes significatives dans la ligne peuvent encore être trouvées et exploitées. Dans ces circonstances, le corps de fusiliers de l'échelon principal peut encore percer le front ennemi, en utilisant ses propres ressources, et recréer une fois de plus les conditions pour un coup en profondeur.

À ce stade, l'ancien échelon de pointe réapparaît sous le nom de « échelon de développement du succès » (*echelon razvitiia uspekha*), ou ERU, chargé d'exploiter la percée tactique du corps de fusiliers. Cette formation constituait, sous une forme embryonnaire, l'échelon de développement de la percée de l'armée tel qu'utilisé dans l'opération classique de percée du front positionnel ennemi. Cependant, étant donné la situation plus fluide à ce stade de l'engagement, les activités de l'ERU se dérouleront inévitablement dans des circonstances plus faciles et plus manœuvrables.

Comme cela a été démontré, il faut deux jours pour que l'échelon principal se déploie complètement et avance vers le champ de bataille, ce qui signifie que ce n'est qu'au troisième jour qu'il peut être pleinement engagé dans l'attaque contre la profondeur tactique de l'ennemi. Pour cette raison, l'avance vers la position ennemie ne serait probablement pas très impressionnante au cours des deux premiers jours, ne mesurant que 20 kilomètres. Ce rythme s'accélérera considérablement à partir du troisième jour et se poursuivra jusqu'au quatrième, mesurant de 30 à 40 kilomètres, pour une pénétration totale sur la période de quatre jours de 50 à 60 kilomètres. Cela sera plus que suffisant pour permettre au commandant d'engager l'ERU dans la brèche, après quoi elle progressera de 60 à 100 kilomètres, une distance incluant les réserves opérationnelles et les bases de ravitaillement de l'ennemi. Dans certains cas, cette profondeur pourrait être augmentée à 150 kilomètres, bien qu'une avance trop profonde perturberait la coopération de l'ERU avec les unités de l'armée plus lentes et entraînerait une dissipation de la force en profondeur. L'AGA jouera également un rôle actif à cette étape de l'engagement, combinant des activités de soutien au corps de choc de l'échelon principal avec des frappes plus profondes dans l'arrière de l'ennemi.

Cela ne signifie pas que la conclusion de l'engagement de la réunion serait une affaire facile. Isserson envisageait le déroulement de l'engagement comme une offensive des deux côtés, et une situation pourrait facilement se produire où un côté attaquerait avec succès sur un axe, tout en défendant ou étant repoussé sur un autre. Dans une situation aussi fluide, les percées inattendues et les raids dans l'arrière de l'armée de choc représentent une menace constante. Cela rend la présence d'un échelon de réserve puissant essentielle pour repousser les pénétrations ennemies dans l'arrière de l'armée, et l'absence d'un tel échelon pourrait avoir des « conséquences graves » en cas de percée ennemie et pourrait même aboutir à une « catastrophe ». Ici, il pensait manifestement à 1920 et au désastre qui a frappé le Front

occidental lorsque les Polonais ont lancé une contre-offensive dans l'arrière presque vide des Soviétiques et ont commencé à dérouler toute leur ligne.

Les longs commentaires d'Isserson sur la préparation et la conduite de l'engagement lors de la réunion étaient, comme toujours, fascinants. On peut dire que personne dans l'Armée Rouge ne comprenait sa dynamique aussi bien que lui, ni n'était aussi habile à la décrire. Cependant, malgré tout son éclat incontestable, les recommandations détaillées d'Isserson pour la conduite de l'engagement lors de la réunion étaient trop schématiques et, à de nombreux endroits, semblaient plus le produit de discussions universitaires que le résultat d'une appréciation réaliste des conditions réelles du champ de bataille qui pourraient réellement se produire. Il semble souvent qu'il décrive les événements tels qu'il souhaiterait qu'ils se déroulent, et non tels qu'ils se produiraient réellement dans toute leur complexité et leur imprévisibilité. L'exemple le plus flagrant de cette tendance fut certainement son calendrier rigide pour la conduite de l'engagement lors de la réunion, qui était principalement construit autour de la durée de vie opérationnelle de trois jours prévue pour le corps mécanisé de l'armée de choc. Cette fixation signifiait que la cavalerie, la division motorisée et l'échelon principal du corps de fusiliers devaient tous se déployer et avancer vers le front à la minute exacte pour soutenir le corps mécanisé, de peur que tout l'effort ne s'effondre à cause d'un maillon manquant. Cette approche ne laissait aucune place aux diverses frictions de la guerre qui pourraient perturber son calendrier. S'attendre à ce qu'une armée fonctionne de manière aussi parfaite était tout simplement irréaliste.

De plus, c'est en tant que prophète de l'engagement de rencontre qu'Isserson a le plus échoué, et l'expérience de la Seconde Guerre mondiale montrerait que beaucoup de ce qu'il avait écrit avait été en vain. En fait, ce conflit ne contient pas un seul exemple d'engagement de rencontre à grande échelle au début d'une guerre selon les lignes envisagées par l'auteur. Par exemple, les campagnes allemandes contre la Pologne en 1939, dans les Balkans et contre l'Union soviétique en 1941 impliquaient toutes des attaques surprises contre des adversaires dont les forces étaient déjà pleinement déployées. Dans ces trois cas, les Allemands ont pris leurs adversaires au moment où ils mobilisaient leurs forces armées, voire pire. La seule exception possible fut l'attaque allemande à l'Ouest en 1940, qui a en réalité été lancée environ huit mois après le début des hostilités, lorsque les deux camps étaient entièrement mobilisés pour la guerre et que leurs armées respectives étaient effectivement en place le long de la frontière depuis un certain temps. La seule opportunité pour un engagement de rencontre important s'est présentée pendant les premiers jours, alors que les armées alliées sur le flanc gauche se déplaçaient en Belgique et aux Pays-Bas pour s'opposer à l'invasion de ces pays. L'engagement fut de courte durée ; la percée allemande dans les Ardennes ayant finalement forcé les Alliés à replier leurs forces dans le nord vers la Manche, mettant ainsi fin à l'engagement avant qu'une décision puisse être prise.

L'Opération de percée

Il n'est pas non plus vrai que les engagements de rencontre se développeraient uniformément ou sur l'ensemble du front au début d'une guerre. Isserson soutenait que, dans certains cas, l'ennemi choisirait d'adopter une posture défensive sur des directions secondaires afin de libérer des ressources pour les secteurs les plus importants. Et même si des forces plus petites occupaient ces zones, cela ne signifie pas que ces dernières se limiteront à une défense passive, et il prédisait que le type de défense vigoureux employé par l'armée allemande en Prusse-Orientale en 1914 prédominerait. Ailleurs, la conduite de l'opération de rencontre sur les directions les plus importantes pourrait bien être compliquée par la présence de positions défensives permanentes derrière la frontière ennemie. Ces positions pourraient être rapidement occupées en temps de guerre par des troupes du deuxième échelon stratégique, même si leurs homologues du premier échelon mènent encore

l'engagement de rencontre le long de la frontière. Si ces derniers sont défaits lors de l'opération d'ouverture, ils choisiront très probablement de se replier sur ces positions préparées et de prendre la défense en attendant une poursuite par le vainqueur.

Ces facteurs et d'autres contribuent tous à la tendance du front à « se raidir » selon des lignes positionnelles. Les premières indications de la formation d'un front positionnel peuvent se manifester même alors que l'engagement de rencontre est encore en cours. Isserson a identifié de tels signes comme le combat prolongé de l'échelon principal le long de la même ligne et la perte de liberté de manœuvre de l'échelon de pointe, suivies par l'incapacité de l'ERU à percer le front ennemi. Même dans le feu de la bataille, il n'est pas toujours évident que le glissement vers le « frontalisme » est en cours. Et bien que la ligne entre les deux ne soit pas toujours distincte, il a souligné que le commandant de l'armée de choc doit être capable de prévoir la nouvelle situation émergente et de réorganiser son armée en prévision de la conduite de l'opération de percée à venir. En fait, l'ensemble de l'opération offensive initiale devrait être conçu de manière à permettre le moins d'arrêts possible dans la transition de l'armée d'une forme d'effort opérationnel à une autre. Cependant, même dans des conditions idéales, un certain temps est inévitablement perdu, et le regroupement de l'armée de choc pour l'opération prendrait encore jusqu'à deux jours.

Cette pause pour se regrouper ne doit en aucun cas impliquer un arrêt des combats, ni laisser l'ennemi en profiter comme un répit pour renforcer ses défenses contre l'attaque imminente. Au contraire, l'attaquant continuera à exercer une pression sur l'ennemi par des frappes aériennes sur toute la profondeur de sa position, dans le but d'affaiblir sérieusement le défenseur avant même que les forces terrestres ne reprennent leur attaque. Cette « préparation aérienne » prendra plusieurs formes, y compris la lutte pour la supériorité aérienne locale, qu'il obtient principalement par des frappes contre les bases aériennes ennemies en profondeur dans son arrière. D'autres cibles incluent les troupes et le matériel de l'ennemi dans la zone défensive avancée, ce qui pourrait impliquer l'utilisation d'agents chimiques. Plus en arrière, les avions d'assaut attaqueront les réserves opérationnelles profondes de l'ennemi, tandis que l'aviation de bombardement pilonne ses dépôts de ravitaillement. Aussi importante que soit la préparation aérienne, le soutien de l'AGA à l'assaut terrestre reste cependant sa responsabilité première, et Isserson recommandait que pas plus d'un tiers des moyens aériens de l'armée ne soit employé pendant cette phase, afin de réserver le reste pour un soutien immédiat au sol de la percée.

À mesure que l'armée de choc approche du front ennemi, son ordre de marche prend une nouvelle forme en prévision de l'exécution de la percée. Contrairement à l'engagement de rencontre, les éléments avancés de l'armée dans ce cas sont ses corps de fusiliers renforcés, qui constituent ensemble l'« échelon d'attaque » précédemment mentionné. Cet échelon a pour mission de percer la zone défensive tactique de l'ennemi, ce qui est absolument crucial pour le développement ultérieur de l'opération, car si cet objectif tactique initial n'est pas atteint, il ne peut être question d'une exploitation en profondeur ultérieure. Cette dernière est la tâche de l'échelon de développement de la percée. Dans l'opération de percée, l'ERP se trouvera derrière l'échelon d'attaque jusqu'à ce que celui-ci réalise la percée tactique. Une fois cela accompli, il avancera et, en passant à travers l'EA, s'engagera dans la brèche pour exploiter la pénétration dans la profondeur opérationnelle de l'ennemi.

Yegorov avait proposé quelque chose de très similaire l'année précédente. Selon cette proposition, le premier échelon de l'attaquant est composé de plusieurs corps de fusiliers de l'armée. Les corps désignés pour l'attaque principale sur un front relativement étroit seront renforcés, dans une plus ou moins grande mesure, par des chars et de l'artillerie, en fonction du terrain à franchir et de la nature et de la force de la défense ennemie. Les autres corps menant des attaques de soutien frapperont sur des fronts plus larges avec peu ou pas de renforts. Derrière l'infanterie se trouvent les unités motorisées et mécanisées, ainsi que la cavalerie. Ces formations constituent le groupe mobile de l'armée de choc, qui sera engagé

dans la bataille une fois que les corps de fusiliers auront percé la défense tactique de l'ennemi. La composante aérienne de l'armée de choc est stationnée plus en arrière, l'aviation de « combat léger » occupant des aérodromes situés à 40 à 60 kilomètres derrière les lignes de front, et l'aviation de bombardement lourd basée à 80 à 200 kilomètres en arrière.

La formation de l'armée de choc reflétait la croyance souvent répétée d'Isserson selon laquelle seul un groupement d'attaque profondément échelonné pouvait surmonter les dispositifs défensifs, eux aussi profondément structurés, de l'ennemi. Ces derniers seront probablement constitués de trois zones défensives distinctes. La première de ces zones est la zone défensive tactique immédiate, s'étendant depuis la ligne de front sur une profondeur de 15 à 20 kilomètres. Cette zone comprend une position défensive initiale sur une profondeur de 5 à 6 kilomètres, qui contient la majeure partie des hommes et du matériel du défenseur pour repousser une attaque. Une deuxième ceinture se situe à une profondeur de 12 à 15 kilomètres derrière la ligne de front. Une division occupant un front de 10 à 12 kilomètres tiendrait la zone défensive tactique.

Une deuxième zone, ou zone opérationnelle, suit la zone tactique. Ses contours sont déterminés par l'emplacement des têtes de rail du défenseur, à environ 50 à 60 kilomètres derrière la ligne de front, d'où ses approvisionnements doivent être transférés en avant par camion. Cette zone contient également les réserves opérationnelles du défenseur et, à ce titre, a une « importance énorme pour la stabilité opérationnelle de l'ensemble du front défensif et l'approvisionnement en matériel ». Cette zone abrite aussi un certain nombre d'unités de communications et du génie, ainsi que des troupes de l'arrière assurant les tâches de ravitaillement. L'aviation de l'armée du défenseur est également basée dans cette zone, ainsi que certains éléments du système de commandement et de contrôle de l'armée.

Derrière cette zone se trouve une troisième zone, ou zone arrière, qui englobe la région entre les têtes de rail et les principaux centres de distribution situés en profondeur, où des réserves importantes sont stockées. Cette zone pourrait s'étendre jusqu'à 100 à 120 kilomètres de la ligne de front. Elle constitue également le lien de connexion entre le front et l'arrière stratégique profond du pays, où sont fabriqués les moyens de guerre. Elle contient aussi les réserves de front, ou stratégiques, qui peuvent être déplacées par rail vers un secteur critique en cas d'urgence. Elle pourrait également servir de zone de rassemblement pour une nouvelle force constituée afin de résister à une percée sur le front et, par conséquent, elle doit être incluse dans la sphère des opérations de l'armée attaquante. La zone comprendra également les aérodromes destinés aux bombardiers lourds du défenseur, ainsi que ses forces terrestres et éventuellement les quartiers généraux du front.

Dans l'ensemble, on peut dire que la défense opérationnelle de l'ennemi s'étend sur environ 100 à 120 kilomètres depuis le front. Isserson se hâta toutefois d'ajouter que cela ne marque en aucun cas la limite de la capacité de l'ennemi à résister à une attaque, sa position défensive stratégique englobant toute la profondeur du théâtre d'opérations donné. Tout effort pour pénétrer aussi profondément exigerait inévitablement un effort sur un front plus large, qui consisterait à son tour en plusieurs opérations consécutives menées sur toute la profondeur du théâtre.

Isserson a calculé que les armées en position défensive occuperont, en moyenne, un front de 80 kilomètres avec cinq à sept divisions en première ligne ou dans la zone de défense tactique immédiate, tandis que deux ou trois divisions d'infanterie supplémentaires et des unités de cavalerie resteront en réserve dans la zone opérationnelle de l'armée. Ces réserves commenceront très probablement leur déplacement vers le front lors de la dernière partie du premier jour de la percée, une fois que ses dimensions seront clairement apparentes. Il pensait que le corps mécanisé de l'ERP est capable d'attaquer avec succès deux de ces divisions, tandis que son corps de cavalerie peut en affronter au moins une, ce qui lui donnait confiance que l'échelon de développement de la percée ne devrait pas rencontrer de problème particulier pour vaincre les réserves opérationnelles de l'ennemi. Étant donné que les renforts

provenant de l'arrière profond de l'ennemi ne commenceront à se concentrer dans sa zone de défense arrière que le deuxième ou le troisième jour de la percée, cette fenêtre d'opportunité semblait plus que suffisante pour accomplir la mission. En réalité, l'ERP serait capable de vaincre des forces ennemies encore plus importantes dans l'arrière opérationnel, à condition qu'elles soient suffisamment dispersées et incapables de se soutenir rapidement. Dans ce cas, la maniabilité de l'ERP lui permettra de vaincre ces unités éparpillées dans le détail avant qu'elles ne puissent se réunir.

La nature en couches de la défense ennemie présente à l'attaquant un certain nombre de défis dans la planification d'une opération en profondeur. Par exemple, le corps mécanisé de l'ERP pourrait être engagé dans la brèche et pénétrer rapidement jusqu'aux stations de distribution ferroviaire ennemies sur une profondeur de 100 kilomètres. Une telle pénétration, aussi spectaculaire soit-elle, bénéficiera peu à l'attaquant, même s'il parvient à capturer ou à détruire ces stations. Bien qu'une telle action retardera certainement l'arrivée des réserves ennemies provenant de l'arrière profond, elle laissera intacts les bastions ennemis dans la zone tactique ainsi que ses réserves d'armée dans la zone opérationnelle. La capture des centres de distribution n'aura pas non plus d'effet appréciable sur ces forces, car de nombreuses unités dans la zone de défense tactique disposeront déjà de suffisamment de fournitures, tandis que les routes à l'intérieur de la zone opérationnelle resteront disponibles pour le défenseur afin d'acheminer des approvisionnements par camion à partir du matériel accumulé aux têtes de ligne. Elle laisse également les réserves d'armée du défenseur pratiquement intactes et en position de contre-attaquer pour refermer la pénétration initiale, comme cela avait souvent été le cas pendant l'impasse des tranchées de la Grande Guerre. Isserson a comparé ce développement unilatéral de l'opération à un poinçon qui, après avoir percé la zone défensive arrière, « se noie dans la profondeur opérationnelle sans exercer d'influence significative sur la stabilité de la défense ».

En réponse, il chercha à exploiter l'arrivée décalée des réserves ennemies afin d'attaquer ces cibles et d'autres dans l'arrière ennemi « dans la séquence où elles acquièrent l'importance opérationnelle d'un facteur capable de contrer la percée ». Cela signifie que l'ERP devra être limité pendant la période immédiatement suivant son engagement dans la percée tactique et ne pas être autorisé initialement à fonctionner à son plein potentiel. Son objectif principal dans cette période est plutôt de retrouver les forces ennemies dans la zone opérationnelle, qu'il considérait comme la clé de toute la défense ennemie. Les forces et installations dans cette zone doivent être détruites ou réprimées par une attaque coordonnée aérienne et terrestre, afin de perturber ainsi la capacité de l'ennemi à maintenir la résistance dans la zone de défense tactique. Cela signifiait initialement pousser la pénétration à une profondeur de 50 à 60 kilomètres, ou jusqu'à la zone des stations d'approvisionnement ennemies. Ce n'est qu'après le dégagement de cette zone que l'ERP doit être libéré pour une exploitation supplémentaire dans la position défensive arrière ennemie à une profondeur d'environ 100 à 120 kilomètres. Cela permettra à l'ERP d'engager la prochaine « séquence » des unités de réserve ennemies, désormais arrivant depuis son arrière profond, sans interférence des forces ennemies contournées dans la zone tactique.

L'exception à cette règle fut l'insistance d'Isserson pour qu'une partie de l'AGA de l'armée de choc (pas moins d'une brigade de bombardiers lourds) soit employée dès le début de l'opération de percée sur toute la profondeur opérationnelle de la position ennemie, jusqu'aux centres de distribution ferroviaire en zone arrière inclus. Cela a pour but d'isoler le champ de bataille de l'intérieur du territoire ennemi en « bloquant tout accès aux réserves profondes de l'ennemi dans la zone arrière et en empêchant leur concentration par transport ferroviaire ou automobile ». Parallèlement, l'aviation stratégique du front recherchera des cibles dans l'arrière profond du défenseur, afin de perturber la formation d'autres réserves et leur envoi vers la zone menacée.

Isserson exigeait le plus haut degré de coordination entre l'attaque et les échelons de développement de la percée. Cela était particulièrement vrai pour déterminer le moment exact où l'ERP devait être engagé dans la brèche, qu'il définissait comme le point où la bataille profonde devient l'opération profonde. Engager l'ERP trop tôt, par exemple, signifie le faire entrer dans le combat de l'EA pour la zone de défense tactique, ce qui risque de le laisser trop faible pour sa tâche principale. Et bien qu'il ait prévu un moment où un échelon de développement de percée particulièrement puissant pourrait réaliser profitablement la percée tactique avec l'EA, il a dû admettre que les chars de l'époque manquaient des qualités de manœuvre et de puissance de feu nécessaires pour accomplir cette tâche. Il ne faut pas non plus que l'attaquant attende qu'« un espace complètement vide » se développe dans la position ennemie avant d'engager l'ERP, car attendre la « percée parfaite » revient à risquer d'engager le ERP trop tard, ce qui permettrait au défenseur de déplacer ses réserves pour refermer la brèche, étouffant ainsi l'opération dans l'œuf. En fait, une percée nette de la première position défensive de l'ennemi est plus susceptible de survenir grâce au retrait réussi de ses défenseurs vers la position secondaire devant le corps mécanisé.

« En règle générale », l'ERP devrait être engagé immédiatement après la percée de la première position défensive de la zone tactique sur une profondeur de 5 à 6 kilomètres. De plus, il serait erroné de retarder l'engagement de l'ERP jusqu'à ce que toute la zone tactique soit franchie sur une profondeur de 15 à 20 kilomètres, car la position défensive secondaire n'est généralement pas occupée de façon permanente par le défenseur, mais est construite comme une ligne de repli pour les forces occupant la première position. Dans ce cas, il incombe à l'ERP de progresser rapidement et de s'emparer de cette seconde position avant que les forces ennemies se repliant depuis la première position puissent l'occuper et l'utiliser comme base pour rétablir leur front défensif.

Il ne faut pas non plus que le commandant de l'armée de choc perde un temps précieux à attendre que la largeur de la percée s'élargisse suffisamment pour empêcher que l'ERP soit enfilé par le feu d'artillerie ennemi le long des épaules de la pénétration. Il est irréaliste d'espérer une percée sur un front suffisamment large (10 kilomètres) pour permettre le passage simultané de l'ensemble du PRÉ (un corps mécanisé et un corps de cavalerie). En réalité, une percée de cette largeur si tôt est plus vraisemblablement une indication que les forces ennemies le long de la première position défensive se sont désengagées avec succès et se sont repliées vers la deuxième position — un signe clair que l'opération rencontre des difficultés. Il est plus probable qu'une situation se produise dans laquelle un certain nombre de percées tactiques puissent être réalisées à intervalles le long du front, chacune ne dépassant pas 3 à 5 kilomètres de largeur. Celles-ci seront suffisantes pour permettre le passage d'une brigade de chars ou d'une division de cavalerie, cette dernière étant en tête avec son régiment mécanisé. Un tel développement ne doit pas être considéré comme fatal aux perspectives de l'opération, car l'engagement de ces unités de tête « doit inévitablement conduire à l'élargissement immédiat de la brèche le long du front », ce qui permettra le passage du reste de l'ERP.

Dans certaines situations, l'ennemi cherchera à empêcher une percée tactique en plaçant sa deuxième position défensive sur un terrain moins favorable pour les chars de l'attaquant, comme les barrières fluviales et les terrains marécageux ou boisés. Si le défenseur parvient à occuper cette position, cela pourrait créer des « obstacles insurmontables » pour le passage de l'ERP. Engager l'ERP face à une telle résistance serait une erreur, car cela exposerait l'échelon de développement de la percée à une lutte épuisante dans la zone tactique, ce qui le laisserait trop faible pour remplir sa mission d'exploiter la percée dans l'arrière opérationnel de l'ennemi. Dans ce cas, l'EA devra assumer la double tâche de poursuivre la bataille en profondeur jusqu'à travers cette deuxième position et la zone tactique sur une profondeur de 15 à 20 kilomètres. Ce n'est qu'alors que l'ERP pourra être libéré dans la brèche.

Un tel développement n'est pas inévitable, et il est particulièrement improbable dans la période immédiatement suivant l'engagement de rencontre, lorsque de nombreuses manœuvres sont encore possibles. Dans ces conditions, le défenseur n'aura pas le temps d'organiser sa zone tactique pour faire face à la nouvelle offensive, et l'ERP pourrait alors être engagé après la percée de la première position. Isserson a calculé que cela pourrait se produire en seulement quatre à cinq heures après le début de l'assaut tactique contre la position avancée de l'ennemi. Un démarrage aussi précoce signifie que l'ERP pourrait pénétrer d'ici la fin du premier jour dans toute la zone opérationnelle sur une profondeur de 50 à 60 kilomètres. Dans des conditions favorables, cela sera suivi, le deuxième jour, par une nouvelle avance sur une profondeur de 100 à 120 kilomètres, ce qui amènera l'ERP à la limite extérieure de la zone arrière du défenseur.

Isserson a recommandé que, pour l'opération de percée, l'EA soit divisée en groupes distincts de choc et de « maintien » attaquant en un seul échelon. Dans la plupart des cas, cela inclura non seulement les divisions de fusiliers issues de l'ancien échelon principal, mais également celles de la réserve de l'armée de choc, car il n'y aura aucune raison de maintenir une réserve face à la perspective d'une attaque ennemie. Dans les cas impliquant une attaque à travers un terrain difficile ou contre la deuxième position défensive précédemment occupée par l'ennemi, plusieurs divisions, voire jusqu'à un corps d'armée, peuvent constituer un deuxième échelon afin de poursuivre la bataille contre la deuxième position ennemie. À une distance d'environ 12 à 15 kilomètres du front se trouve l'ERP, le long de l'axe de la zone de percée projetée.

Comme mentionné précédemment, le groupe de choc de l'EA sera composé de 3 à 4 corps de fusiliers renforcés attaquant sur un front de 30 à 40 kilomètres, bien que dans des circonstances favorables, quatre de ces corps puissent attaquer sur un front allant jusqu'à 45 à 50 kilomètres de largeur. Le groupe de maintien de l'EA sera constitué d'un seul corps non renforcé, qui tentera d'attirer la force de défenseur loin du coup principal en attaquant sur un front de 15 à 20 kilomètres. Ces chiffres n'étaient cependant nullement obligatoires, et beaucoup dépend de la situation. Par exemple, dans des circonstances de terrain difficile, qui excluent une attaque sur certains secteurs, le front de percée de l'armée pourrait être accru jusqu'à 80 kilomètres. Une telle largeur d'attaque facilitera le lancement d'une percée globale unique, qui constitue le scénario le plus probable. En revanche, pour assurer le succès d'une telle attaque, il pourrait être nécessaire de réduire la largeur globale de la percée à pas plus de 50 à 60 kilomètres.

Isserson a mis en garde contre le fait que la décision d'augmenter la largeur globale du front de percée ne devait en aucun cas affecter la densité tactique des forces de l'EA chargées de percer la première position défensive de l'ennemi. Il s'agit d'une exigence absolument critique, car toute dissipation de la force de l'échelon d'attaque le long de la zone de percée réduira inévitablement ses chances de succès. Heureusement pour l'attaquant, cette tâche est quelque peu facilitée par le fait que l'EA attaque rarement le long d'un front continu et que « l'étendue opérationnelle globale du front de percée est toujours supérieure à la largeur des secteurs de percée tactiques », en raison des caractéristiques du terrain qui tendent à rétrécir et à fragmenter ces secteurs. Dans un tel cas, l'attaquant peut percer la défense avancée de l'ennemi selon deux axes ou plus, ce qui a des conséquences certaines sur la manière dont l'ERP est engagée. Si la percée se produit sur un seul secteur, par exemple, l'ERP se précipitera dans la brèche en une masse compacte, visant des cibles consécutives dans l'arrière de l'ennemi. Cependant, si la percée est réalisée le long de portions largement séparées du front, l'ERP sera fractionnée et engagée séparément selon ces axes. Cette situation offre au commandant de l'armée de choc l'opportunité de lancer les deux moitiés de l'ERP selon des axes convergents, afin de se rejoindre et d'encercler les réserves opérationnelles du défenseur. Certes, une telle division de force nécessitera nécessairement un ERP considérablement plus puissante pour garantir le succès.

À plus grande échelle, Isserson a observé qu'un coup particulièrement décisif pouvait être porté aux réserves ennemies en lançant des opérations de percée simultanées le long d'axes convergents par deux armées de choc voisines, chacune avec son propre ERP. Cela se déroulerait dans le cadre d'une opération de front, ou stratégique, selon l'usage de l'époque. Cela s'est également avéré assez prophétique ; car l'opération d'encerclement impliquant deux armées du même front, ou de fronts différents, est devenue un élément central de l'art militaire de l'Armée rouge pendant la seconde moitié de la Grande Guerre patriotique.

Isserson a divisé l'opération de percée en quatre phases distinctes, chacune « ayant son propre contenu et caractère définis ». La première phase comprend la préparation aérienne de l'armée de choc, qu'il a estimée durer 1 ou 2 jours avant le début de l'attaque terrestre. Pendant cette période, l'AGA mènera une bataille pour la supériorité aérienne sur toute la profondeur opérationnelle de l'ennemi en bombardant ses aérodromes et en affrontant directement ses avions de chasse. En même temps, elle attaquera également des cibles dans l'arrière de l'ennemi, jusqu'aux gares de répartition ferroviaire du défenseur, à environ 100 à 120 kilomètres derrière la ligne de front. Les attaques contre les troupes ennemies et les installations au sol augmenteront progressivement en intensité à mesure que le moment de l'assaut tactique approchera, même s'il recommandait de ne pas disperser les ressources de l'AGA durant la phase de préparation, mais de conserver ces moyens pour soutenir l'attaque terrestre. L'aviation stratégique du front accomplira également sa part en frappant des cibles ennemies encore plus en arrière, afin d'isoler la zone de percée projetée des soutiens venus de l'intérieur du territoire ennemi. Cela inclura des attaques contre les réserves stratégiques du défenseur et les nœuds ferroviaires, ainsi que contre des cibles industrielles et autres cibles économiques profondément situées dans l'arrière stratégique de ce dernier. Et cette offensive ne cessera pas avec le début de l'attaque terrestre, mais se poursuivra jusqu'à la fin de l'opération.

La deuxième phase, ou phase tactique, couvre la période allant du début de l'attaque de l'EA à l'engagement de l'ERP dans la bataille. Dans la plupart des cas, ce dernier se produira lorsque le corps de fusiliers aura percé la première position défensive de l'ennemi sur une profondeur de 5 à 6 kilomètres, tout en cherchant simultanément à élargir autant que possible la brèche pour permettre le passage de l'ERP. Isserson a calculé que cela prendrait quatre à cinq heures, après quoi l'EA poursuivra l'attaque sur la deuxième position du défenseur. Cependant, si l'ennemi réussit à occuper par avance sa deuxième zone défensive, l'engagement de l'ERP devra attendre la percée de cette position, un facteur qui prolongerait inévitablement cette phase. Il a refusé de reléguer l'engagement de l'ERP à une étape distincte du développement de l'opération et a estimé que le passage de l'ERP dans la brèche de la défense ennemie « se développe de manière organique dans la période tactique » et « s'effectue dans le contact tactique le plus proche et direct » avec l'EA. Dans le cas d'une percée tactique unique, le corps mécanisé doit être engagé en premier, suivi du corps de cavalerie. Si deux percées sont réalisées le long d'une direction générale unique, alors ces formations pourraient être engagées séparément.

Pendant cette phase, le groupe aérien de l'armée de choc soutiendra la bataille en profondeur en lançant des attaques avec des avions d'assaut volant à basse altitude contre les positions d'artillerie et les réserves tactiques du défenseur. Avec le passage de l'ERP à travers la brèche, l'AGA déplacera ses efforts vers la zone opérationnelle du défenseur, où sont stationnées ses réserves d'armée. Ces réserves, si elles ne sont pas détruites ou rendues inefficaces, représentent un danger bien réel de devenir le noyau d'un nouveau front défensif, et sont donc particulièrement ciblées.

Le commandant de l'armée de choc pourrait également choisir d'effectuer un débarquement aéroporté dans le dos de l'ennemi afin de perturber davantage sa capacité de résistance. Le débarquement pourrait avoir lieu dès la veille de l'assaut terrestre, bien qu'il soit plus probable qu'il se fasse immédiatement avant ou au début de l'attaque de l'EA.

L'objectif le plus probable de l'ADO sera le système de commandement et de contrôle du défenseur, qui sera perturbé par « une série d'attaques diversives séparées » contre différents quartiers généraux. Cela signifiait que le débarquement serait très probablement effectué dans la zone opérationnelle de l'ennemi à une profondeur de 50 à 60 kilomètres. Si l'assaut terrestre réussit, l'ADO sera relevé au cours de la deuxième moitié de la première journée par les unités de tête de l'ERP arrivant du front, après quoi il sera subordonné à ce dernier afin de continuer l'exploitation dans l'arrière de l'ennemi. Dans une situation où la zone opérationnelle du défenseur présentait peu d'obstacles à l'avancée de l'ERP, un débarquement aéroporté pourrait être plus avantageusement effectué dans la zone arrière contre ses centres de distribution ferroviaire.

La troisième phase, ou phase opérationnelle, commence avec l'émergence de l'ERP de la zone de défense tactique de l'ennemi et se poursuit à travers toute la profondeur de sa défense opérationnelle. Ce mouvement, s'il est mené par les corps mécanisés, progressera dès le premier jour jusqu'aux lignes ferroviaires de l'ennemi à une profondeur de 50 à 60 kilomètres, afin de priver cette zone de "toute stabilité opérationnelle, et les garnisons de la zone de défense tactique de tout soutien." Au cours de cette avance, les corps mécanisés vaincront également les réserves de l'armée du défenseur et détruiront ses installations de commandement et de contrôle. Les corps de cavalerie suivront très probablement dans leur sillage jusqu'à une profondeur de 30 à 40 kilomètres dès le premier jour, en battant en chemin les réserves tactiques de l'ennemi le long de la deuxième position défensive. Isserson estimait que le scénario le plus probable à ce stade était de faire pivoter l'ERP vers l'intérieur pour frapper le flanc et l'arrière des forces ennemies encore présentes dans la zone de défense tactique. L'axe de ce mouvement serait le corps de fusiliers renforcé le long d'un des flancs de la percée, avec le corps de cavalerie au centre et le corps mécanisé formant le bras extérieur du mouvement.

Pendant ce temps, le corps de fusiliers de l'EA continuera de progresser et devrait atteindre la deuxième position défensive de l'ennemi au cours de la première journée. Pendant ce temps, le corps cherchera constamment à élargir la brèche initiale, en particulier le long du flanc où l'ERP opère. Isserson a conseillé de le faire en déplaçant des unités de fusiliers d'autres parties du front où le défenseur tient encore, en arrêtant là les attaques. Ces unités seront ensuite introduites dans la brèche afin d'étendre les flancs du corps de fusiliers attaquant. Cela accélérera également l'engagement de la division motorisée de l'armée, qui ne peut être lancée dans la profondeur opérationnelle tant que les épaules de la percée n'ont pas été suffisamment élargies pour éviter d'être enfilées par l'artillerie ennemie lors de leur passage. De plus, les dommages causés au réseau routier de la région par l'assaut initial prendront du temps à réparer, ce qui signifie que la division motorisée ne pourra être engagée qu'au début de la deuxième journée.

L'incapacité des unités plus lente de l'armée de choc à suivre le rythme signifie que l'ERP est, du moins le premier jour, elle-même encerclée lorsqu'elle plonge dans l'arrière-opérationnel du défenseur. Son seul soutien pendant cette période critique provient de l'AGA, dont l'aviation de chasse est chargée de fournir à l'échelon « un rideau impénétrable de couverture » pendant l'avance. D'autres unités aériennes continueront à frapper les réserves opérationnelles du défenseur et tenteront d'isoler le champ de bataille contre l'arrivée de ses réserves profondes. Quelle que soit la situation, le premier jour est crucial, et l'ERP détruira soit les « facteurs profonds » de la défense ennemie, soit elle-même sera détruite, en particulier si le défenseur réagit de manière décisive pour faire face à l'urgence. Dans un tel cas, il est peu probable que l'ERP puisse retourner à ses propres lignes, l'ennemi ayant très probablement réussi à la couper des forces principales de l'armée de choc.

Si tout se passe bien, cependant, le deuxième jour devrait permettre de mieux cerner les contours de la victoire imminente de l'armée de choc. C'est le jour, par exemple, où les corps de fusiliers de l'EA pénètrent dans la zone opérationnelle de l'ennemi, apportant ainsi

une bonne dose de stabilité aux flancs étendus de l'ERP. Ce lien est encore renforcé par la jonction avec la division motorisée. C'est également le jour où une partie de l'ERP accomplira son mouvement de contournement en encerclant d'importantes unités ennemies encore retranchées le long de la zone tactique. Pendant ce temps, le reste de l'ERP poursuivra l'offensive d'exploitation jusqu'au maximum de sa capacité opérationnelle — les stations de distribution de ravitaillement de l'ennemi situées à environ 100 à 120 kilomètres en profondeur.

Cette réussite marque le début de la phase finale de l'opération, que Isserson appelait la « déroute » de la défense ennemie sur toute sa profondeur. C'est l'étape de l'opération la moins propice à la prévision, et beaucoup ici dépend des résultats des efforts des jours précédents. À ce stade, une partie de l'armée sera probablement retenue à l'arrière pour éliminer les forces ennemies piégées dans le mouvement tournant de l'ERP, un processus qui pourrait durer jusqu'à trois jours. Le reste de l'armée continuera d'avancer, l'infanterie sur véhicules à roues, vers le nouveau front dans la zone arrière de l'ennemi.

Opérations consécutives

Isserson a averti que le résultat d'une campagne, et encore moins d'une guerre, ne pouvait être déterminé par une seule opération, aussi réussie soit-elle. Les États industriels modernes possèdent désormais un immense « pouvoir de résistance » et peuvent se remettre rapidement de défaites sérieuses afin de poursuivre la guerre. Ces États sont capables de mobiliser successivement des « échelons » d'hommes et de matériel, créant ainsi cette particulière « intensification du combat caractéristique de l'époque actuelle de la stratégie profonde ». Cela soulève inévitablement la question de la conduite d'une série d'opérations consécutives, qu'il avait déjà abordée dans L'Évolution de l'art opérationnel.

Cependant, une série d'opérations consécutives dans des conditions modernes diffère fondamentalement de celles menées sous l'égide de la stratégie linéaire, aussi récemment qu'en 1914. Ces opérations, écrivait Isserson, consistaient en « des étapes séparées, distantes dans le temps et l'espace par des distances définies » et qui ensemble présentaient « une image d'opérations consécutives intermittentes ». Depuis lors, la situation a changé de manière spectaculaire, en grande partie en raison de la portée considérablement accrue et de la puissance de frappe des armes modernes. La portée élargie de ces armes avait maintenant réduit de manière significative les écarts entre des épisodes opérationnels autrefois séparés à zéro, ce qui, à son tour, a conduit « à la transformation directe d'une opération en une autre, comme une chaîne continue d'efforts opérationnels en profondeur », dépourvue de « toute sorte de frontière perceptible dans le temps et l'espace ».

Il calcula qu'une percée de l'ampleur décrite obligerait le défenseur à dépêcher immédiatement vers la zone menacée toutes les réserves disponibles depuis son arrière stratégique, ainsi que depuis d'autres secteurs du front. Un mouvement de troupes à si grande échelle ne pourrait être réalisé que par chemin de fer, un fait qu'il utilisait pour souligner une fois de plus l'importance vitale de capturer ou de détruire les stations de distribution ferroviaire ennemies dans la zone arrière. Cependant, peu importe le succès des efforts de l'armée de choc pour isoler le champ de bataille contre l'arrivée des réserves stratégiques ennemies, dès le quatrième ou cinquième jour de l'opération, le défenseur aura néanmoins réussi à concentrer une nouvelle force considérable juste au-delà de l'ancienne ligne des stations de distribution ferroviaire. Cette nouvelle ligne de résistance, à peine visible au début, marque en réalité le point où l'opération de percée précédente se termine et où une nouvelle opération commence. La forme que prendra cette nouvelle opération à ce stade dépend des actions de l'ennemi. Si l'ennemi lance une contre-offensive, l'opération se déroulera comme un nouvel engagement. S'il choisit plutôt de rester en défense, une nouvelle opération de percée sera nécessaire.

Dans tous les cas, la formation antérieure de l'armée de choc pour réaliser la percée doit adopter un nouvel ordre de marche en prévision d'une nouvelle opération, et plus tôt elle le fait, mieux c'est, de peur que l'ennemi n'utilise l'intervalle pour rétablir un front défensif solide. Dans ces nouvelles circonstances, l'ERP, qui a déjà établi un contact préliminaire avec la nouvelle position de l'ennemi, devient automatiquement l'échelon de pointe de l'armée, ou AVE. De la même manière, le corps de fusiliers de l'EA approchant la nouvelle ligne de front devient l'échelon principal. À l'arrière, l'un des corps récemment retenus pour éliminer les derniers poches de résistance dans l'encerclement arrive maintenant pour prendre sa place comme échelon de réserve de l'armée. Toujours marxiste, Isserson qualifiait ce processus de « dialectique du développement de l'opération en profondeur », par laquelle la marche d'approche et l'engagement de rencontre sont transformés en percée. Cette dernière devient à son tour une nouvelle marche d'approche, qui se déroulera très probablement comme une nouvelle opération de percée.

Il calcula qu'un front menant une série d'opérations consécutives pouvait couvrir, en moyenne, environ 15 kilomètres par jour. Compte tenu des pauses inévitables pour se regrouper en cours de route, cela correspondait à une avance totale de 400 kilomètres en un peu moins d'un mois de combats. Fait intéressant, cela correspondait à peu près à la distance la plus courte entre la frontière occidentale de l'Union soviétique et le cours moyen de la Vistule. D'autres lignes opérationnelles impliquaient des mouvements de contournement à travers les États baltes ou l'Ukraine, mais la route directe suivant l'axe Minsk-Bialystok-Varsovie était considérée comme la « ligne opérationnelle la plus probable ». Et bien qu'il ait choisi de ne pas développer davantage ces idées, la logique des calculs d'Isserson conduisit à envisager la probabilité d'une opération décisive dans la région de Varsovie, semblable à la bataille de la Marne, à un moment donné au cours du deuxième mois d'une guerre soviéto-polonaise.

Une avancée continue jusqu'à une telle profondeur soulève le problème d'assurer un approvisionnement adéquat en matériel pendant toute la période. Beaucoup dépend ici de la capacité des armées avancées à réparer les chemins de fer, car il était considéré comme certain que l'ennemi détruirait ou endommagerait son réseau ferroviaire lors de sa retraite afin de ralentir l'avancée de son poursuivant. Compte tenu d'un taux de réparation anticipé de huit kilomètres par jour, cependant, l'attaquant ne pouvait compter que sur la restauration de 240 à 250 kilomètres de voie au cours d'un mois d'avancée, laissant un déficit ferroviaire d'environ 150 kilomètres. Cet écart peut être partiellement comblé par la zone d'approvisionnement automobile de l'armée, qui s'étend sur 100 kilomètres depuis les têtes de ligne existantes, ainsi que par la zone d'approvisionnement de division de 25 kilomètres. Il restait encore un écart d'environ 25 kilomètres, qui pourrait être comblé en augmentant le rythme quotidien de réparation des voies, ce qui était techniquement possible, ainsi qu'en élargissant la zone d'approvisionnement automobile à 125 kilomètres.

Le véritable problème, cependant, ne réside pas tant dans la réparation des chemins de fer au rythme nécessaire, mais dans le fait de garantir qu'un volume suffisant de trafic les emprunte pour maintenir le rythme de l'avancée de l'armée de choc. Ici, les perspectives étaient bien moins favorables. Par exemple, même un réseau ferroviaire restauré n'aurait encore qu'une capacité de 15 à 16 paires de trains par jour, alors que les besoins quotidiens de l'armée exigent 24 trains. De plus, une partie importante de la capacité de transport des chemins de fer sera consacrée à leur propre entretien ; ce qui signifie que, pour maintenir l'approvisionnement de l'armée de choc, la capacité de transport des chemins de fer doit être portée à 32 à 35 paires de trains par jour. Comment ce déficit serait comblé n'a pas été précisé.

Ce problème apparemment insurmontable remettait en question la faisabilité de mener des opérations consécutives jusqu'à la profondeur recommandée par Isserson. Son mentor, Triandafilov, avait été confronté au même dilemme quatre ans plus tôt et avait été contraint de conclure que la profondeur maximale d'une série d'opérations consécutives était de 250

kilomètres, après quoi l'armée de choc devrait s'arrêter pendant jusqu'à trois semaines pour permettre aux éléments de soutien de combler l'écart. Cela serait difficile, admit-il, car la tentation de pousser une opération initialement réussie aussi loin que possible est immense. Cependant, entreprendre une nouvelle opération sans approvisionnement adéquat est « extrêmement risqué ». Dans un tel cas, l'attaquant doit attendre la restauration complète des chemins de fer, ou lancer une autre offensive dans une direction entièrement différente.

Isserson a reconnu que, dans certaines circonstances défavorables, un arrêt des opérations est « inévitable ». Dans d'autres cas, l'attaquant pourrait poursuivre l'offensive en organisant ses corps mécanisés et de cavalerie, la division motorisée et toutes autres unités de fusiliers motorisés disponibles, en une AVE plus grande et plus puissante, capable d'opérer en profondeur et soutenue par l'AGA. Dans ce cas, la majeure partie des approvisionnements de l'armée de choc sera destinée à l'AVE, tandis que les unités de fusiliers plus lentes se contenteront du reste jusqu'à ce que le service ferroviaire soit rétabli à un niveau capable de soutenir l'ensemble de l'armée. Une telle manœuvre permettrait à l'AVE de maintenir l'offensive contre un défenseur déjà affaibli par des défaites antérieures. Cependant, même cette solution a ses limites inhérentes, et à mesure que l'AVE approche du « point culminant » de l'opération, on peut s'attendre à une augmentation spectaculaire de la résistance ennemie. Dans un tel cas, le commandant de l'armée doit éviter de pousser l'opération trop loin, de peur de répéter le désastre de 1920.

Comme cela a été noté plus tôt, les principaux défauts des *Fondements de l'Opération en Profondeur* résident dans son approche très schématique de la conduite de l'opération en profondeur, une critique aussi valable pour les vues d'Isserson sur la nature de l'opération de percée que celles concernant l'engagement de rencontre. Cela ne devrait toutefois pas être trop reproché à l'auteur, car un certain degré d'artificialité est inévitable dans presque toute œuvre théorique, en particulier dans celle qui cherche à prévoir l'avenir. À cet égard, il a au moins été beaucoup plus prévoyant dans ses réflexions sur l'organisation et la conduite de l'opération de percée. Si ses vues sur l'engagement de rencontre ne furent finalement pas justifiées par l'expérience de la Seconde Guerre mondiale, l'opération de percée constitue un élément de la guerre terrestre dans tous les théâtres, plus ou moins, notamment sur le front soviéto-allemand. Il est vrai que beaucoup de ses commentaires étaient le produit de leur époque et reflétaient le niveau encore embryonnaire de mécanisation de l'Armée Rouge, et le temps et l'expérience devaient nécessairement amener des changements dans ces vues. Néanmoins, les bases avaient été posées, bien qu'il ait appartenu à d'autres de réaliser le plein potentiel de la théorie.

Le travail d'Isserson a certainement impressionné ses supérieurs, qui ont rapidement perçu sa valeur en tant que guide pour le développement théorique futur de l'armée. Toukhatchevski, par exemple, ordonna la convocation d'une commission de haut niveau pour évaluer le mérite du manuscrit. La commission, dirigée par Egorov, recommanda évidemment de ne pas publier ouvertement le travail, ce qui n'était pas une critique, mais plutôt une reconnaissance implicite de sa valeur thématique. À la place, la commission ordonna de réaliser 100 exemplaires top secrets et de les distribuer parmi les académies militaires et les commandants des districts militaires. Isserson se souvint que de cette manière, *Les Fondements de l'Opération en Profondeur* devint le « manuel de base sur l'art opérationnel » de l'armée, et pendant les années suivantes joua un rôle important dans la formation de ses conceptions sur le sujet. En fait, les idées exprimées ici étaient si avant-gardistes que lorsque l'Académie de l'État-Major général fut créée en 1936, ce travail fut utilisé comme manuel.

Cela ne veut pas dire qu'il y avait une quelconque unanimité dans les opinions de l'Armée rouge sur la conduite des opérations, ni que les idées d'Isserson furent immédiatement acceptées. Cela est devenu évident lors d'un exercice de guerre de trois jours conduit par le département opérationnel vers 1933, qui a révélé à quel point l'écart entre la théorie et la pratique était vaste. Cela concernait particulièrement la possibilité d'employer de

grandes forces mécanisées en avant du corps principal, et l'exercice a montré que les méthodes anciennes avaient encore de nombreux partisans. Selon le récit d'Isserson, l'étudiant jouant le rôle du commandant d'armée refusa de faire avancer le groupe mécanisé de son armée pour engager l'ennemi dans ce qui était apparemment une répétition de l'engagement de rencontre. Cela fut fait, écrivit-il, « sous l'influence » des représentants de la direction des opérations de l'État-major de la RKKA, qui supervisaient l'exercice ; ce n'est qu'après que l'étudiant jouant le rôle du commandant du front eut annulé cette décision que l'exercice put se dérouler selon les lignes prévues. De telles actions ne firent que confirmer le soupçon d'Isserson selon lequel « il n'y avait pas d'unité d'opinion » sur ces questions à l'État-major de la RKKA, et que certains de ses fonctionnaires voyaient d'un œil critique ce que faisait le département opérationnel. Heureusement, Yegorov, qui avait suivi de près le déroulement de l'exercice de guerre, ne partageait pas ces préjugés. En fait, il soutenait l'emploi décisif du groupe mécanisé en profondeur, et dans une critique post-exercice, il loua cet exercice comme révélant pour la première fois les possibilités de l'opération en profondeur.

Ces idées n'étaient pas non plus toujours bien accueillies à l'Académie militaire de Frunze elle-même, surtout après le départ d'Eideman en 1932. Isserson se rappelait, en particulier, un incident survenu après avoir donné sa première conférence sur l'opération profonde, durant lequel le chef de l'académie avait apparemment des informateurs dans l'auditoire. Shaposhnikov fit venir Isserson immédiatement après et lui demanda : « Mon cher, qu'est-ce que cet échelon de percée dont tu parles ? » Il cita ensuite Clausewitz pour dire qu'il ne faut pas trop s'efforcer de faire pointer les feuilles d'un arbre vers le ciel, mais plutôt rester les pieds sur terre, ce qui était sa manière polie de réprimander Isserson pour ce qu'il considérait manifestement comme une fantaisie infondée. Isserson, qui acceptait rarement les critiques, répondit sèchement que, selon Friedrich Engels, un singe est devenu un homme lorsqu'il a redressé son dos et levé la tête vers le ciel. De cette manière, poursuivit-il, l'art opérationnel de l'armée devrait lever la tête et regarder hardiment vers l'avenir. Cette dernière observation était particulièrement cinglante, sous-entendant que Shaposhnikov était dépassé. Selon ce récit évidemment partial, le chef de l'académie fut tellement déconcerté par cette réplique inattendue qu'il ne put même pas répondre. Après cela, le fossé entre les deux écoles de pensée ne fit que « se creuser », conclut-il.

Pour Isserson, cet incident n'était qu'un autre exemple du « manque de foi et des commentaires ironiques » avec lesquels les anciens spécialistes militaires accueillaient le travail du département opérationnel. De cela, il conclut plutôt avec suffisance que, puisque ces derniers restaient prisonniers de « convictions profondément ancrées » datant de la Première Guerre mondiale, ils étaient tout simplement incapables de faire le saut intellectuel nécessaire pour comprendre les « nouvelles formes de combat », et certains d'entre eux « restaient simplement en marge de ce processus ». Il reconnut toutefois que la « majorité » des spécialistes militaires finirent par « comprendre toute la nature progressive de l'opération en profondeur » et changèrent leur manière de faire. Parmi eux se trouvaient d'anciens officiers tsaristes tels que Varfolomeev, Shilovskii, Nikolai Nikolaevich Shvarts, Fedor Platonovich Shafalovich et Gotovtsev, entre autres. Isserson se rappela plus tard que même Svechin, longtemps le professeur le plus en vue et le plus intransigeant de l'ancienne garde, finit par soutenir le « concept de l'opération profonde », bien qu'il insista obstinément pour le subordonner à ses idées sur la stratégie d'attrition.

Sa personnalité combative ne lui attira non plus aucun partisan. Un témoin des activités d'Isserson pendant ces années fut Nikolaï Aleksandrovitich Talenski, qui rencontra Isserson pour la première fois en 1933. Il décrivit plus tard ses propres relations avec Isserson comme « normales » et insista sur le fait qu'il n'avait aucune rancune personnelle, ce qui était probablement dû au fait que les deux hommes travaillaient dans des départements différents et avaient donc un contact limité dans leur vie quotidienne. Il mentionna toutefois qu'il était

bien connu dans les milieux académiques qu'Isserson possédait un « caractère extrêmement querelleur » et qu'il « insultait et méprisait souvent ses collègues ». Il est certain que ce témoignage fut donné au cours d'une enquête pénale sur la prétendue complicité d'Isserson à un « complot antisoviétique », et Talenski savait sans aucun doute qu'une description peu flatteuse était attendue de sa part. Cependant, à en juger par ce que nous savons déjà de la personnalité d'Isserson, il y a plus qu'un peu de vérité dans cette déclaration. Comme certaines personnes très intelligentes, Isserson a commis l'erreur fondamentale de supposer que beaucoup de ceux qui l'entouraient étaient stupides, et il a aggravé cette erreur en affichant sa propre supériorité. En résumé, c'était un tyran intellectuel.

Malgré les frictions avec Shaposhnikov et d'autres, les quatre années passées par Isserson à l'Académie Frunze furent de loin les plus productives de sa carrière. Pendant cette période, il produisit deux courts ouvrages sur la bataille en profondeur, une étude majeure sur la guerre au XIXe siècle, ainsi que deux travaux pionniers dans le domaine de l'art opérationnel, tout en s'occupant de ses nombreuses autres tâches académiques. À la suite de ces efforts, en 1933 Isserson était reconnu comme l'autorité principale de l'armée dans le domaine de l'art opérationnel.